

A posé pour cette photographie le constable A. DUPUIS, R. C. M. P., Quartiers-généraux — Montréal.

## De la Patrouille au Peinturage

**L**ES Canadiens qui aiment à peindre appartiennent à des classes si diverses de la société qu'on ne fut guère surpris d'apprendre que quelques-uns des membres de la R. C. M. P., (police montée) sont des fervents du pinceau de peintre, en dehors de leur service. Mais, après tout, pour celui dont le devoir est précisément de protéger — quoi de plus naturel qu'il protège sa propre maison — et que peut-il trouver de mieux pour cette besogne que la S W P, abréviation de la peinture préparée Sherwin-Williams.

A l'approche du printemps, il vous faut songer à peindre. Vous pouvez ne pas avoir toute une maison à peindre — ni toute une pièce. Ce sera peut-être l'entrée, un ameublement, une armoire de cuisine, ou encore votre automobile. Quoi qu'il en soit, vous vous éviterez des maladresses en consultant le **GUIDE DE MENAGE**. Si vous n'en possédez pas un exemplaire chez vous en ce moment, demandez-le à votre marchand de couleurs Sherwin-Williams ou écrivez-nous.




*THE SHERWIN-WILLIAMS Co.*  
of Canada, Limited  
Siège social: Montréal

# SHERWIN-WILLIAMS PEINTURES ET VERNIS

# Ne commettez plus d'Erreurs en Peinturant

Bien qu'il soit facile de peindre — il n'est pas toujours facile de savoir quelle peinture employer. Le GUIDE DE MENAGE Sherwin-Williams empêche de commettre des erreurs en peignant. Il se trouve dans votre quartier ou localité un marchand des produits Sherwin-Williams. Il a un GUIDE DE MENAGE dans sa vitrine ou à l'intérieur de son magasin. Visitez ce magasin et consultez le Guide. Il n'est pas plus difficile de bien acheter que de mal acheter.




## GUIDE DE MENAGE

### SHERWIN-WILLIAMS

POUR PEINTURER, VERNIR, TEINDRE ET EMAILLER

CHAQUE PRODUIT SPECIFIE PLUS BAS PORTE NOTRE NOM ET MARQUE DE COMMERCE



	POUR PEINTURER <small>Employez le produit suivant</small>	POUR VERNIR <small>Employez le produit suivant</small>	POUR TEINDRE <small>Employez le produit suivant</small>	POUR EMAILLER <small>Employez le produit suivant</small>
AUTOMOBILES .....	S-W Auto Enamel: pour peindre votre auto	S-W Auto Finishing Varnish: un vernis clair et brillant		S-W Auto Enamel; couleurs assorties
SOUFFLETS ET SIEGES d'AUTOMOBILES .....	S-W Auto Top et S-W Auto Seat Dressing			
BRIQUE .....	SWP Peinture pour maison: une peinture lustrée à l'huile pure S-W Concrete Wall Finish: fini mat			Old Dutch Enamel; beau lustre pour usage à l'extérieur
PLAFONDS, Intérieur .....	Flat-Tone: peinture mate à l'huile et lavable Decolint: peinture à l'eau	Vernis Scar-Not: pour boiserie seulement	S-W Handcraft Stain: teinture à l'essence pénétrante pour le bois franc neuf Sher-Will-Lac; vernis et teinture combinés pour le bois neuf ou vieux	Old Dutch Enamel; couleurs assorties
	Extérieur .....	SWP Peinture pour maison: extérieure	Vernis Rexpax: résistant aux intempéries	S-W Oil Stain: teinture à l'huile: pour bois neuf Old Dutch Enamel; blanc, gris, ivoire, effet lustre ou fini au poli
BETON .....	S-W Concrete Wall Finish: une peinture résistante aux intempéries			Old Dutch Enamel; couleurs assorties
PORTES, à l'intérieur .....	SWP Peinture de maison S-W Family Paint	Vernis Scar-Not: lustré Velvet Finish Varnish: sèche avec un fini mat sans être poli	Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés S-W Handcraft Stain: teinture à l'essence pénétrante pour le bois neuf seulement	Old Dutch Enamel; couleurs assorties
	à l'extérieur .....	SWP Peinture pour maison	Vernis Rexpax: vernis brillant, résistant aux intempéries	S-W Oil Stain: teinture à l'huile: pour bois neuf Old Dutch Enamel; blanc, gris, ivoire. Pour usage intérieur et extérieur
CLÔTURES .....	SWP Peinture pour maison Metalastic: pour ler et broche seulement S-W Roof et Bridge Paint: pour ouvrage grossier		S-W Teinture préservatrice pour bardeaux	
PLANCHERS en bois (intérieur) .....	S-W Inside Floor Paint: peinture à plancher; supporte des nettoyages répétés	Vernis Mar-Not: à l'épreuve de l'eau, et des piétements	Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés	S-W Inside Floor Paint: peinture pour plancher: fini émaillé
	Béton .....	S-W Concrete Floor Paint: est de bonne durée et se lave bien		S-W Concrete Floor Paint; beau lustre durable
	Porche .....	S-W Porch Floor Paint: pour planchers, extérieure		
MEUBLES, à l'intérieur .....	Email Sher-Will-Lac: l'émail décoratif	Vernis Scar-Not: supporte un long usage	Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés	Email Sher-Will-Lac; blanc, gris, ivoire, lustre ou fini au poli S-W Enamel; couleurs assorties
	Porche .....	Email Sher-Will-Lac: couleurs assorties	Vernis Rexpax: résistant aux intempéries	S-W Oil Stain: teinture à l'huile: pour bois neuf Email Sher-Will-Lac; couleurs assorties S-W Enamel; couleurs assorties
MAISON OU GARAGE, Extérieur .....	SWP Peinture pour maison	Vernis Rexpax: résistant aux intempéries	S-W Teinture préservatrice pour bardeaux	Old Dutch Enamel; lustre durable
LINOLEUM .....	S-W Inside Floor Paint: peinture pour plancher: supporte des nettoyages fréquents	Vernis Mar-Not: protège le dessin	Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés	S-W Inside Floor Paint: peinture pour plancher: fini émaillé
CALORIFERES .....	Flat-Tone: peinture mate, à l'huile S-W Aluminium ou Bronze Or		Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés	Old Dutch Enamel; couleurs assorties S-W Enamel; couleurs assorties Email Sher-Will-Lac; couleurs assorties
TOITS, Bardeaux, Métal, Composition .....	S-W Roof & Bridge Paint: pour toits et ponts Metalastic: pour toutes surfaces métalliques Ebonal: peinture noire au foudron		S-W Teinture préservatrice pour bardeaux	
MOUSTIQUAIRES .....	S-W Screen Enamel: email pour grillage			S-W Screen Enamel: email pour grillage
JOUETS .....	S-W Family Paints: couleurs assorties Email Sher-Will-Lac	Vernis Rexpax	Sher-Will-Lac: (usage à l'intérieur) une teinture et vernis combinés	S-W Enamel: couleurs assorties Email Sher-Will-Lac: couleurs assorties
MURS, Intérieur (plâtre ou planches) .....	Flat-Tone: une peinture mate à l'huile, lavable SWP Peinture pour maison: une peinture à l'huile pure Decolint: peinture à l'eau		Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés S-W Oil Stain: teinture à l'huile: sur bois neuf	Old Dutch Enamel; blanc, gris, ivoire, effet lustre ou mat S-W Enamel; couleurs assorties
OSIER .....	Email Sher-Will-Lac: couleurs assorties d'un beau lustre	Vernis Rexpax: durable et élastique	Sher-Will-Lac; une teinture et vernis combinés	Email Sher-Will-Lac; blanc, gris, ivoire, effet lustre ou poli
BOISERIES, Intérieur .....	SWP Peinture lustrée de maison Flat-Tone: Peinture mate à l'huile S-W Family Paint: couleurs assorties	Vernis Scar-Not: beau lustre, mais peut être poli à la pierre ponce et donner un fini mat Velvet Finish Varnish: sèche avec un fini mat, sans être poli	S-W Handcraft Stain: teinture à l'essence pénétrante pour du bois franc neuf S-W Oil Stain: pour du bois neuf mou Sher-Will-Lac; vernis et teinture combinés pour le bois neuf ou vieux	Old Dutch Enamel; blanc, gris, ivoire, lustré ou mat; l'antioxydant des émaux; spécifié par les meilleurs architectes S-W Enamel: couleurs assorties

REMARQUE:—Les meilleurs résultats peuvent être obtenus en suivant les directions préparées avec un soin particulier, sur l'étiquette

Copyright, 1923, par THE SHERWIN-WILLIAMS CO. of Canada, Limited

## POUR TRAVAUX CONSIDERABLES & IMPORTANTS

— nous vous recommandons fortement de vous assurer les services d'un maître-peintre. Les marchands Sherwin-Williams se feront un plaisir de vous en recommander un. Des milliers de gens suivent pour leur bien cet excellent conseil — "Si vous engagez un peintre, engagez-en un bon."



"Sauvez la surface et vous sauvez tout" Peinture et Vernis



Votre partenaire donne les cartes et fait sans atout; l'adversaire offre deux trèfles; vous avez: Trèfles — 7, 4, 2; Carreaux — As, 4, 3, 2; Coeurs — As, Roi, 2; Piques — Reine, 4, 2. Quelles cartes doit avoir votre partenaire pour soutenir son enchère de sans atout? Pourriez-vous renchérir deux sans atout—ou que devez-vous faire avec votre jeu?

"Cycliste ailé"  
L'un des modèles de cartes Bicycle les plus populaires.

## Quelles cartes— doit avoir votre partenaire?



Il est facile de gagner des prix au bridge aux enchères, si vous savez seulement offrir. Notre brochure :

### "Faciles leçons de Bridge aux Enchères"

vous renseigne sur la valeur des cartes et la manière de faire comprendre à votre partenaire, par votre jeu, ce que vous avez en main. Elle est écrite par un expert qui sait comme pas un expliquer clairement toutes les particularités du jeu. 10 cents, port payé.

Mais il est important aussi de se servir de cartes qui ne distraient pas du jeu. Personne ne peut prendre plaisir aux cartes si elles sont tachées, si elles collent ou si leurs figures sont difficiles à lire.

Le mieux est de toujours avoir un paquet de cartes Bicycle, fraîches et propres. Leur beau fini et leurs grosses figures permettent de jouer rondement. Et leur remarquable qualité leur permet de servir sans fin et de toujours avoir l'air d'un paquet neuf.

*Vous ne pouvez avoir la supériorité des Bicycle à meilleur marché que les Bicycle.*

THE U. S. PLAYING CARD CO.  
DEPT. J-5, WINDSOR, CANADA  
Poste de transmission de radio WSAI à Cincinnati, Ohio, U. S. A.

# BICYCLE

## CARTES A JOUER

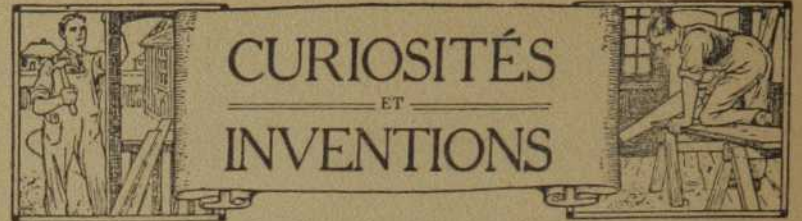
FABRICATION CANADIENNE

The U. S. Playing Card Co., Dépt. J-5, Windsor, Canada.  
Veuillez m'envoyer les brochures marquées. Toutes les sept pour 50 cents.  
(Publiées en anglais seulement.)

- |  |  |
|--|--|
| Faciles leçons de bridge aux enchères — tel que décrit ci-haut 10c | Comment donner une partie de cartes — tous renseignements depuis invitation jusqu'au menu 6c                                     |
| Règles officielles des jeux de cartes — 300 jeux, 250 pages 20c    | Tours d'adresse aux cartes pour les enfants — châteaux de cartes, casse-tête, etc. 6c  |
| Bonne aventure — avec cartes régulières 6c                         | Six populaires jeux de cartes — règles complètes et claires du bridge aux enchères, Cribbage, Pitch, 500, Pinochle, Solitaire 6c |
| Tours de cartes — magie pour enfants et adultes 6c                 |  |

Nom et prénoms .....  
Province .....  
Adresse au long .....

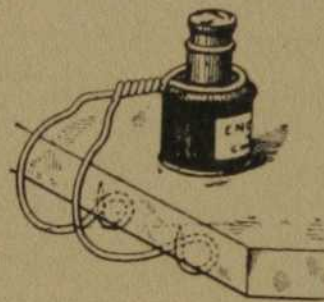
Marquez les brochures que vous désirez. Toutes les sept pour 50 cents.



### SUPPORT D'ENCRIER

Ce dispositif sera pratique pour les dessinateurs dont la bouteille d'encre de Chine est parfois sujette à des renversements désastreux.

On peut évidemment placer la bouteille dans un bloc de bois mais on ne dispose pas toujours de cet accessoire et, en tout cas, on peut le remplacer par une armature en fil de fer rigide, constituée par deux branches qui viennent se réunir pour former un oeil dans le-



quel passe le goulot de la bouteille et qui se terminent chacune par une partie recourbée formant ressort, qui vient immobiliser l'ensemble sous le rebord de la table.

Grâce à cet agencement économique, la bouteille d'encre peut être déplacée et occupe, tout autour de la table, les différentes positions que l'exécution d'un dessin important peut exiger.

### UNE PINCE EN BOIS POUR NETTOYER VOTRE PIPE

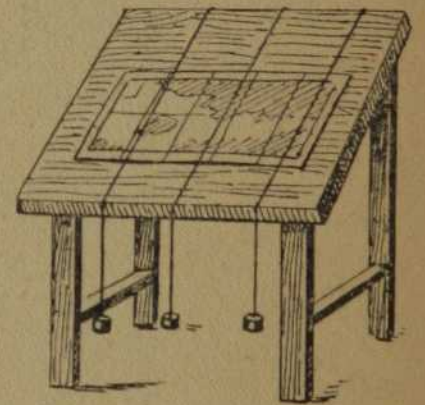
Une pipe n'est bonne que si elle est tenue toujours en parfait état de propreté? On peut employer, pour ce nettoyage, les pinces à tige en bois dur du modèle sans charnières. On rentre les deux branches dans le fourneau de la pipe et, en tournant, ces branches forment ressort et nettoient la surface



intérieure. On peut réaliser le même dispositif en taillant deux pièces de bois et en les réunissant par une lame d'acier, de manière à donner à l'ensemble la disposition d'une paire de pincettes. On peut, si l'on est plus habile, faire le même objet uniquement en métal, en donnant aux branches la forme de cuillères pour augmenter l'efficacité du nettoyage.

### POUR FAIRE TENIR UN DESSIN SUR UNE PLANCHE INCLINÉE

Lorsqu'on veut lire une carte, un dessin, et qu'on dispose d'une planche à dessin inclinée, on est obligé de placer ce plan ou cette carte, et de les fixer par des punaises, ou tout au moins de les maintenir avec les mains.

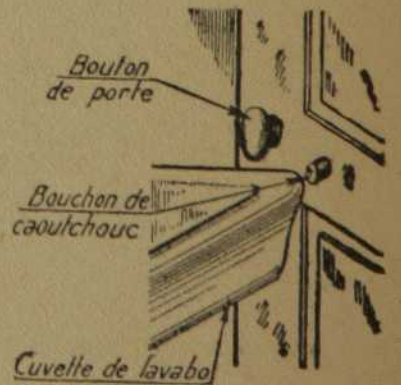


On peut éviter ceci en disposant des poids soutenus par des fils qui viennent se fixer au haut de la planche. Le fil est simplement tendu par l'action du poids et cela maintient suffisamment le plan que l'on veut examiner, sans qu'il soit nécessaire de le tenir avec les mains.

### PROTEGEZ VOS MEUBLES QUE HEURTE LA PORTE

Dans la maison du lecteur qui nous communique ces lignes, la porte de la salle de bain se heurtait à la cuvette du lavabo, de manière que l'une et l'autre auraient été rapidement endommagées.

On ne pouvait pas fixer un butoir sur la cuvette ni un butoir sur le parquet, car, dans ce dernier cas, l'appareil en dépassant pouvait devenir dan-



gereux, faire buter quelqu'un ou accrocher un vêtement, etc.

La difficulté fut vaincue en perçant à la mèche à point un trou dans le corps de la porte, à l'endroit où elle heurtait la porcelaine. Dans le trou on fixa avec de la seccotine un bouchon de caoutchouc. On put alors ouvrir et fermer la porte à son aise, le caoutchouc venant heurter la cuvette à la place du bois.

10 BARBES GRATIS  
Envoyez le coupon

## Nous devons justifier



Les éloges que nous faisons de cette Crème à Barbe unique avant que vous l'achetiez -- *veuillez en faire un essai*

MESSIEURS :

Vous entendez, tout autour de vous, les hommes s'entretenir de la crème à barbe Palmolive. Les plus grands éloges en sont faits. Tout homme qui en fait usage consacrera facilement 30 minutes, n'importe quand, à faire valoir ses avantages.

Palmolive a dépassé rapidement tous ses concurrents. Les hommes qui l'ont adoptée avaient l'habitude d'une autre crème qu'ils ont abandonnée. Seul un mérite exceptionnel peut expliquer un pareil succès.

Nous vous demandons maintenant la faveur d'un essai; la faveur de vous prouver que les éloges que les hommes font de cette crème sont

justifiés. Et nous vous remercions de votre obligeance.

La crème à barbe Palmolive est le résultat de 60 années de recherches dans la fabrication du savon. Plus de 130 formules furent éprouvées et rejetées avant que la bonne vous fût offerte. Elle comporte ces 4 choses que 1000 hommes nous déclarèrent attendre le plus d'une crème à barbe, plus une 5ème — des bulles consistantes, la qualité suprême.

Ne nous permettez-vous pas de vous faire essayer 10 barbes gratis? Donnez-nous une chance de vous gagner — ou, si nous y manquons, de perdre à jamais notre cause.

En toute justice pour vous comme pour nous, faites cet essai. Il vous fera connaître la joie de vous raser! Votre idéal d'une crème à barbe cinq fois dépassé. Envoyez simplement le coupon.

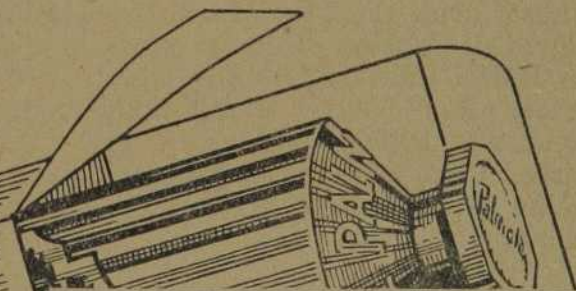
### 5 délices!

- 1 Sa mousse se multiplie 250 fois.
- 2 Elle assouplit la barbe en une minute.
- 3 Son savonnage crémeux reste abondant sur la figure pendant 10 minutes.
- 4 Ses consistantes bulles de savon redressent les poils pour qu'ils se rasent mieux.
- 5 Le mélange d'huile de palme et d'olive laisse la peau douce après la barbe.

FABRIQUE AU CANADA

## CREME A BARBE PALMOLIVE

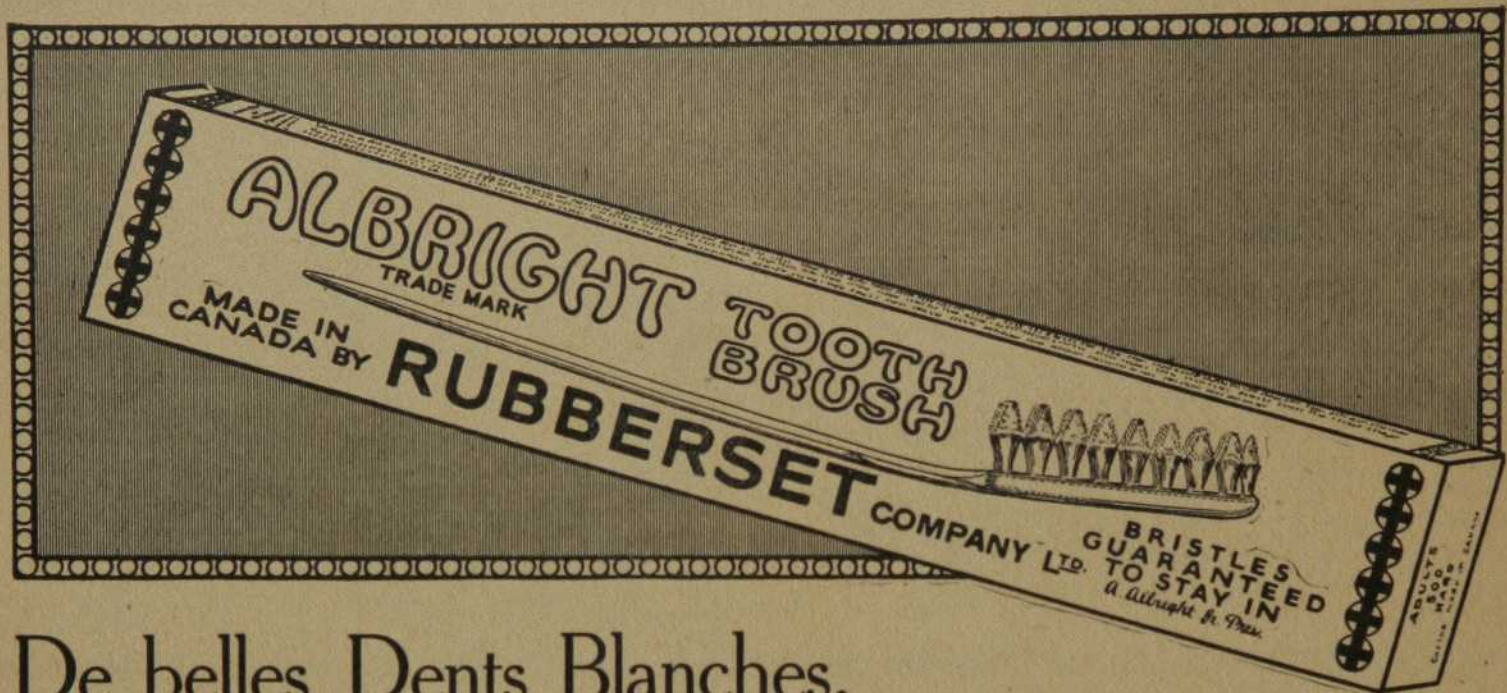
Accompagnez de la "poudre de Talc Palmolive après la barbe"  
— le moyen invisible d'avoir la mine soignée.



### 10 BARBES GRATIS

Ecrivez simplement vos nom et adresse et expédiez à:  
THE PALMOLIVE COMPANY OF CANADA, LIMITED  
Dépt. B-974 Toronto, Ont.

**PALMOLIVE**  
Shaving Cream



## De belles Dents Blanches, Cela veut Tout Dire!

*CETTE BROSSÉ A DENTS EN TOUS POINTS SCIENTIFIQUE  
NETTOIE LES DENTS A FOND — FAIT RESSORTIR  
L'ECLATANTE BEAUTE QUE VOILENT SOU-  
VENT LE TARTRE ET LES TACHES.*

**D**E belles dents, blanches et saines, sont les plus précieux auxiliaires de l'attrait et de la beauté. Tout le monde devrait avoir de brillantes dents blanches—et tout le monde le peut! Toutes les dents sont naturellement blanches comme des perles, quels que soient les taches et le tartre qui les décolorent à la surface. La brosse à dents Albright fera ressortir cette beauté cachée.

Les touffes de soies de la brosse à dents Albright sont en forme de coins et très espacées. Les poils plus longs du coin glissent **DANS, ENTRE** et **AUTOUR** des dents, tandis que les poils plus courts nettoient les surfaces unies. Tout enfoncement et recoin de vos dents — toute crevasse difficile à atteindre — sont soumis à un brossage complet par un mouvement de haut en bas — mouvement de haut en bas facilité par le manche concave de la brosse ainsi que par la forme inclinée des touffes de soies.

La brosse à dents Albright a été imaginée par 4,118 dentistes. 15,000 dentistes la considèrent maintenant comme la brosse à dents parfaite. La brosse à dents Albright est fabriquée au Canada. Elle est garantie absolument. Ses soies **DEMEURENT FIXEES**—elles ne peuvent **JAMAIS** s'enlever. Son manche en celluloïde donne à la brosse Albright une belle apparence propre. Scientifiquement stérilisée. Chaque brosse est présentée dans une enveloppe scellée en papier transparent, protégée à son tour par une bonne boîte de carton.

THE RUBBERSET CO., LIMITED

Siège social : Toronto

*Fabricants des blaireaux et pinceaux de peintre Albright-Rubberset*

### ALBRIGHT

45c

### ALBRIGHT Jr. 35c

*Manches de QUATRE couleurs  
différentes :*

**BLANC — AMBRE CLAIR  
AMBRE FONCE — RUBIS**

*Le moyen idéal de reconnaître la brosse de  
chaque membre de la famille.*

# ALBRIGHT

Fabriqué par **RUBBERSET** en Canada

La Brosse  
à Dents  
Parfaite

# EDITORIAL

## Au bon vieux temps de l'amour

UNE vieille légende, retrouvée dans un grimoire jauni par le temps dit que de nombreuses fées présidèrent à la naissance de Cupidon, ainsi que cela se faisait dans les contes un peu mystérieux dont on a bercé notre enfance.

Comme Cupidon est très vieux — bien que toujours jeune — l'origine de sa naissance remonte jusqu'à celle du monde et il paraît qu'à cette époque lointaine, les fées pulvulaient partout comme aujourd'hui les grains de sable sur les plages des océans ou les étoiles au firmament.

Il en vint donc de tous côtés pour saluer l'arrivée en ce monde du petit bonhomme qui devait avoir une si grande influence sur les destinées de notre planète ou plutôt de ceux qui l'habitent.

Chacune lui fit son présent. Il reçut ainsi la beauté, la force, la persuasion, la fidélité, la gentillesse, la patience, l'ardeur, la sincérité, bref tous les dons imaginables du cœur et de l'esprit.

Avez-vous remarqué que, dans toutes les distributions de ce genre, il y a toujours une vieille fée Carabosse quelconque, sortie d'on ne sait où, et qui vient jeter un froid dans l'assistance avec son nez crochu, sa bouche édentée et ses yeux chafouins où brille une petite lueur inquiétante? Celle-là ne vient que pour gâter le bon travail des autres et l'inévitable parut à la naissance de Cupidon. Elle fit un mélange de malentendu, de mauvaise humeur, de la jalousie, de nervosité et d'un tas d'autres ingrédients "ejusdem farinae" dont elle gratifia le nouveau-né; c'était quelque chose d'obscur, d'indéfini, d'inexplicable, bref ça n'avait pas de nom mais ça existait quand même car Cupidon en possède toujours et en met une petite dose dans le lot de qualités dont il gratifie les amoureux.

C'est pour cela que les amoureux, même et surtout ceux qui sont sincèrement épris, sont capables de toutes les ardeurs, de tous les dévouements envers leur bien-aimée, ils lui font les plus beaux serments d'éternelle fidélité, affirmant que le moindre de ses désirs sera un ordre qu'ils exécuteront avec allégresse... et se fâchant parfois bêtement, sans savoir pourquoi, pour faire, dirait-on, simplement de la peine à celle qu'ils aiment, le regrettent, en demandent pardon... et recommencent à l'occasion.

C'est le don de la vieille fée Carabosse qui revient à la surface des sentiments.

L'homme est ainsi fait (la femme aussi parfois) il prend plaisir à se mettre martel en tête ou à se torturer le cœur pour des choses insignifiantes et ridicules; il devient jaloux de son ombre et se transforme en une manière de tyran qui met le cœur à une rude épreuve. Il entrevoit le bonheur dans l'amour mais il se dépêche de tirer le rideau sur la radieuse vision après quoi il accuse la fatalité qui a trop souvent bon dos et porté des péchés dont elle n'est pas responsable. C'est alors des tiraillements, de l'obstination des deux côtés et la mésentente survint, née de quoi, ni l'un ni l'autre n'en sait plus rien et ne l'a sans doute exactement jamais su.

On avait commencé par s'adorer, on se déteste maintenant — on le croit du moins car on l'affirme énergiquement. C'est ainsi que se brisent combien de fiançailles et ce qui est plus douloureux encore, combien de ménages. Il y a des pays où le divorce fleurit comme les pissenlits dans l'herbe folle après la pluie.

Pauvre gens, pauvre émancipation moderne...

Nos bons vieux grands-pères — qui n'étaient pas bêtes et nous valaient bien — avaient une bonne méthode pour ramener à la raison les ménages qui glissaient sur la pente fatale du désaccord. Une vieille chronique de l'an 1624 raconte que l'on s'emparait des conjoints en velléité de désunion et qu'on les enfermait dans une sorte de cellule où on ne leur donnait, pour tout mobilier qu'une seule couchette et un seul couvert. On ne leur rendait la liberté qu'une fois bien raccommo­dés, ce qui, paraît-il, ne tardait jamais beau-



coup. Un couple princier fut ainsi enfermé, avec une seule écuelle pour toute vaisselle; ils se boudèrent pendant quelques jours puis finirent par prendre l'aventure en riant. Le contact permanent dans leur solitude leur avait été favorable, ils sortirent heureux et réconciliés pour de bon et ne se chicanèrent plus jamais.

La méthode était assez curieuse mais simple et toujours efficace. Elle remplaçait avantageusement les complications judiciaires de nos jours.

Mais c'était en ce temps-là... Aujourd'hui, dans une semblable cellule, il y aurait peut-être deux époux qui se réconcilieraient mais il y en aurait bien cent autres qui se dévoreraient.

# LA TROP SOMPTUEUSE MARIEE

HISTOIRE SENSATIONNELLE

Par Maxime Leblond

C'EST l'histoire d'une petite mariée qui était trop belle, ou tout au moins qui portait de trop belles robes et faillit passer un mauvais quart d'heure à cause de cela. Non pas que la jalouse envie d'autres femmes ait voulu lui faire un mauvais parti, non c'est tout simplement la curiosité populaire qui a risqué de l'étouffer, et ceci sans exagération.

L'aventure est arrivée à Miss Shelag Brunner, de Cheshire, en Angleterre, une jeune Miss dont la beauté créait déjà une certaine sensation mais dont la robe de mariage faillait causer une véritable révolution.

Une circonstance peu banale avait déjà précédé le mariage et suscité un fort mouvement de curiosité autour de la future jeune mariée. Dans certaines bourgades de la vieille Angleterre, on n'est pas superstitieux, oh non, on croit tout simplement dur comme fer aux balivernes que racontent les tireuses de cartes, sybilles modernes et autres devineuses de l'avenir, surtout en matière sentimentale.

On sait que ces voyantes — avec ou sans lunettes — prédisent surtout des choses ambiguës, que l'on peut interpréter à sa guise; elles ont aussi un chic particulier pour étudier l'attitude des gens, ce qui les aide encore à

baser leurs prédictions. Elles ne se compromettent d'ailleurs jamais beaucoup en parlant d'un mari possible à jeune fille, surtout quand celle-ci est belle et riche. Que la jeune fille vienne à se marier, chose qui arrive fatalement à peu près dix fois sur dix et voilà tout le monde émerveillé. La voyante avait dit vrai.

Elle a empoché un billet de banque pour sa "science", épate les badauds et augmente sa popularité.

Or, la famille Brunner avait comme amie une de ces voyantes qui jouit, dit-on, d'une grande faveur dans toute la contrée, c'est une Miss St. John Montague, qui dit, naturellement, toujours la vérité, surtout dans les prédictions sentimentales qui sont sa spécialité.

C'était pour elle une belle occasion d'exercer ses talents vis-à-vis de la jeune et riche héritière



re Miss Shelag. Elle n'y manqua point.

— Vous allez, lui dit-elle, devenir amoureuse d'un beau jeune homme originaire de l'Europe centrale; vous vous aimerez tous deux dès la première fois que vous vous verrez. Votre futur est de belle apparence, instruit, riche et de famille noble. Je "vois" même qu'il aime beaucoup les chevaux et que ce goût facilitera sans doute votre première rencontre.

C'étaient là certainement des détails quelque peu précis mais il ne vint nullement à l'idée de Miss Shelag que la "voyante" pouvait fort bien recevoir des confidences d'amoureux, des demandes de renseignements et qu'un prétendant à sa main pouvait fort bien s'être adressé à Miss Montague pour sonder le terrain d'avance.

Elle considéra plutôt la prédiction comme un enfantillage, un amusement auquel il ne fallait pas attacher plus d'importance que cela n'en méritait; elle en plaignait pendant quelque temps puis bientôt elle n'y songea plus.

Dans son entourage, au contraire, on avait considéré la prédiction beaucoup plus sérieusement et il fut vite rumeur que la jolie Miss Shelag épouserait certainement un jour un prince charmant quelconque.

Deux ou trois semaines se passèrent pourtant sans qu'on vit, comme dans les légendes, un beau chevalier errant venir parader devant la somptueuse résidence des Brunner, monté sur un cheval blanc comme il sied dans ces aventures et soupirer au clair de lune pour les beaux yeux de sa dulcinée.

Or, il y allait avoir de grandes courses de chevaux auxquelles devaient participer des purs-sang des deux continents sous l'oeil intéressé de la fine fleur de l'aristocratie anglaise. Miss Shelag et sa famille aimaient beaucoup ce genre de spectacle et ne voulurent pas manquer celui-là. Tout ce monde se rendit donc aux courses auxquelles ne manqua pas non plus la fameuse voyante Miss Montague. Peut-être cette dernière avait-elle ses raisons spéciales pour y assister.

Voilà donc Miss Shelag en

contemplation devant la longue piste où galopèrent les nerveux chevaux de course et elle s'intéressait beaucoup à ce qu'elle voyait quand son attention fut distraite par la vue d'un jeune homme de belle allure qui, depuis quelques instants passait et repassait fréquemment devant elle en lui jetant un regard à la dérobée.

Des chevaux sont certes intéressants mais un beau cavalier l'est davantage encore, même aux yeux d'une jeune fille accoutumée à recevoir les hommages d'admirateurs de sa beauté... ou de sa fortune. Elle remarqua donc bien vite l'élégant étranger car c'était à n'en pas douter un étranger; il avait dans son attitude quelque chose de différent des autres et qui était certes à son avantage. Miss Shelag ne fit aucune difficulté pour se l'avouer à elle-même.

Elle ne l'avait jamais encore vu, ignorait tout de lui mais remarqua bien vite qu'il avait belle allure, que son monocle lui allait admirablement et qu'il regardait sans cesse de son côté avec une persistance prouvant qu'elle avait fait sur lui une forte impression.

Les jeunes filles à marier ne se trompent point à ces choses-là.

Le même soir, les Brunner dînèrent à Webley, non loin du champ de courses, ainsi que d'ailleurs une foule d'autres spectateurs. Par le plus grand des hasards — et l'on sait que le hasard est souvent le meilleur complice des amoureux — l'élégant étranger vint s'installer à une table voisine de celle des Brunner. Il était en compagnie de personnes que ces derniers connaissaient très bien et l'obligatoire présentation eut lieu.

Le mystérieux jeune homme n'était certes pas le premier venu, c'était un jeune autrichien de haut rang, le prince Ferdinand Andreas de Liechtenstein.

Immédiatement, la prédiction de Miss Montague, la voyante, revint à l'esprit de Miss Shelag et de sa famille et elle prit d'autant plus d'apparence de réalité que le prince semblait en effet complètement sous le charme des beaux yeux de la riche héritière. C'était bien une preu-

ve de plus que les sybilles prophétesses et devineresses voient en effet clair dans l'avenir des autres et il ne vint à l'esprit de personne que ce pût être une entrevue adroitement ménagée par Miss Montague sur la demande du prince. Ceci n'est d'ailleurs qu'une supposition purement gratuite...

Quoiqu'il en soit, on fut bien vite dans les meilleurs termes de part et d'autre; la conversation, tout d'abord un peu cérémonieuse prit un tour plus amical et, quand on se sépara, ce fut avec la promesse formelle des deux côtés de se revoir encore et sans tarder.

Pendant ce temps-là, Miss Montague se frottait les mains...

Le prince Ferdinand fut fidèle à sa promesse. Vingt-quatre heures ne s'étaient pas écoulées qu'il se présentait à la résidence des Brunner pour continuer la connaissance si bien commencée. Décidément, l'amour se mettait de la partie et ce qui le prouva, c'est que, dès lors, les affaires marchèrent terriblement vite.

Le mariage fut décidé et les fiançailles furent réduites à leur plus simple expression comme longueur. Ce fut un record de vitesse; ainsi qu'en convenait lui-même le papa Brunner, les amoureux ne perdirent pas de temps. C'était, au dire de tout le monde, un mariage idéal, de l'amour et de la fortune des deux côtés et le prince voulut que la cérémonie nuptiale fut un triomphe pour sa jeune femme.

Il y eut environ sept cents invités, tous triés sur le volet, sans compter la foule innombrable de curieux qui s'entassa, dès les premières heures, aux abords de la chapelle ou devait être célébré le mariage.

Ce n'était même plus une foule, mais une cohue, une ruée, une vraie invasion; il en arrivait sans cesse et de tous côtés.

Au dire d'un témoin, jamais parade de cirque n'eut un tel succès de curiosité et de popularité. On savait que la mariée allait être vêtue d'une robe comme il n'y en n'a que dans les contes de fées et le bruit s'était répandu, comme une traînée de poudre, que le prince allait

semer à pleines mains l'or sur son passage pour fêter l'heureux événement. Il ne tombe pas de ces pluies-là tous les jours et chacun voulut participer à la bienheureuse averse.

De fait, la mariée était admirable dans son costume; on eut dit une princesse de rêve; sa robe était toute de dentelle d'or massif, son voile de tissu vapoureux d'or également, jusqu'à ses mignonnes chaussures qui étaient incrustées de ce métal précieux et tout cela produisait un miroitement extraordinaire sous les rayons du soleil.

Son escorte de filles d'honneur était digne d'elle; il y avait là une douzaine de jeunes personnes de la haute société, vêtues également de tissu d'or et leur apparition déchâna un véritable enthousiasme dans la foule.

Chacun voulut voir, et voir de près; il se produisit un mouvement de remous gigantesque que ne parvinrent pas à contenir les nombreux policiers venus tout exprès de Scotland Yard; la foule déborda tout et l'on sait qu'il n'y a rien de plus brutal qu'un flot humain ainsi déchainé. Malheur à qui tombe, il est foulé aux pieds et doit s'estimer heureux s'il s'en tire avec une demi-douzaine seulement de côtes enfoncées...

La pauvre mariée était pas mal en danger; aurait-elle le temps de gagner la chapelle et d'être enfin à l'abri d'un écrasement possible? C'est douteux et, pour sa part, le pauvre prince suait à grosses gouttes en se faisant que cette réflexion que la curiosité des gens est parfois, non seulement chose gênante, mais dangereuse également.

Il eut enfin une inspiration: il se souvint que tous ces gens n'étaient pas venus seulement pour admirer mais pour recevoir; d'un ample geste il sema de tous côtés des pièces de monnaie sur lesquelles tout le monde se précipita. Ce fut magique; en un clin d'oeil le champ fut libre et le cortège put enfin sortir de sa dangereuse position.

— Enfin seuls... murmura-t-il, rééditant ainsi la parole célèbre qui ne fut jamais si bien appréciée.

MAXIME LBLOND

LES miens habitaient en plein pays meusien, à une dizaine de lieues de Bar. Ma famille avait poussé là, sur un sol triste. Longtemps mes ancêtres, cultivant la terre, vécurent chichement, quoique laborieusement, de la glèbe. C'étaient des temps durs où l'on n'avait d'autre horizon que celui fermé par l'Argonne au nord, par des coteaux pierreux au sud. On ne savait rien; on allait avec les choses, dans la grisaille des habitudes séculaires. Une vie était remplie d'un seul voyage à Bar, accidentel, pédestre, par des chemins troués de fondrières.

D'autres époques vinrent. On découvrit des gisements de minerais sous le sol ingrat, parmi les champs de bruyères. Des industriels surgirent avec des capitaux, tentèrent de tirer parti des richesses naturelles.

Une usine s'éleva. De hautes cheminées crachèrent de la fumée noire dans le ciel bleu. Ce furent continuellement des halètements, des grondements, des sifflements de machines, au lieu du silence de plomb. La nuit, des flamboiements trouèrent les ténèbres.

Des charrues alors restèrent inoccupées. Les jeunes gens, pour la plupart, abandonnèrent les champs, vendirent leurs maigres parcelles, portèrent leurs bras à l'usine qui payait mieux, où l'on ne chômait pas, où l'on ne craignait ni les orages, ni la grêle, ni les gelées, ni la sécheresse. La vie se transforma.

Les miens, les Grébon, suivirent l'exemple d'autres, donnèrent leurs forces au travail du fer.

Quand je naquis, mon grand-père et mon père étaient ouvriers "aux fourneaux". Je grandis sous une atmosphère charbonneuse, dans la tristesse du pays, parmi le labeur. Mes premiers jeux furent à travers les tas de minerais ou sur les chemins noirs; mes premières émotions naquirent aux contemplations, le soir, des jaillissements de la fonte en fusion, étincelante comme une coulée de soleil.

Mon grand-père Popaul—c'est ainsi que tout le pays l'appelait—m'effraya d'abord avec son visage sombre aux poils de barbe épars, ses yeux brillants, sa grosse voix rude et impérieuse. Mais assez vite je m'habituai à lui et l'aimai, car il était bon sous son air farouche. Derrière le forgeron brutal se cachait un peu du paysan d'idylle.

Il m'emmenait parfois avec lui à son "chantier".

Bambin en jupes, je me blottissais en un coin et regardais de tous mes yeux la grande forge sombre, les bois gigantesques qui la traversaient en tous sens, les toiles d'araignées tendues ainsi que des voiles et, derrière les vitres sales du toit, les échappées claires de ciel bleu vers la liberté.

Près du grand-père Popaul travaillait un autre vieillard comme lui, aussi noir, aussi farouche d'apparence. Il l'appelait Marec. Ses regards, ses pa-



roles, comme les premières paroles de mon grand-père m'épouvantèrent d'abord. Ensuite, cet effroi s'apaisa; et même, avec Marec, nous devinmes amis, quand il m'eut donné, une fois, quelques noix qu'il avait apportées pour son goûter et dont il se priva à mon intention.

## II

Le grand-père Popaul et Marec étaient très liés. Camarades d'enfance, ils avaient partagé leurs jeux; plus

puis de la défaite, de l'invasion des Alliés dont il se souvenait parfaitement.

Je ne sais rien d'aussi passionnant pour bien des enfants que ces naïfs récits de guerre faits par des vieux avec des clignotements de paupières, des gestes de bras, des intonations diversées de voix qui se cassent parfois... J'écoutais ces choses... Et le père Marec me semblait grandir, devenir superbe, et mon grand-père aussi, eux qui venaient de ces temps!



## III

Un jour, il y eut une brouille entre les deux camarades. Je fus longtemps sans en savoir les mobiles. Marec, à mon grand regret, ne venait plus à la maison en veillée; aux fourneaux, je ne le trouvais plus en conversation avec mon grand-père.

Leurs "chantiers" étaient toujours voisins, mais les deux ouvriers affectaient de ne plus se voir, tout à leur tâche, bouche close.

Je voulus questionner mon aïeul une fois, mais, dès mes premiers mots, il m'arrêta:

— Tais-toi, bambin! dit-il. C'est des affaires qui ne te regardent pas! T'es trop jeune!

Je me tus, obéissant, et je ne cherchai plus à savoir. Les enfants ne doivent pas s'occuper des motifs qui font agir les vieillards comme ceci ou comme cela.

À la maison, pourtant, par des mots, par des bribes de conversation, je compris que c'était à cause d'une médaille... Une médaille d'honneur qu'il était question d'accorder à un seul ouvrier, au plus ancien et plus méritant de l'usine... Grand-père et Marec étaient les deux plus vieux; tous deux prétendaient avoir droit à l'honneur... Et il ne pouvait y avoir qu'un élu... De là, la querelle, puis la brouille...

Pour la première fois, vaguement, j'eus la notion de l'égoïsme des hommes.

## IV

Souvent alors la question revint sur le tapis.

La récompense était purement honorifique, mais agréable cependant, couronnant des années de travail, sanctionnant une vie de labeur.

Et le grand-père Popaul dit même une fois:

— Je vous jure que je serais aussi content d'avoir cette médaille que de gagner un gros lot! On ne la donne qu'aux bons ouvriers, et c'est quelque chose! Eh bien! elle m'est due!

Il ajouta:

— Marec a beau prétendre qu'il y possède autant de droits que moi, c'est faux! Il a été une fois, voilà quinze ou seize ans, trois mois sans travailler; il trouvait qu'on ne gagnait pas assez, et qu'on était trop tenu; il voulait se remettre à la terre. Moi, je n'ai jamais manqué!...

— Vous avez raison, appuyait mon père: la médaille vous revient!

Et le vieillard, s'échauffant:

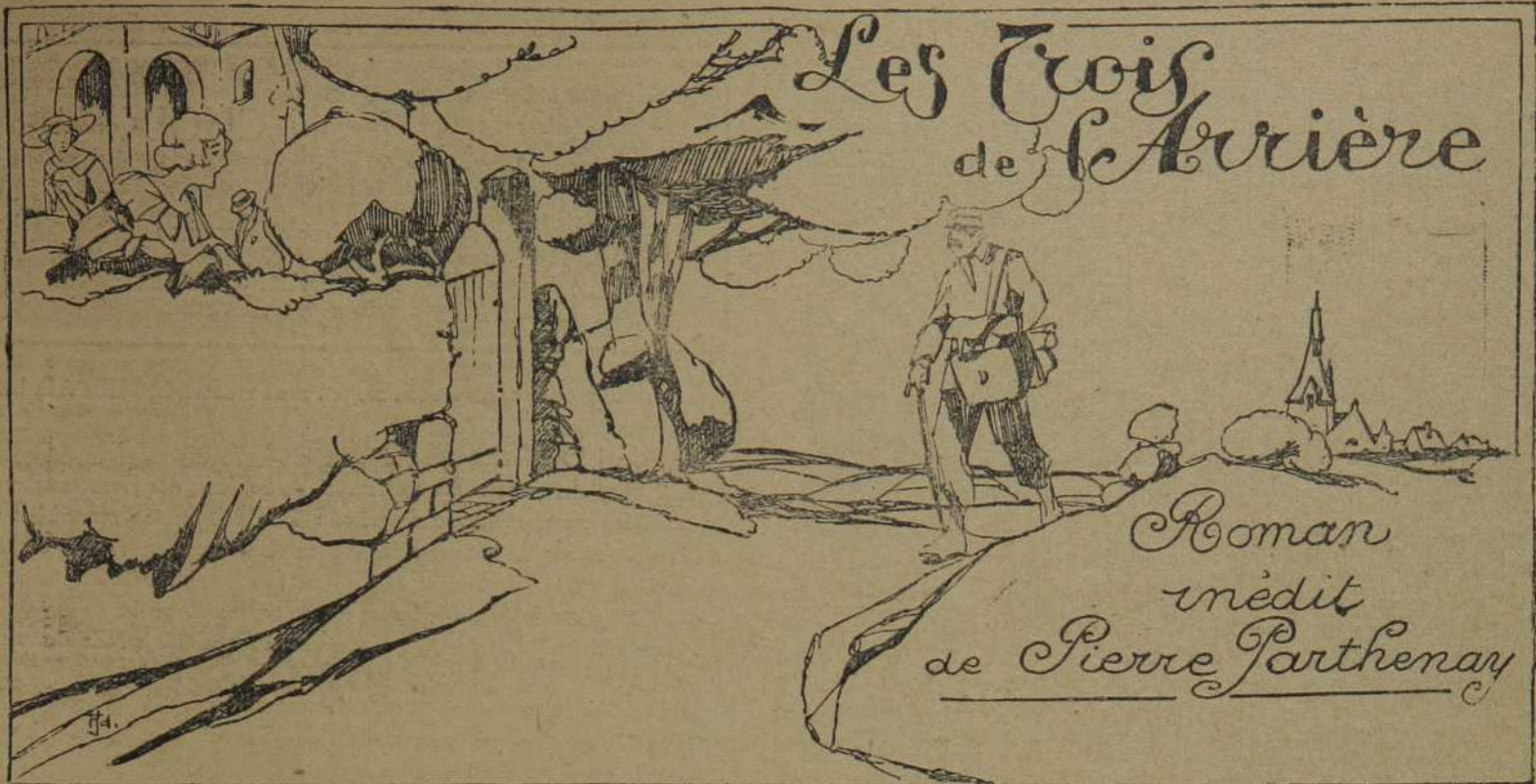
— Marec est jaloux!... Il m'en veut!... Eh bien! je lui en veux aussi, moi!... Est-ce qu'il n'a pas été jusqu'à dire que ma besogne n'était pas toujours aussi bien faite que la sienne?... C'est lâche, ça, et je ne l'en aurais pas cru capable! C'est moi le plus méritant, il aura beau faire!... Si le patron est juste, il mettra ça dans son rapport!... Mais, tout de même, avancer des choses semblables, lui, un camarade de soixante ans!

Furieux soudain, le grand-père roula des yeux blancs, fronçait les sourcils et levait les poings instinctivement, comme pour menacer son rival.

## V

Voici qu'un matin, j'entendis mon père, rentrant de l'usine où il avait en-

(Suite à la page 36)



No 2 (Suite et fin)

## RESUME DU NUMERO PRECEDENT

Les deux filles de monsieur Berval aiment toutes deux Pierre qui est au front. Loute qui se sait aimer de Pierre, se sacrifie pour sa coeur et la force à fiancer "Petite Mie", sa soeur.

Mais aucun ne voulait parler du malheur, de l'irréparable... Prononcer certains mots n'était-ce pas transformer un doute où luisait encore une vague espérance, en une certitude épouvantable?

Un jour, l'espérance même cessa de luire; il y avait six mois que Pierrot n'avait plus donné signe de vie.

Le propriétaire de la villa Blanche avait multiplié les lettres, les demandes de renseignements; rien... toujours rien, ou plutôt, toujours la même chose; le lieutenant Pierre de Chaveilles, deux fois cité à l'ordre du régiment, était porté disparu; et, vu son héroïsme sans exemple, et même sa témérité, on pourrait admettre, sans trop d'erreur, qu'il était mort en accomplissant une mission spéciale, très périlleuse, qu'il avait sollicitée lui-même.

"Si je n'avais pas connu ses fiançailles avec la délicieuse Mie, écrivait l'un de ses camarades à M. Berval, et par conséquent son honneur, je dirais qu'il a cherché la mort avec furie, avec acharnement!

"Mais ce n'était point cela; le héros qui dormait en lui, se réveillait à chaque nouvel appel fait au dévouement, au sacrifice... et ses hommes, soulevés par cette force d'âme indomptable, le suivaient, magnétisés."

Petite-Mie portait cette lettre sur son coeur.

Loute en avait pris une fidèle copie, et la laissait ouverte, sur sa table de travail, retenue par un lourd bloc d'onyx.

\*\*\*

Loute, depuis des semaines, ne travaillait plus.

Replétée sur elle-même, elle revivait ses derniers entretiens avec Pierrot, les larmes, les protestations du jeune homme, son dernier cri: c'est toi qui l'as voulu!

Elle se disait que Petite-Mie, malgré sa frêle santé, ne mourrait point de douleur; sa passion pour son fiancé se transformait en un sentiment mystique; dans cette suprême épreuve, la religion, il fallait en convenir, la soutenait étrangement...

Elle avait cru que Petite-Mie disparaîtrait si Pierrot préférait un jour Lou-

te; elle avait lu cela, dans le journal de la fillette; mais Petite-Mie s'était trompée sans doute, puisqu'elle ne mourait pas de la mort de Pierrot, puisqu'elle n'était pas même malade!

Ce dernier malheur, pour un coeur tendre, est mille fois plus affreux que l'autre, où alors, ils ne savent pas aimer, ceux qui préfèrent envisager la mort, préférablement à l'abandon!

L'abandon, c'est la souffrance aiguë, le désespoir qui ronge, mais l'Autre est heureux; il fait sa vie! Préférer la mort de l'être aimé, c'est avouer l'égoïsme monstrueux, le besoin de domination cruelle, qui se tapit au fond des amours basses et mal épurées.

Oui, la souffrance actuelle était pire que tout! Loute le savait bien! Elle avait vu, le jour du départ, Petite-Mie embrasser en pleurant Pierrot sur les lèvres... Tous quatre, enfouis dans la grande auto grise, roulaient, à toute vitesse vers la station du chemin de fer.

Pourquoi se retourna-t-elle, précisément au moment où les deux fiancés s'embrassaient?

Loute n'en savait rien; mais cette minute, la fuite rapide de l'auto, le baiser que Pierrot donnait à Petite-Mie, le sifflet de l'express qui déchirait l'atmosphère, tout cela, comme certains cauchemars aux images vives et incohérentes, se grava pour toujours dans le cerveau meurtri de Loute.

Certes, cette minute, cette seconde photographiées pour l'éternité, pour son éternité à elle, avait été effroyable de souffrance contenue, de volonté maîtrisée; mais cette douleur, elle le reconnaissait maintenant, restait, dans la hiérarchie des tortures humaines, au-dessous de celles qu'elle endurait depuis quelques semaines... depuis qu'une certitude, venue on ne sait d'où—de l'ambiance lourde et funèbre de la maison silencieuse—lui avait appris que leur Pierrot n'était plus.

Après la lettre du sergent, Loute fut sûre qu'elle était la coupable, la seule

coupable dans cette folle et cruelle aventure.

"Il a cherché la mort avec furie, avec acharnement."

Ç'aurait été miracle, que dans cet enfer de boue et de mitraille, il ne l'eût pas trouvée... et c'était elle, Loute, capable de donner volontiers sa vie à chacun des trois autres, qui avait transformé le brave et courageux garçon en un fou qui offre sa poitrine aux balles!

Cette conduite téméraire diminuait-elle le lieutenant Pierre de Chaveilles? Non, car deux fois martyr, il avait accepté le double sacrifice—à la famille et à la patrie—le front haut et l'âme frémissante. Mais encore qu'il demeurât pour la jeune fille l'amoureux fervent, sans reproche, et le héros des grandes batailles, la raison de Loute s'affaiblissait chaque jour davantage; Pierrot, mort désespéré peut-être était, à cause d'elle, couché sans sépulture, dans un ravin bouleversé par le fer et le feu!

Tous les soirs, Loute relisait la première et la dernière lettre d'amour du jeune homme et celle du sergent Blanchard. Elle les savait par coeur et les caractères énormes, violets, puis d'or brun, puis d'or jaune, éclataient, roulaient, se déformaient devant ses yeux rougis de larmes, brûlés de fièvre... Puis tout se brouillait, et elle s'endormait d'un sommeil lourd, traversé de cauchemars, pour se réveiller quelques minutes après, baignée de sueur.

Elle avait vu Pierrot, blême, sanglant. Pierrot lui faisait des reproches... Souviens-toi que tu l'as voulu!

Et le remords oppressait sa jeune poitrine, et ses mains se crispèrent sur les couvertures satinées.

Loute, pâle comme Petite-Mie, les yeux agrandis d'un cerne bleuâtre, mincissait, s'effilait... et devenait de plus en plus pareille à ces statues de la déesse des forêts, la Diane élégante et froide, qui porte sur ses cheveux ondes un mince croissant de lune, et caresse d'une main distraite un faon apprivoisé.

1917 s'achevait, l'année particulièrement douloureuse de la Grande Guerre.

Une anxiété poignante, grosse d'inquiétudes, de défaites non avouées pesait sur la France...

Quelles difficultés inextricables cachaient les communiqués vagues, approximatifs?

Pourquoi l'offensive d'avril, qui s'annonçait d'abord si brillante, s'était-elle arrêtée, tout à coup?

Les trois de l'arrière, qui avaient offert un holocauste à la Patrie, un jeune héros, délivrés de leurs préoccupations un peu égoïstes, sans aucune lettre du front, s'intéressaient maintenant au front tout entier. Et plus d'un petit soldat, arrivé maussade et harassé, bien ravitaillé par la villa Blanche, le gousset garni, repartit, persuadé non seulement qu'on devait tenir mais encore qu'on le pouvait.

La villa Blanche était devenue une sorte de foyer français, accueillant au malheur, au deuil, à l'angoisse... Petite-Mie, que les événements avaient mûrie prématurément, se faisait chaque jour davantage la soeur compatissante de tous ceux qui pleuraient.

Elle recevait de pauvres mères, de tristes épouses qui venaient la prier de commencer pour elles les funèbres recherches.

—Il n'écrit plus, mademoiselle, il n'écrit plus depuis deux mois. Comme vous savez vous autres où il faut demander, je viens, de la part de toute la famille... nous sommes ignorants, nous sommes pauvres, nous n'avons que nos yeux pour pleurer...

Petite-Mie, frémissant au contact de cette misère qu'était la sienne, écrivait quelques mots, notait un chiffre, et passait la fiche à Loute, chargée de la triste correspondance.

Car la soeur aînée ne voyait plus personne; usée moralement, à bout de forces il lui fallait maintenant toute sa volonté, tendue à se briser, toute son affection tendre pour sa soeur, pour ne pas dire, un soir, en se mettant à table: "Regardez-moi... oui c'est moi qui l'ai tué..."

Sûre de son crime, depuis de longs jours, elle aurait voulu expier, tomber à genoux... Mais mieux valait, sans lui

(Suite à la page 33)

## UN BON MOYEN



— J'ai vite clos une discussion avec ma femme hier soir.  
— Comment as-tu fait?  
— J'ai avoué que j'avais tort avant qu'elle commence à discuter.

## LA DIFFERENCE

Le fils. — Quelle est la différence entre le génie et le talent ?

Le père. — Le talent reçoit sa paye tous les samedis.

## UNE BONNE SERVANTE

La dame. — Etes-vous une bonne servante ?

La servante. — Oh oui, madame, je vais à la messe tous les matins.

## AU RESTAURANT



Le client. — Garçon, il y a quelque chose qui ne va pas avec votre café; il goûte le chocolat.

Le garçon. — Alors j'ai dû donner le thé par erreur à un autre client.



## MON CHOIX

Monologue comique

PAR PAUL COUTLEE

Dans une grande soirée mondaine, je l'avais rencontrée. Elle était belle. Nous nous plumes. Je l'aimai.

Je l'aimai à la folie.

Elle avait des yeux taillés en boutons de bottines, des joues comme des tomates trop mures et un nez de même métal; son menton ressemblait vaguement à un soc de charrue et sa longue chevelure à un voyage de foin.

Sa taille était adorable, on eut dit un fouet; ses jambes sortaient en droite ligne d'une fabrique de balais ou de tuyaux de poêle.

Son esprit était d'une qualité supérieure; chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour dire un joli mot il en sortait une grenouille.

Ses oreilles étaient petites comme des entonnoirs.

Elle était vêtue à la dernière mode... de 1880.

Elle bégayait en parlant, mais ceci donnait un charme de plus à son zézaïement.

Sa voix avait je ne sais quoi de tendre et de mélodieux, on eut dit Stentor; les sons rauques qui sortaient de sa gorge goitrée semblaient un murmure harmonieux de matou sur une gouttière à deux heures du matin par une nuit sans lune et sans étoiles.

Comme sa jambe gauche boitait plus que sa jambe droite, on ne remarquait pas sa jambe droite, aussi fallait-il la voir à la danse. On eut cru voir un diplodocus en goguette; ses pieds légers semblaient deux chaloupes en ballade.

Lorsqu'elle plongea dans mes yeux ses yeux cirieux, je vis trente-six chandelles et autant de bougies.

Je l'aimai.

Après la soirée, j'allai la reconduire chez elle.

Quelques jours plus tard elle me présenta à sa soeur.

Je l'épousai.

Pas elle, SA SOEUR.

Jeunes gens! Jeunes filles! qui déclamez dans les salons, achetez : QUE NOUS DIS-TU? recueil de soixante-deux déclamations comiques. Prix: Un dollar. En vente dans toutes les librairies ou chez l'auteur : M. PAUL COUTLEE, 180, RUE SAINT-CHRISTOPHE, MONTREAL.

## A TABLE D'HOTE

Deux touristes étaient à table dans un hôtel où ne descendent généralement pas les rois de la finance. Ils discutaient sur le menu.

— Tiens, dit l'un d'eux, quand je vois ce qu'il y a sur la table, ça me fait penser à la température de différents jours.

— Ah, dit l'autre, qu'est-ce que le steak te représente ?

— Un temps d'hiver, dur et froid.

— Pas mal. Et le café? Un jour de novembre, nuageux et incertain.

— C'est bien ça. Mais attention, le gérant de l'hôtel t'a entendu et il n'a pas l'air content.

— Oui, il est comme un temps de mars, prêt à la tempête.

## AVIS SUPERFLU

Lu sur un écriteau placé au sommet d'un poteau sur un chemin près d'un lac: "Quand ce poteau est entièrement disparu sous l'eau, le chemin est interdit aux piétons et aux voitures".

## LES COMPTES D'UN AMOUREUX

## PASSIF

Une automobile Ford, (louée) .....	\$8.00
Un bouquet .....	3.40
Une paire de souliers vernis .....	8.00
Un habit (louée) .....	2.00
Une coupe de cheveux .....	.50
Une barbe .....	.25
Restaurant chinois (deux) .....	1.75

\$23.90

## ACTIF

Un bon baiser .....

\$23.90

## RECOMMANDATION

— On m'a conseillé de partir immédiatement pour l'Europe.

— Ces médecins ne connaissent rien, il ne faut pas toujours suivre leurs prescriptions à la lettre.

— Ce n'est pas un médecin, c'est un avocat.

## AU BAL

La jeune Irlandaise. — Je ne sais pas très bien danser.

Le canadien. — Mais je croyais que les Irlandaises étaient les meilleures danseuses du monde.

La jeune Irlandaise. — Qui vous a dit cela ?

Le Canadien. — Un Irlandais.

## SIGNE DE FOLIE

Jeannette. — Quand as-tu commencé à croire qu'il était fou ?

Marcelle. — Lorsqu'il a placé son ratelier dans son lit et qu'il a voulu se mettre dans son verre d'eau.

## CRITIQUE

La jeune fille. — Et croyez-vous, professeur, que je pourrai faire quelque chose avec ma voix ?

Le professeur. — Je le crois, en cas de feu elle peut être utile.

## A LA CAMPAGNE

Madame. — N'oublie pas d'acheter de l'extrait de vanille.

Monsieur. — Mais j'en ai acheté deux bouteilles la semaine dernière.

Madame. — Oui, mais notre garçon s'en sert pour se parfumer depuis qu'il est en amour avec cette jeune fille de la ville.

## A LA CAMPAGNE

La dame. — Avez-vous quelque chose aux prix de la ville ?

La marchande. — Oui, madame, nous avons des timbres poste.

## AU THEATRE

Le directeur. — Je vous conseillerais de faire tuer le traître au dernier acte au lieu du premier acte.

L'auteur. — Pourquoi ?

Le directeur. — Afin que le bruit de la détonation réveille les spectateurs et qu'ils s'aperçoivent que la pièce est terminée.

## LA CRAINTE



Alice. — J'ai peur de sortir ce soir, il fait si noir dans les rues; si quelqu'un allait me parler.

Brigitte. — Il n'y a rien à craindre, mademoiselle, je suis sorti très souvent et aucun jeune homme n'est jamais venu me parler ni m'attaquer.

## AU SALON



Le père. — Ne vous ai-je pas surpris embrassant ma fille ?

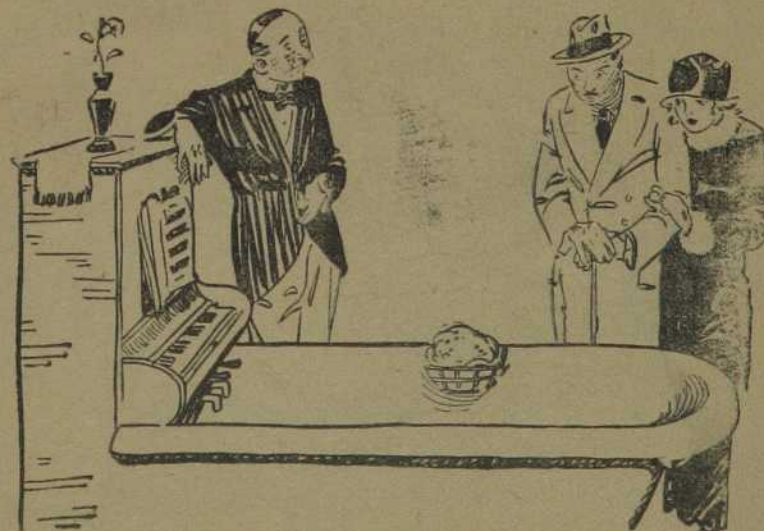
Le jeune homme. — Je ne sais pas... j'étais trop occupé ailleurs pour m'apercevoir que vous étiez là.

## TALENT RECONNU

L'artiste. — J'ai décidé de donner mon dernier tableau à une institution de charité. As-tu une suggestion à me faire ?

Sa femme. — Envoie-le à l'institution des aveugles.

## NOUVEAUTE



Le vendeur. — Voici une jolie nouveauté pour les personnes qui aiment à chanter en prenant leur bain, elles peuvent s'accompagner en même temps.

## L'APPRECIATEUR



Aline.—Comment aimes-tu ma nouvelle toilette?  
Emery.—Je ne sais pas encore, j'attends la facture.

## PREFERENCES

Georges.—Mes parents veulent absolument me faire épouser Mlle. Latulippe.

Delphine.—Vous serez chanceux si vous l'avez, elle a beaucoup d'esprit et de beauté.

Georges.—Mais ce n'est ni l'esprit ni la beauté que je veux : c'est vous.

## UN LIVRE INTERESSANT

—Voici un livre excellent sur la natation.

—Vous croyez ?

—Oui, monsieur, si vous vous noyez, vous ouvrez le livre aux pages 88 et 89 et vous avez toutes les indications nécessaires pour vous sauver.

## PROJETS



Jeanne.—As-tu décidé d'aller faire ton voyage?  
Alphonse.—Oui.  
Jeanne.—En ce cas, tu vas prendre l'enfant, moi, je prendrai l'auto.

## SOUVENIR

Lucien.—Tu te rappelles la première fois que je t'ai embrassée ?

Henriette.—Oui, je portais une robe bleue avec des pois blancs.

## TROUVER NEUF NOMS D'ANIMAUX

HyÈne  
PouLe  
CERf  
SerPent  
PantHère  
GirAfe  
ReNard  
TorTue

## LE COUP

—Tu as une belle montre; elle a du te coûter cher ?

—Deux mois de prison.

## LA RAISON

La dame.—Vous vous êtes levé très en retard ce matin.

La servante.—Je vais vous dire il n'y a plus de raisons pour moi de me lever tôt le matin, car je me suis querellé avec le laitier hier matin.

## A LA PHARMACIE

Le fermier.—Vous vous rappelez les remèdes que vous m'avez vendu il y a six mois et qui ont guéri mes deux vaches, eh bien, j'en veux encore une bouteille, ma femme n'est pas bien.

## L'AFFAIRE EST ARRANGÉE

Monsieur.—J'ai peur d'avoir l'appendicite.

Madame.—J'ai besoin d'un nouveau chapeau, ton appendicite devra donc attendre.

## UNE BONNE RAISON

—A la bonne heure, aujourd'hui tu n'as pas une figure d'enterrement.

—J'en crois bien, je reviens d'enterrer ma belle-mère.

## CHEZ LES BOCHES

—Baba, ch'ai le hoquet, fais-moi peur ?

—Fritz, Fritz, le marc remonte.

## SA PENSÉE

—Que pensez-vous être lorsque vous serez majeure ?

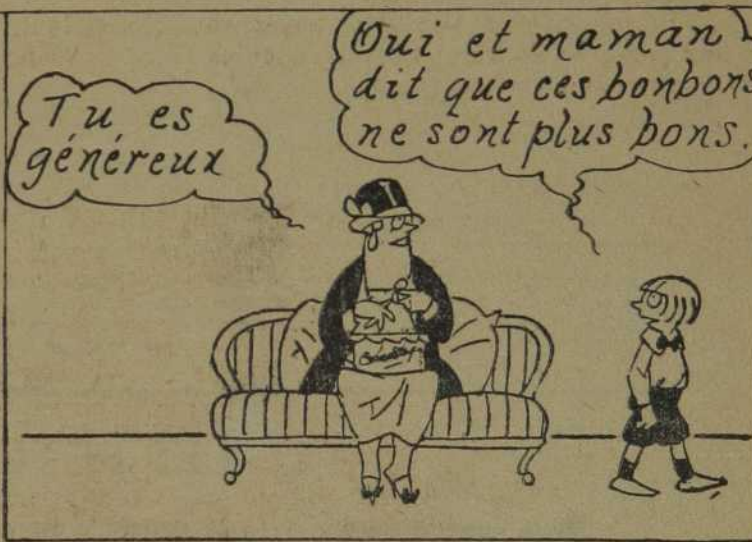
—Je pense être dans ma vingt et unième année.

## LA RAISON

Annette.—Georges m'a encore dit hier qu'il détestait les femmes.

Nanette.—Il est encore « cassé ».

## ENFANTS GENEREUX



## UN PIETON A MONTREAL EN L'AN 2000

Autos, autos, autos... En l'air, aéros, aéros, aéros...

Un pauvre piéton isolé à l'angle de deux rues; machines par ici, machines par là, machines de tous côtés; pas moyen de passer sans risquer l'écrabouillage.

... To-to-to-to-to- zip-zip... Un aviateur a perdu le contrôle de son aéro et descend en toute vitesse sur sa tête.

Le piéton est affolé. Il lui reste une suprême chance de salut: il enlève une plaque d'égoût et saute dans le trou...

...Et tombe juste sous les roues du tramway souterrain.

## COUPABLE MALGRE LUI

Un homme était accusé d'un méfait quelconque et passait en cour. Il plaida coupable mais le Jury, qui dormait sans doute pendant la cause, en décida autrement et son verdict : "Non coupable."

— Le juge se gratta le bout du nez et rendit la sentence suivante :

— Accusé, je dois vous libérer, mais vous ne sortirez pas d'ici blanc comme neige; d'après votre propre aveu vous êtes un voleur, et d'après la décision du Jury, vous êtes un menteur.

## PAGE DES ENFANTS

## ROGER, LE PETIT DEBROUILLARD



1—Les voleurs essayèrent de se sauver mais ils furent empoignés par les marins et mis dans les fers pour le restant du voyage. Le trésor se trouvait au grand complet.



2—On replaça le trésor dans la grosse malle qu'on ferma après solidement et une garde composée de marins la surveilla durant tout le trajet qui restait à faire.



3—Quelques jours plus tard le navire accostait enfin à Montréal et tous furent heureux de se retrouver enfin au pays natal après tant d'aventures surprenantes.



4—On embarqua la grosse malle contenant le trésor dans un taxi et on fila chez un gros bijoutier pour lui faire évaluer le trésor. Il fallut deux hommes forts pour porter la malle.



5—La malle fut ouverte et le bijoutier resta émerveillé devant tant de richesses. Il examina attentivement tous les bijoux, les uns après les autres et décida d'acheter le tout un bon prix.



6—Il alla à son coffre-fort et en retira une fortune qu'il donna au capitaine Surprenant en échange du trésor qu'il avait décidé d'acheter. Le capitaine partit avec son argent.



7—Il divisa également la fortune entre tous les amis afin que chacun eut une part égale attendu que tous avaient contribué à sauver le trésor des mains des pirates.



8—Il commanda un très grand dîner et tous les convives fêtèrent leur retour à Montréal par des chansons et des réjouissances de toutes sortes. Après le dîner il y a eu des danses.



9—Tous y participèrent avec plaisir et Roger et Madeleine ainsi que tous les autres furent toujours des amis par la suite.

FIN

## LES PETITS ORPHELINS

Nous commencerons dans le prochain numéro du "Samedi" une nouvelle série sensationnelle intitulée: "Les petits orphelins". Dans cette série nous verrons, Marcel et Marie-Thérèse, deux petits orphelins, qui sont acrobates dans un cirque. Nous assisterons à toutes leurs aventures et nous les suivrons dans leur carrière aventureuse. Retenez votre "Samedi" de la semaine prochaine chez votre dépositaire.

## ENTRE FINANCIERS

— Oui, il est complètement ruiné. Mais pauvreté n'est pas vice.

— Je suis absolument de votre avis. A vous non plus, il ne doit pas d'argent ?

## GARÇON COMIQUE

Jeannette. — Ecoute papa, il faut que je te dise un mot comique de mon cavalier.

Le père. — C'est inutile, je sais qu'il est très comique, il m'a demandé ta main hier soir.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

## L'INTRIGANTE

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

Par PIEPRE DAX

Voir la suite du feuilleton : «ENTRE DEUX AMOURS», page 26

No 3 (Suite)

RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

IV

L'ENFANT VOLEE

Marie Lenoir est une ancienne musicienne des rues qui a appris l'hypnotisme. Elle se sert de ce moyen pour se faire donner une somme d'argent et se faire signer une demande en mariage par Raoul Digoïn.

— Tu l'as vue, cette enfant ?

— Oui.

— Où ?

— Eh ! mais, dis donc, douterais-tu de mes paroles ?

— C'est un vrai réquisitoire que tu me fais subir.

— Est-elle jolie ?

— Adorable tu en jugeras.

— Ne s'ennuiera-t-elle pas avec nous.

— Je voudrais voir ça !... On la distraira.

— C'est drôle, dit Mélanie, rêveuse, que des gens très riches mettent leurs enfants chez des gens qui ne le sont pas.

Un frisson secoua la mandoliniste.

— Il me semble qu'il est moins dur pour une fillette de se trouver chez une personne de confiance que de vivre enfermée dans une pension où elle est exposée à toute sorte de choses contagieuses.

— C'est vrai, tout de même cela !... Quel âge a-t-elle ? questionna encore la bouquetière.

— Quatre... cinq ans... environ...

— Aurons-nous quelquefois la visite de ses parents ?

Comme l'ainée eut vite coupé court au questionnaire, si elle n'avait pas craint de s'aliéner celle qui, involontairement, allait prêter sa main dans l'horrible enlèvement !...

— Je l'ignore répondit-elle un peu brusquement. Le père et la mère sont obligés d'entreprendre un très long voyage. Des années entières se passeront peut-être sans qu'ils reviennent en France.

— Pauvre mignonne, s'exclama Mélanie, je la plains de s'élever et de grandir loin de

ses parents, comme délaissée... comme une petite pauvre... comme moi !

— Quelque chose t'a-t-il manqué, drôlesse ? fulmina la mandoliniste.

— Non ! oh ! non, s'empressa d'affirmer Mélanie.

— C'est que tu me ferais sortir de moi-même, quand j'entends des plaintes de cette sorte.

— Ce ne sont pas des plaintes... c'est une manière de parler.

— Si quelqu'un t'entendait, on croirait que je te martyrise !

— Ne crains rien, je ne m'expliquerai jamais de cette façon devant une autre que toi.

Il y eut un long silence entre les deux femmes.

Ce fut l'ainée qui le rompit.

A tout prix il fallait vaincre la répugnance de Mélanie et s'assurer son consentement.

— Oui, ou non, me soutiens-tu dans l'entreprise ? demanda-t-elle.

— Marie, écoute-moi.

— Il n'y a pas à discuter plus longtemps. Es-tu avec moi ou deviens-tu l'entrave de ma vie et de notre bien-être ? T'engages-tu à ne jamais dire que nous avons porté le nom de Marie et de Mélanie Lenoir ? Le promets-tu oui ou non ?

— Je te le promets, répondit-elle.

— Promettre n'est pas assez. Jure !

— Je jure, balbutia-t-elle troublée comme si elle commettait une faute.

— Prends garde, reprit l'ainée, des mots sans nombre et des malheurs de toute sorte retomberont sur la tête de ceux qui ne tiennent pas un serment.

— Je le tiendrai, affirma la bouquetière.

— Marie, tu peux être sûre que je le tiendrai.

Dès lors, Marie Lenoir n'eût qu'une idée : assurer le succès de son plan machiavélique.

Pour cela, elle éloigna ceux qui l'approchaient par des récits que lui servait à souhait son imagination, puis elle choisit un logement impasse de Saxe, car un logement à Paris lui était indispensable pour jouer, quand il lui plairait, du résultat de son œuvre. Elle y fit transporter son sommaire mobilier avec un faux nom, informa le concierge qu'elle partait en voyage, et, au jour fixé pour l'accomplissement de son acte, elle dit à sa sœur :

— Va-t'en gare de Lyon et attends moi près de la bibliothèque du chemin de fer, nous partirons probablement ce soir, l'enfant a besoin d'un autre air que celui de Paris

Toutes deux sortirent ensemble et chacune suivit l'itinéraire tracé.

— Agissons de main de maître se disait l'inférieure créature... A lui la douleur à moi le triomphe !... Chacun son tour !... Quatre ans, bientôt cinq !... Il ne lui viendra pas à l'idée que je suis pour quelque chose dans ses tortures... Il faut que ce soit ainsi... ce n'est que le commencement !...

Agitée à la pensée qu'elle pourrait se trouver dans une mauvaise affaire, si manquant d'adresse, elle était surprise dans l'accomplissement de son acte, elle arriva place de la Concorde et prit l'avenue où elle marcha longtemps.

Elle ne vit pas l'enfant.

Son œil lança des flammes.

Aurait-elle échafaudé des plans pour les voir aujourd'hui tomber à l'eau ?

Il ne fallait pas désespérer encore.

Après tout si ce n'était pas aujourd'hui ce serait demain.

Qu'importe le nombre de jours, pourvu qu'il y en ait un qui vit la réalisation...

Dût-elle, si c'était nécessaire, arriver dans la famille Digoïn, elle y arriverait.

Hélas ! dans un allée sablée, le petit froufrou blanc s'amusa.

Marie Lenoir tressauta de joie en se composant une figure. S'approche-t-on de l'innocence avec des traits rébarbatifs et un œil courroucé ?

Elle inspecta à droite et à gauche avec un regard où malgré elle, se lisait la plus vive anxiété puis souriante, s'approchant de la fillette :

— Venez vite, mignonne, dit-elle, votre maman vous attend, là, derrière le massif.

Quel est l'enfant qui ne se serait pas laissé prendre à un pareil subterfuge ? Quel mot a sur lui plus de puissance que le mot de maman ?

— Maman !

N'est-ce pas tout pour la petite créature qui trouve dans les bras, sous le regard, dans les baisers de sa mère une tendresse sans égale, un amour fait d'héroïsme qui ne peut se comparer à rien autre ?

— Maman ? allons vite !

Et l'innocente se redressa pour mettre sa main dans celle de la misérable.

A ce toucher si doux, si confiant elle n'eût pas même une lueur de remords. Il ne lui vint pas à l'idée qu'elle commettait un crime.

— Oui... vite, très vite, murmura-t-elle d'une voix étranglée.

Et lançant des regards diaboliques à droite et à gauche, Marie

Lenoir avança le pas, la mignonne la suivit.

Elle ouvrit la porte d'un fiacre qui se trouvait là, y monta l'enfant et s'y jeta elle-même.

— Cocher, gare de Lyon, départ... avec bon pourboire. Allez.

Le fiacre partit pendant qu'elle baissait les stores.

Les instruments de la pauvre petite restaient couchés sur le sable de l'allée.

La douleur amère, poignante, inénarrable frappait à la porte du docteur Digoïn.

Nos lecteurs se sont peut-être demandé comment Marie Lenoir avait mis la main à point nommé, sur la chère petite créature, et comment elle connut entre toutes, cette enfant qu'elle n'avait jamais vue.

— C'est très simple.

Dans un salon où elle avait été priée de montrer son talent de mandoliniste, elle avait surpris par le plus grand des hasards, le nom du docteur.

On parlait de l'habileté qu'il venait de déployer dans une opération délicate, faite avec succès.

On vantait son talent, on louait sa jeune femme, on chantait le bonheur du jeune ménage.

Dans la société, c'est ainsi : on loue avec exaltation ceux dont on veut faire l'éloge, comme aussi l'on inflige avec sévérité des censures à ceux que l'on blâme.

Quoi qu'il en soit, Raoul Digoïn était un heureux dont la réputation se faisait dans les thé de cinq heures et dans les jours de ses clientes.

Raoul méritait ces éloges.

Il n'en fallait pas davantage pour rallumer les désirs de vengeance qui n'étaient qu'endormis chez cette fille du peuple dont les passions n'avaient jamais connu de bornes.

Elle savait que Raoul Digoïn était installé à Paris. Le Bottin consulté le lui avait dit, mais ce jour-là pour obtenir des renseignements plus précis, elle s'était avec des allures discrètes mêlée à la conversation : elle avait plaint la martyre opérée, loué l'adresse du praticien et questionné habilement.

C'est alors qu'elle sut que l'enfant était le portrait frappant de son père.

— La mignonne Alice est une amie de ma fille, ajouta Mme d'Ermens qui parlait ; elles jouent tous les jours ensemble aux Champs-Élysées.

Le rendez-vous des bébés ne tomba pas dans une oreille sourde.

Pendant plusieurs jours Marie Lenoir se rendit au lieu indiqué sans résultat.

Une persévérance inlassable la mit enfin sur la piste de la fillette qu'elle reconnut aux traits qui étaient ceux du père.

Vous savez le reste.

Le fiacre emportait la voleuse ; l'enfant n'était qu'à cinq cents mètres environ quand la femme de chambre se retourna pour s'assurer de la présence de la mignonne.

— Alice!... appela-t-elle.

Aucune voix d'enfant ne répondit.

Jamais cette jeune Vendéenne, au service de Mme Digoïn depuis son mariage, n'avait cru aux récits plus ou moins imaginés qu'elle avait entendu sur les disparitions d'enfants, mais en ne voyant pas devant elle le bébé mis sous sa garde, une lueur rouge passa devant ses yeux, ses jambes tremblèrent ; une barre de fer lui étreignit le cerveau.

— Alice... Alice!... renouvela-t-elle d'une voix nouée par la peur, Alice!

Elle fit quelques pas.

Le seau et la petite pelle gisaient à terre... Mais d'enfant point.

La pauvre fille eut devenir folle de terreur.

A tous, elle demanda la mignonne et personne ne put rien lui dire.

— Elle était là, là, j'en suis sûre il n'y a pas dix minutes.

— Alice... appela-t-elle tous jours.

L'écho n'avait même pas pitié de sa douleur.

Un rassemblement se fit.

On la questionna.

Rien, elle ne pouvait rien dire.

Elle n'avait rien vu!... Elle ne savait pas comment l'enfant avait disparu!

— Ma maîtresse!... Ma pauvre maîtresse! sanglotait-elle. Ah Dieu! qu'il ne soit rien arrivé de fâcheux à la chérie... Ma petite... Mon trésor... Alice... appelait-elle de nouveau et de toute sa force.

— Il faut prévenir la famille sur le champ conseilla un agent.

— Allez, allez... moi je reste ici!... Ma petite reviendra! Oh! elle reviendra. Elle ne peut pas ne pas revenir... Avertissez doucement ma maîtresse... Je ne

suis pas coupable, non je ne suis pas coupable!...

— Il faut venir vous-même... vous expliquerez...

— Je ne peux pas... laissez-moi ici... Où est ma petite? Courez, vite, vous dis-je... C'est du temps de perdu... Madame agira, 7, rue de Penthièvre. Comment voulez-vous que je me présente à ma maîtresse? Aidez-moi, de grâce, disait-elle à la foule attendrie.

Un fiacre hélé transporta au domicile du docteur la femme de chambre anéantie, hébétée.

Un agent la suivit.

La pauvre fille pouvait à peine se tenir quand elle eut monté les deux étages qui la conduisaient chez ses maîtres.

Monsieur le docteur Digoïn demanda le médaillé qui l'escortait.

A ce moment la jeune femme traversa le vestibule.

Point n'est besoin de paroles pour faire comprendre à une mère qu'un danger la menace dans son enfant qui est sa chair, son sang, tout elle-même.

A la vue de la domestique seule, il lui sembla qu'on lui arrachait le cœur.

— Ma fille!... Où est ma fille!... demanda-t-elle pendant que le valet de chambre refermait la porte.

— Madame... madame...

— Où est mon enfant?... renouvela la malheureuse.

— Madame... prenez... votre courage à deux mains.

— Ma fille!... Malheureuse... qu'avez-vous fait de mon enfant?

— Pitié!... Pitié!... Grâce... articulait la domestique en tombant à genoux.

— Raoul... notre enfant!... cria dans un appel éperdu la pauvre mère.

Une porte s'ouvrit et le jeune docteur se montra blême.

— Qu'y a-t-il?... demanda-t-il d'une voix nouée par l'angoisse.

— Raoul!... Raoul!... notre enfant!

Tous les domestiques étaient accourus. La désolation de leur maîtresse leur arrachait des larmes.

— Pitié!... Pitié!... redisait la malheureuse accusée!... On la retrouvera. J'y emploierai ma vie!... Je ne l'ai pas quittée depuis sa naissance... Je la retrouverai.

— Parlez, commanda le docteur, qui ne comprenait que trop. Où est l'enfant qui vous était confiée.

Avec des sanglots, elle raconta ce qu'elle savait.

Les yeux hagards, broyée par la douleur, la jeune mère écoutait, livide, le récit qu'entre-coupaient des sanglots.

— C'est impossible... disait le docteur en se frappant le front. Pourquoi avez-vous abandonné l'enfant vous en sauriez plus long, si vous ne l'aviez pas quittée.

— Monsieur, faites agir la police... De grâce elle ne peut pas être loin.

— Raoul, je veux aller aux Champs-Élysées, dit la mère en se levant... Je veux y aller... je trouverai la trace de ses petits pieds...

— Pauvre, pauvre amie!

— Moi seule peut mettre la main sur la piste... Je suis la mère, Raoul... aie pitié de moi. Allons y ensemble; c'est notre enfant! Dieu, miséricordieux, Dieu compatissant, ayez pitié de moi.

— Ma pauvre amie!... murmurait le docteur en retenant sa femme dans ses bras. Non, notre enfant n'est pas et ne peut pas être égarée... Aie confiance en moi... Je peux faire agir activement... Restes ici... Mon amie, ta place n'est pas ailleurs!...

Raoul, par pitié, je veux le suivre.

— De grâce! tu entraveras mon pauvre courage... Je souffre autant que toi, crois-le, laisse-moi sortir seul.

— Eh bien, va, va! mais ramène-là, Raoul, ramène notre enfant!... Pouvons-nous vivre sans elle.

Comme un fou, Raoul Digoïn partit, accompagné du commissaire, à qui pareille scène avait arraché des larmes.

Cinq minutes s'étaient à peine écoulées que la pauvre mère n'y tint plus.

— Non, j'irai moi-même... Je ne puis rester ici... Suis-moi... Suzanne...

Les domestiques insistèrent autant qu'ils osèrent; rien n'y fit.

— Taisez-vous, dit-elle, vous ne pouvez pas comprendre l'énergie qu'a une mère quand un pareil malheur l'accable.

Le valet de chambre qui craignait un nouveau malheur suivit les deux femmes.

Elles ne marchaient pas; elles couraient.

Arrivées à l'endroit fatal, la domestique éclata en sanglots.

— Là... Là... madame, j'étais là... C'est ici que j'ai retrouvé le seau...

— Mais, malheureuse, quel qu'un a dû approcher, ma pauvre petite: on l'a câlinée, on lui a offert des douceurs: elle s'est laissée faire. Dieu, on a volé mon enfant en plein jour!.. en plein Paris! Ici même!..

— Faites de moi ce que vous voudrez, disait la coupable. Il n'y a pas de ma faute... pitié, je la retrouverai!..

— Tais-toi... tais-toi... Comment oses-tu t'excuser?

Les yeux démesurément agrandis, la jeune femme, courbée, scrutait le sable piéliné.

A chaque mouvement la malheureuse croyait trouver un indice révélateur.

— N'avancez pas, dit-elle tout à coup en étendant la main pendant que les domestiques, qui retenaient leur respiration, restaient sans bouger, l'œil fixe sur l'allée que le crépuscule tinte déjà de lueurs sombres. Tenez, voilà la trace des petits pieds de mon Alice... Alice! appela par cris de démence la pauvre mère, à demi-couchée sur la terre.

Les deux domestiques pleuraient à chaudes larmes.

Allez chercher la justice! commanda-t-elle. J'y suis. Alice!

Jusqu'au trottoir, elle revoit la trace, puis, soit par un presentiment, soit par exaltation d'un malheureux cœur qui délire, elle s'écrie:

— Le coup a été préparé... Il y a là les roues d'un fiacre qui a servi à emporter mon enfant!.. Mon enfant a été volé!..

Puis elle tomba évanouie dans les bras du domestique.

Le jeune docteur avait couru les postes de police et les principales rédactions de journaux, donnant à tous le signalement de la disparue et promettant une récompense importante à celui qui indiquerait une piste.

Il était dix heures du soir quand il revint chez lui exténué, brisé, anéanti!

On aurait dit que la mort avait passé dans la triste demeure.

— N'était-ce pas plus horrible que la mort, cette disparition mystérieuse, cet enlèvement qui permettait aux malheureux parents désolés, les plus horribles suppositions?

La mort, c'eût été la fin, l'anéantissement de cette petite vie bien chère, mais c'eût été la soumission à une volonté impénétrable c'eût été les douloureux préparatifs de l'ensevelissement, c'eût été la rendre à

Dieu! Dans l'horrible cas présent qu'était-ce?

Y a-t-il situation plus angoissante que celle que subissaient ces infortunés?

L'enfant vivait-elle ou avait-elle succombé à d'horribles traitements?

A ces questions, qu'osaient à peine se poser ces deux éplorés, le père répondait:

— Non, on ne peut pas faire souffrir notre enfant.. C'est impossible!.. Faire du mal à un petit être sans défense... Aie confiance!.. Un jour ou l'autre elle nous sera rendue...

L'avait-il, lui, cette confiance qu'il conseillait?

Hélas!.. les efforts surhumains qu'il faisait pour prononcer quelques paroles, étaient une preuve amère qu'il n'y croyait point.

— Raoul, dans ta vie, as-tu blessé, peiné, torturé, quel qu'un qui pourrait se venger sur notre enfant? demanda la jeune femme.

— Moi?... Je ne me connais pas un ennemi... Voyons depuis cinq ans que nous vivons ensemble d'une vie heureuse, tranquille, calme, tu voudrais que le malheur épouvantable qui nous abat aujourd'hui, fut l'œuvre d'une vengeance impie! Pourquoi? On aurait bien tardé, ma pauvre amie, à nous frapper!..

— C'est vrai, dit la jeune femme en se jetant dans les bras de son mari: tu as raison je suis folle... Pardonne-moi, la douleur m'égaré... Raoul, nous n'avons plus d'enfant!..

Leurs larmes se confondaient. C'était ainsi chaque fois qu'ils se retrouvaient en tête à tête, et cela fut ainsi longtemps.

Le docteur trouvait encore une sorte d'apaisement à sa douleur, dans les nombreuses occupations qui l'absorbaient, mais sa femme ne parvenait pas à surmonter son chagrin.

Il y avait moins de violence sans doute dans sa peine, mais, pour être plus intérieure, plus sourde, moins exubérante, elle n'en était que plus profonde, plus navrante.

C'était le malisme que rien ne rompt, c'était l'éloignement de tout ce qui aurait pu écarter la pensée de la disparue.

Elle la voulait constante, cette idée fixe qui lui tenaillait le cerveau et lui tordait le cœur: elle voulait en vivre!

Le moral avait été si douloureusement ébranlé que le physique s'en ressentit.

La jeune femme, alerte, joyeuse, pleine de vie qu'elle était, devint une créature triste, indifférente; un état lymphatique lui enlevait toutes forces.

— Aie soin de moi, disait-elle à son mari, afin que je vive jusqu'au jour où elle nous sera rendue!.. Et toi... mon ami, toi qui es le dévouement même, ne refuse jamais tes soins aux malheureux.. Va dans les mansardes, dans les taudis même; Raoul, tu cherches ta fille!

...Nous la retrouverons, n'est-ce pas? Nous n'avons fait de mal à personne, nous n'avons rien à expier. Dieu gardera l'enfant que l'on éloigne de sa mère, il nous la conduira un jour, dût ma vie entière être employée à le conjurer!

La récompense promise amena dix personnes pour une aux commissariats.

Chacune d'elles avait vu une enfant répondant au signalement.

Chaque déclaration amenait un espoir qui tombait aussitôt: une note, un rien, quelque chose hélas! manquait au renseignement fourni.

Le seul homme qui eût pu éclairer la justice, — puisque c'était lui qui avait transporté la pauvre enfant, — ne le fit pas...

Le pourboire reçu avait été tel, que l'automédon passa la nuit dans des libations qui lui enlevèrent pendant deux jours le fil de ses idées.

## V

### UN PAS DANS LA PLACE

Les deux sœurs s'appelaient maintenant, de par la volonté de Marie Lenoir: Joséphine et Hélène Geoffrin.

Joséphine était la mandoliniste; Hélène la bouquetière.

Pas une seule fois, l'ex-vendeuse de fleurs qui entraînait dans sa seizième année et chez qui la réflexion se développait, ne prononça un de ces deux noms sans éprouver un serrement de cœur.

Si la reconnaissance lui faisait accepter, sans regimber une partie des boutades de l'aînée, Mélanie ou du moins Hélène, commençait à mêler à son sentiment fraternel un peu de méfiance. Quand elle y pensait, à l'abandon de ce nom honnête, qui était celui de tous les siens cela lui donnait des frissons; il lui semblait qu'en ayant consenti à cet acte, elle avait trempé dans un compromis coupable.

Coupable?...

En quoi?

Elle se le demandait sans le trouver.

Et puis pouvait-elle se passer de sa sœur?

Leurs deux existences n'étaient-elles pas aujourd'hui liées l'une à l'autre?..

Ne lui en coûterait-il pas beaucoup maintenant d'aller partager là-bas, dans le Bourbonnais, le pain des nécessiteux?

Du reste, à vivre dans une atmosphère, on suit, malgré soi, les courants de cette atmosphère, et celui qui eût été jeté sur le pavé de Paris ce pavé eût-il été atrocement dur pour lui, à peine de s'en éloigner.

A mesure qu'Hélène devenait femme ses joues prenaient l'éclat blanc et rose des phthisiques. Son œil devenait infiniment doux et ses lèvres ne s'ouvraient que pour une phrase de soumission ou l'excuse d'autrui.

Toutefois, la bonté d'Hélène n'était pas cette bonté indolente et flaque qui suit une impression comme on suit une pente naturelle.

Son silence et son calme étaient le résultat d'une volonté que l'on devinait tenace et ferme. Ils seraient peut-être, un jour, plus puissants que les violences de celle qui se laisse dominer par ses passions.

C'est follement qu'Hélène aimait l'enfant que, par prudence, Joséphine baptisa Georgette.

Les petits ne s'y trompèrent pas.

Si le discernement dort chez eux, leur cœur va droit à ceux qui leur sont sympathiques.

Jamais Georgette ne s'adressait à Joséphine quand elle voulait quelque chose.

Soit que l'enfant eût compris qu'Hélène éprouvait une sorte de crainte en présence de l'aînée, ou qu'elle même partageât ce sentiment, elle attendait toujours l'absence de Joséphine pour exprimer le moindre de ses désirs.

L'une et l'autre étaient loin de se douter que le sentiment qui les unissait serait la pierre terrible qui détruirait l'échafaudage de l'aventurière.

Le roulement de la voiture, l'arrivée à la gare, le départ de Paris avaient été si précipités que ce n'est qu'en wagon que la mignonne demanda sa mère.

Sur la promesse que le voyage était entrepris pour aller la retrouver, la mignonne avait

dîné de bon appétit et s'était endormie.

C'est dans la petite ville de Saint-Germain-les-Fossés que les trois voyageuses descendirent dans la nuit.

Pourquoi à Saint-Germain-les-Fossés plutôt qu'ailleurs ?

Parce que celle qui dirigeait le mouvement ne savait pas elle-même où fixer sa résidence et que Saint-Germain-les-Fossés était une tête de ligne qui lui faciliterait un départ dès qu'il serait nécessaire.

A peine était-elle débarquée qu'elle eut un remords d'avoir mis là, pied à terre.

La raison était belle, les voyageurs commençaient à arriver en masse pour la station thermale de Vichy, qui est à deux pas.

— Vichy !... dit-elle, en fronçant les sourcils, je n'avais pas pensé à Vichy... N'y aurait-il pas trop de monde, là, pour nous ?

Elle se fit indiquer un hôtel, demanda deux lits, se coucha, mais ne ferma pas l'œil.

— Fallait-il ou non éviter la foule ?

La question lui tenaillait la pensée.

— Pourquoi la fuirais-je ? se dit-elle. Vais-je me condamner maintenant à vivre en recluse ?... Vichy est à un vol d'oiseau, optons pour Vichy... ou les environs de Vichy !

Quelques heures plus tard, elle s'installait à Cusset, gros bourg de cinq mille âmes, à quelques minutes de la station thermale.

L'esprit vagabond de cette fille pouvait-il trouver satisfaction dans la vie tranquille qui lui offrait la monotonie d'une petite ville en province.

Cela dura huit jours : le temps de l'installation !

Puis elle prit le parti de se distraire en passant une partie de ses jours à Vichy même.

Ne trouverait-elle pas tout à souhait dans cette station où le beau monde, les spectacles, les divertissements de toutes sortes se donnent rendez-vous ?

Elle fit comme elle avait projeté.

La première de ses occupations, en arrivant en ville, était de se procurer la liste des étrangers qu'elle lisait avidement.

Qu'attendait-elle de cette série de noms, qui, tous, lui étaient inconnus ?

Elle n'en savait rien ; mais le hasard l'avait servi jusqu'ici

avec une telle complaisance qu'elle comptait sur lui.

Comme à souhait le génie du mal lui tendit la main.

Il y avait deux mois que pour sa santé elle passait à Vichy la moitié de ses jours, quand, un soir, assise au parc, regardant paresseusement couler les eaux vertes de l'Allier, un homme de fière stature, vint partager le banc où elle était.

Sûrement, celui-là n'était pas un chercheur de plaisirs.

Sa pose était celle de la plus grande résignation. Ses cheveux et sa barbe d'un blanc de neige encadraient une noble figure. Son regard se posait doucement sur les choses avec un désir visible d'arriver à la fin de tout.

Auprès de cette fille à la taille bien cambrée et insolente de vie, c'était un contraste frappant.

— Madame n'est sûrement pas ici pour sa santé — dit-il en poussant un long soupir et en ébauchant un de ces sourires languissants qui vont jusqu'au fond de l'âme.

— Oh ! non, monsieur. Ici je suis dans mon pays.

Il allongea les jambes.

— Comme c'est beau la jeunesse ! ajouta-t-il en se parlant à lui-même. Comme c'est heureux d'avoir vingt ans !...

Un éclat de rire vola dans l'air comme une fusée.

Des dents superbes perlèrent la bouche de Joséphine, et, en hochant la tête, elle prononça :

— Vingt ans !... Un peu plus, tout de même !...

— Les mois de nourrice, alors !... mais pas davantage !

— Oh !... exclama-t-elle évidemment satisfaite.

Ce fut tout ce jour là.

Le lendemain, les deux promeneurs se retrouvèrent pour la seconde fois à la même place.

Entre eux s'établit une de ces conversations banales dont le thème est celui de toutes les villes d'eau. On passe en revue tous les hôtels sur lesquels on donne une appréciation ; on parle des médecins en vogue, des actrices courues, des étrangers de marque, et le temps passe ; puis on consulte sa montre et l'on se sépare pour aller à la buvette recommandée.

— Vichy n'est pas très grand, monsieur ; il est difficile de ne pas se rencontrer soit au parc soit aux sources, soit aux établissements.

— C'est vrai... Vichy n'est sûrement pas Paris, ajouta le

baigneur d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme. Connaissez-vous Paris madame ?

— Un peu, répondit-elle évasivement.

— Oh, Paris ! un gouffre !... Le siège du bien et le centre du mal !... du mal qui domine, je crois !... Que d'horreurs s'y trament !... Que de crimes s'y commettent !... Que de douleurs morales, atroces, incompréhensibles, inénarrables on y endure !... Mais, pardon, quel acerbe langage je tiens devant vous, qui ne connaissez que les chemins unis... à vous, madame dont les yeux sont la lumière d'une âme pure... à vous dont le front lisse ne cache que de nobles pensées.

Machinalement, Joséphine, avec le bout de son ombrelle, rayait le sable de l'allée.

Elle s'arrêta.

L'apologie de tant de vertus lui faisait honte, malgré tout.

Cet homme que d'horribles chagrins courbaient plus encore que l'âge, lui fit l'effet d'un spectre renseigné sur ses agissements criminels... d'un spectre qui, sous une forme ironique se plaisait à l'aurole de louanges qu'elle ne méritait pas.

Elle resta immobile sans dire un mot prête à se lever pour partir.

— Je vous peine, continuait-il : j'ai chassé de vos lèvres le rire franc et joyeux ; j'ai assombri votre regard... excusez-moi... La tristesse est mon lot et je n'ai pas même la force de la garder moi, tant le fardeau est lourd.

Comme si de parler de ses peines pouvait remédier au malheur !...

Sa main longue, osseuse, blanche, pétrissait le pommeau de sa canne.

— Vous connaissez Paris, reprit-il, pour donner un libre cours à la conversation. L'avez-vous habité longtemps ?

— ...

— C'est vrai, continua-t-il en se ravissant, vous ne me connaissez pas et vous avez le droit de trouver très étrange mes questions.

— Non répondit-elle en s'animant. Je pensais à autre chose... Je n'ai habité Paris que quelques mois pour apprendre la mandoline.

— Vous jouez de la mandoline ?... C'est charmant ! Chantez-vous ?

— Oui monsieur.

— Y a-t-il longtemps que vous cultivez cet art ?

— Plusieurs années.

— Oh ! alors vous devez avoir du talent ! Vous avez raison... la musique... il n'y a que cela pour calmer les douleurs.

Il garda le silence un moment puis reprit :

— Les distractions ne manquent pas dans une ville d'eau, j'en conviens ; mais ces distractions sont pour les heureux, pour les bien portant, pour les jeunes... Donneriez-vous de suite à des propositions pour faire comme on dit en Espagne, de la musique de chambre ? Au lieu de donner des leçons, vous joueriez ; une demi-heure, une heure par jour, matin ou soir, comme bon vous semblerait.

— Auprès de qui ? demanda-t-elle avec un air d'ingénue qui cachait au plus profond de son âme le désir qu'il plaider pour son compte — car elle voyait en lui un monomane dont elle gagnerait facilement les faveurs.

— Mais je parle pour moi, dit-il... ne me suis-je donc pas fait comprendre ? Au fait, c'est vrai... Voici ma carte.

Il lui tendit un bristol sur lequel elle lut :

« Victor Néronoul »

7, rue d'Anjou.

L'ombrelle de Joséphine vacilla dans ses mains.

Néronoul !...

Où avait-elle vu ce nom-là ? Néronoul !... Elle sursauta.

N'était-ce pas le nom de la mère de l'enfant qu'elle cachait.

La peur la saisit.

N'était-on pas sur sa piste ?

Cet homme qui la touchait presque n'était-il pas un membre de la police secrète, qui, depuis le commencement de la conversation, jouait la rusé, épiait les moindres gestes, et n'attendait qu'un mouvement pour mettre la main sur elle et l'arrêter.

Elle le fixa.

Non.

La plus honnête bonhomie se lisait sur ses traits : cet homme n'était pas un agent.

— Votre adresse ici, monsieur ? demanda-t-elle en s'efforçant d'être calme.

Il lui écrivit sur la carte qu'elle lui remit :

— Villa Colbert, rue Lucas.

— Je connais ; c'est tout près.

— Tout près.

— Etes-vous seul, ici ?

— Absolument je n'ai qu'une enfant, une fille, mais elle est mariée et ne peut laisser son mari dans la solitude pour suivre son père... Le devoir de

la femme est tout tracé... Peut-être viendra-t-elle me rejoindre!... Je ne l'espère guère! Ma pauvre enfant a été cruellement éprouvée.

Nul doute il était question de la femme de Raoul.

— Les peines sont partout, balbutia-t-elle.

— Je sais... Mais il en est de si lourdes!... Ne parlons donc plus de cela... Puis-je compter sur votre venue, demain?

Elle parut réfléchir.

— A quelle heure, monsieur?

— Fixer vous-même. Sauf de dix heures à midi et de quatre à six heures je suis libre.

— Deux heures de l'après-midi, vous conviendrait-il, monsieur?

— Parfaitement.

— Je viendrai à deux heures.

— C'est entendu. Je ne fixe pas de prix vous pouvez vous fier à moi.

De l'argent elle en faisait fi!

La circonstance qui se présentait avait pour elle une autre valeur que tout l'or qu'on pouvait lui donner.

Elle se leva et partit.

« Comment le nom m'a-t-il échappé dans la liste? se demandait-elle. Ne suis-je donc bonne à rien?... »

Elle se frottait les mains de satisfaction.

— Quelle aubaine!

Le soir devant l'innocente créature, pas un remord ne lui vint.

La vengeance de sa conscience dépravée l'animait à tel point qu'elle aurait éloignée sans hésiter l'idée de prendre l'enfant et de la conduire dans les bras de cet homme, qui sous sa douleur, marchait vers la tombe.

Procurer de la joie à l'un c'était en donner à l'autre!

Il ne fallait pas qu'il en eût!

Ne s'en passait-elle pas elle!

C'est le cœur léger que, le lendemain elle fut fidèle au rendez-vous.

Quel rôle jouait-elle pendant le mois entier que dura le séjour de Néronoul à Vichy.

Tout d'abord elle ne fut que la mandoliniste qui arrivait au premier coup de deux heures et partait à trois, avec une exactitude de militaire sous les armes.

Puis, peu à peu, elle devint moins chiche de son temps, l'heure se prolongea par des conversations auxquelles le baigneur s'intéressait.

— Il fait bon de vivre avec les jeunes, disait-il. En votre

présence mon enfant, j'oublie dix ans de mon existence. Vous êtes le printemps, la santé, la vie, les yeux qui s'éteignent aimement à se reposer sur un beau tableau.

Un jour qu'il se sentait las, il lui proposa de lui servir de secrétaire.

Il s'agissait d'écrire à sa fille.

Fallait-il refuser ou fallait-il s'engouffrer de plus en plus dans l'effronterie sans bornes?...

Elle n'était pas venue là sans se préparer à la lutte.

Dès qu'elle avait su à qui elle avait affaire elle avait prévu que cet étranger parlerait des siens et que le nom de Raoul tomberait inévitablement de ses lèvres.

Donc, à chaque visite, depuis son arrivée jusqu'à son départ, chaque mot la tenait en éveil, de sorte qu'elle n'était pas prise en défaut.

Elle refoula son émoi, et c'est d'un air calme, où rien d'embarrassé ne perçait, qu'elle accepta d'écrire sous une dictée.

Cette lettre, Raoul la lisait, fin il serait s'il trouvait une ressemblance entre son écriture et celle qu'elle allait prendre.

Et ce fut elle qui envoya à cette femme qu'elle rendait martyre, les nouvelles du père adoré, les phrases de consolation et de courage, pour une torture qu'elle maintenait de gaieté de cœur!...

« Va, ma fille, dictait le vieillard nous retrouverons notre cher petit ange. »

« Si les recherches des hommes sont impuissantes. Dieu est là! »

« Je lui offrirai ma vie, s'il le faut pour que le bonheur le soit rendu. »

« Aie confiance. Soigne ta santé, mon enfant. »

« Fais-le pour celui dont tu es la vie et la consolation. »

« Il souffre comme toi. »

Parfois, en écrivant ces tendresses dont elle était jalouse, Joséphine avait des envies terribles de jeter la plume et de s'enfuir, mais elle se raidissait contre sa révolte et continuait sa besogne comme une indifférente.

La fréquence des rencontres amena, entre Victor Néronoul et Joséphine l'habitude de ne pouvoir se passer l'un de l'autre.

Ils ne projetaient rien qui pût entraver l'heure qu'ils passaient ensemble.

Par habitude, ils s'attendaient et se préparaient à se voir.

La réserve des premiers jours se teintait d'un peu plus d'aisance de la part de la jeune femme et d'une courtoisie galante, sans rien d'incorrect, cependant du côté du parisien.

Un jour que las, ou heureux de sa présence, il l'avait gardée longtemps, trouvant toujours une phrase qui la retenait il lui prit la main, la lui baisa et lui dit :

— Que ferais-je donc pour vous remercier?

— Sur cette caresse qu'il donna longue toute la flamme des passions s'éveilla en Joséphine.

Elle leva sur lui ses grands yeux troublés et son regard appela celui de Néronoul.

L'honneur, la droiture qui étaient peints sur le beau visage furent soudain remplacés par un embarras mêlé d'émotion qui devint commun.

Ç'avait été à leur insu, presque malgré eux; mais c'était plus qu'il n'en fallait pour que ni l'un ni l'autre ne pussent oublier cet instant.

Les jours se succédèrent, les semaines, elle dut quitter Vichy, il était absolument convaincu que la présence de la jeune femme entraînait pour une grande partie dans l'amélioration de sa santé.

Il voulut d'elle la promesse qu'elle allât habiter Paris.

Pour donner sa réponse, elle hésita, afin de ne pas montrer le plaisir que lui causait la proposition.

A dire vrai, elle s'y attendait.

Aucune des transformations qu'avait subies l'esprit de Victor Néronoul n'avait échappé à son instinct rusé et elle se l'attribuait.

Quand, assise en face de lui, la plume en main, elle attendait, docile, la phrase qui ne venait pas, elle devenait, ivre de joie, que la puissance de sa présence lui faisait perdre le fil de son idée.

Mais elle se gardait bien de troubler par un geste ou une question l'examen qu'il lui prêtait.

— Je ne sais pas, lui répondit-elle, je ne sais ce que je ferai, l'été passé.

— Puisque vous êtes seule au monde avec votre sœur... Venez, vous serez mon secrétaire; je deviendrai votre protecteur je vous créerai des relations.

— Des relations? relevait-elle, c'est ce que je crains. Je

n'en veux à aucun prix; je suis sauvage il me faut la solitude.

— Point d'amis? Vous ne voulez pas d'amis?

Un regard scrutateur, plongeait le sien.

— A quoi bon? soupira l'habile comédienne, l'amitié tient trop de souffrance. Pourquoi, enfin, se voir, quand ce n'est que pour se séparer ensuite?

— L'amitié devient affection... puis amour. L'ignorez-vous encore?

— L'amour?... est-il fait pour moi?

Sur cette phrase dite avec un accent de sincérité vraie, elle se leva pour partir.

— Croyez-vous, grande enfant, que vous n'avez pas tout ce qu'il vous faut pour cela... N'avez-vous donc jamais consulté votre miroir et ne vous a-t-il pas donné une seule idée, des passions que vous pouvez inspirer.

Je n'y crois pas.

Sur cette négation de ses propres pensées, elle fit un pas vers la porte, pendant que M. Néronoul plongeait son œil dans le sien qui restait indéchiffrable.

— Mais alors, vous avez souffert, Joséphine, car à votre âge, on croit à tout.

Elle hésita, puis, le dévisageant, elle répondit, haute et fière :

— Peut-être!...

— Amour de gredin, je pense!... amour de lâche à coup sûr!... reprit-il en s'animant; venez à Paris, et vous verrez si celui pour qui votre vue a été aussi bienfaisante que le soleil, ne saurait pas vous entourer d'un sentiment aussi vrai que votre dévouement peut-être.

Devant-elle, debout, il attendait un mot qui en eut fait son esclave.

Elle ne le prononça pas.

— Voulez-vous me donner le temps de la réflexion?

— Femme sublime, tu es plus forte que celui qui a vécu soixante ans. — Réfléchis mais ne dis pas non...

Le lendemain, il eut été difficile de dire lequel était le plus anxieux quand Joséphine entra dans l'appartement que M. Néronoul devait quitter le soir même.

— Eh bien, interrogea-t-il? c'est oui, n'est-ce pas?

— C'est oui, mais avec beaucoup de conditions.

— J'adhère à toutes, d'avance pour le plaisir que vous me faites et pour la vie que vous me redonnez.

— Laissez-moi parler...

— Mais, petite enfant, puisque je consens, répliqua-t-il, en cherchant des yeux ses yeux.

— Vous ne viendrez jamais chez moi.

— Pourquoi ?

— Voyez!... Vous régimbez déjà. Si je vous demande cela, c'est que j'ai des motifs.

— Mais, enfin, pourquoi m'empêcher de me donner le moyen d'améliorer votre sort s'il y a lieu ?

— C'est ce que je ne veux pas.

— Etrange et jolie capricieuse !

— Promettez-vous ou refusez-vous ?

— Mais je promets. Qui donc pourrait vous résister ?

— De plus, ajouta-t-elle, je ne paraîtrai jamais chez vous quand vous aurez des parents ou des amis.

— Je vous ai dit, j'ai horreur des foules et du monde et je ne veux pas me prodiguer.

Avec le temps, vos idées changeront : mes amis deviendront les vôtres.

— Jamais!... affirma-t-elle en mettant plus de vivacité qu'il n'en eut fallu pour ne pas éveiller l'attention de M. Néronoul.

— Oh!... oh!... voilà un jamais qui révèle une femme !

— Si je me déplace, c'est pour vous, sachez le bien, c'est pour vous seul, et pour continuer, à Paris, la tâche que je remplis ici, puisque vous voulez bien vous contenter de mon modeste talent. Pour lever toute gêne, je reste celle qui reçoit de vous une rémunération... Quand cette barrière existe, quand les services sont payés en argent, les rôles sont bien distincts, n'est-ce pas monsieur ?

— Joséphine, dit-il grisé par les paroles de cette femme, quand vous viendrez chez moi vous y figurerez au titre qu'il vous plaira de vous donner; mais, vous ne m'empêcherez pas moi d'être votre ami.

Elle le toisa, puis, avec une indignité de reine, elle dit :

— Monsieur, je reprends ma parole; ne comptez pas sur moi. Vous trouverez à Paris des légions de femmes qui cherchent une situation sans pouvoir mettre la main sur une seule.

Hébété, il reprit :

— Joséphine, vous ne ferez pas cela !...

Pouvez-vous m'en vouloir pour un mot qu'involontairement j'ai poussé... Oubliez de grâce.

Si elle l'eût voulu, elle lui eût arraché dans cette heure où son cerveau délirait tout ce qui aurait pu en faire son esclave.

Mais non, sa perversité était plus grande encore.

Son but était de le griser à petit, de le convaincre, d'une vertu à toute épreuve et d'un honneur impeccable.

Puis, quand elle comprendrait qu'elle le dominait, elle frapperait ses coups avec une atroce habileté.

Un pas était fait dans la place.

Et quel pas !

Elle allait vivre dans l'ombre de Raoul Digoïn.

Elle allait être au courant de ses moindres faits et gestes.

C'était plus qu'elle n'en avait jamais souhaité.

Allons, reprit-il, soyez bonne, soyez élémentaire, comme toute femme doit l'être. Ne voyez pas une offense dans mes paroles et laissez-moi espérer que vous viendrez.

Elle hésitait.

— Je vous en supplie !...

— Je n'avais pas prévu un changement d'existence... J'aurais besoin de mettre ordre à mes affaires, dit-elle, pour chasser de lui l'idée d'une volte face subite.

— Prenez le temps qu'il vous faudra : huit, quinze jours, un mois... Vous êtes libre... Mais vous me feriez plaisir en fixant votre arrivée pour que je sache à quoi m'en tenir.

Trois semaines me suffiront peut-être, balbutia-t-elle.

— Trois semaines, soit. Après ce temps, c'est-à-dire fin juillet, je compterai sur vous. Je vous préviens que la besogne sera peut-être un peu dure pendant les premiers jours, car, à partir d'aujourd'hui, j'abandonne toute correspondance et tout travail d'affaires.

— Il faut espérer que nous viendrons à bout de tout, répondit l'astucieuse en l'enveloppant d'un regard d'une telle douceur que le plus fort des mortels en aurait été saisi.

Ils se séparèrent.

Joséphine avait besoin de crier son triomphe, tant la joie d'une telle partie gagnée l'étoffait.

Mais, là-bas, deux innocentes créatures l'attendaient comme tous les soirs.

Il était nécessaire que de trop grandes démonstrations ne vinsent donner l'éveil de dessous ténébreux.

Elle fit des emplettes qu'elle offrirait en cadeaux aux deux créatures qu'elle avait besoin de gagner à sa cause, puis, pour se donner le mouvement que réclamait une joie débordante, elle entreprit à pieds la distance qui la séparait du Gusset.

## VI

### MARTYRE

— Monsieur... madame... vite, vite, madame est évanouie chez elle.

La porte brusquement se referma sur le maître et sur le serviteur, et tous deux coururent dans la chambre de la malade.

— Ouvrez les fenêtres, rabats le store et va chercher mon flacon de sels, à droite, sur mon bureau, dit vivement le docteur, car la scène se passe chez Raoul Digoïn, par un jour d'étouffante chaleur d'août.

En une minute, le domestique était de retour.

— Merci... laissez-moi, dit le maître à Barthélemy, qui, discrètement, sortit de la chambre, pendant que l'époux ouvrait le corsage de l'évanouie et la débarrassait de tout ce qui pouvait gêner sa respiration.

Malgré les soins, la jeune femme restait sans vie.

— Blanche!... ma petite femme!... mon amie!... répétait le docteur, en activant des frictions qui ne produisaient aucun effet.

Cela dura longtemps.

Raoul commençait à avoir de vives inquiétudes, lorsque, reprenant dans ses mains tremblantes celles de sa femme, il constata une légère augmentation du pouls.

— Blanche!... Blanche!... répétait-il, regarde-moi... je t'en conjure... Où souffres-tu ?

Alors seulement elle fit un mouvement, mais retomba aussitôt dans la somnolence de la minute d'avant.

Effrayé, Raoul sonna.

— Cours rue de la Boétie et ramène le docteur Panel. S'il est absent, reviens avec le docteur Luvau, du boulevard Malesherbes.

Barthélemy, qui avait pour son maître un dévouement de chien, partit en hâte.

— Mon amie, reviens à toi, disait Raoul plein d'angoisse; je suis là, ma chérie... ouvre les yeux.

Il lui sembla alors que la main qu'il tenait toujours essayait d'agir.

Les paupières de la malade se soulevèrent. Elle regarda autour d'elle et balbutia, blanche comme une morte :

— Où suis-je... Qu'est-il arrivé ?...

— Tu es chez toi, mon amie... Ce n'est rien... une fatigue... prends ce calmant.

Elle allait toucher la tasse qu'il lui tendait quand, tout-à-coup, elle l'éloigna d'un geste en s'écriant :

— Ah! je sais!... C'est toi qui es là! Mais laisse-moi donc mourir!... N'entretiens pas plus longtemps ma souffrance ! Je n'avais donc pas assez de l'épreuve horrible?... Tu veux ma fin! Verse le poison dans la coupe et donne-la pour qu'il en soit fini à jamais.

Tout cela avait été dit d'une voix sifflante, la lèvre sèche, l'œil hagard.

Raoul se troubla.

Un accès de fièvre cérébrale, sans doute! Qu'est-ce qui a pu motiver pareille crise ?

— Blanche, reprit-il, calme-toi, je t'en conjure. Ne me reconnais-tu pas ? C'est moi qui suis ton ami, ton seul et véritable ami !...

— Par pitié, continua-t-elle, éloignez-vous de moi !...

Raoul était atterré. Etait-ce son éloignement à lui, qu'elle demandait ?

— Comment méconnais-tu ainsi mon amour? murmura-t-il en se baissant sur sa couche. Je t'en supplie, aie confiance en moi, en moi qui ne veux que ton bien.

— Son amour!... son amour!... répéta-t-elle avec un rire strident et en fuyant son regard.

— Mais, ma chérie, tes douleurs sont les miennes... Ne vivons-nous pas des mêmes tourments et d'un même sentiment d'affection. Ta vie n'est-elle pas ma vie?... Tu sais bien que nous ne faisons qu'un...

— Assez ! Assez !

Au même instant, le docteur qu'avait été chercher Barthélemy arriva.

— Par pitié, soignez ma femme... je ne comprends pas... je perds la notion de tout, dit tristement Raoul.

— Ne vous déssolez pas. Ce n'est peut-être pas aussi grave que vous le pensez. Qu'y a-t-il? Qu'éprouve madame Digoïn ?

— Je ne sais... elle était évanouie... on m'avertit. J'arrive... elle me repousse. De grâce, interrogez-la.

Très doucement, le docteur Luvau s'approcha du lit et prit la main de la malade.

— Arrière ! commanda-t-elle ; ne me touchez pas ; je veux mourir.

— Mais, chère madame, c'est moi.. Ne reconnaissez-vous pas l'amî de votre mari... le vôtre aussi ?

Elle souleva une nouvelle fois ses paupières fatiguées

— Mon mari?... Mon mari?..

Et dans un ricanement affreux, elle ajouta :

— Mon mari, à moi ? Allons donc !

Les deux docteurs se regardaient effrayés.

Était-elle devenue subitement folle ?

— Voulez-vous me dire où vous souffrez, demanda l'amî de la maison.

— Je ne souffre pas... Je ne désire qu'une chose, c'est qu'on me laisse seule ici où la mort devrait faire une victime... Éloignez-vous, je veux me lever... Il faut que je trouve le moyen d'en finir... J'ai assez souffert, Dieu merci!... Perdre une enfant dans d'effrayantes conditions, ne me soutenir que pour celui à qui j'ai été unie et apprendre...

Elle arrêta.

— Apprendre quoi, ma pauvre chère madame ?

Les deux amis se consultaient du regard. Était-ce la folie raisonnée, cette folie qui survient à la suite d'un coup si violent pour le cœur, que le cerveau est ébranlé ? Cette folie qui dérouté les plus habiles praticiens, par la ténacité que la victime met à se renfermer dans l'idée fixe ?

Il y eut un grand silence dans la chambre où les deux hommes ou plutôt un seul — car Raoul était trop vivement frappé pour conclure — étudiait la malade.

— Demandez-lui, le misérable ! dit-elle soudain.

Non, mille fois non, la crise n'avait rien de la folie redoutée. La jeune femme n'avait pas cette impassibilité tenace qui est le caractère de la maladie que le médecin avait d'abord cru reconnaître.

Il fallait, par n'importe quel moyen, la détourner d'une « pensée » torturante qui paraissait avoir ébranlé tout autant le système nerveux que les facultés cérébrales.

— Voulez-vous m'écouter, madame, demanda-t-il très bas.

— Parlez, tout m'est égal... Où est donc mon pauvre père?... Comment ne l'a-t-on pas envoyé chercher?... C'est lui qui

devrait être là... Sa présence seule peut me faire du bien.

— Madame, reprit le praticien, c'est vrai, vous avez eu d'horribles peines, si j'ose en parler, c'est que je les connais. Mais pouvez-vous aujourd'hui renier les consolations qui s'offrent à vous ?

— Les consolations?... Pas d'ironie, je vous prie. Je le sais !...

— Moi aussi je sais, madame, que tout n'a qu'un temps. Vous avez souffert, vous souffrez... Vous désirez mourir, vous n'en avez pas le droit !... Vous appartenez-vous ? N'avez-vous pas mission de vivre ?

— Pour qui s'il vous plaît ?

A mesure que le docteur parlait, il constatait avec plaisir que l'esprit de la malade suivait la conversation.

C'était une certitude de plus pour lui de la sûreté de son diagnostic.

— Madame, dit-il, en syllabant chaque mot pour que rien ne lui échappât, madame, vous avez mission de vivre pour... votre... enfant d'abord.

— Taisez-vous, taisez-vous, fit-elle, en éclatant en sanglots, ne me parlez pas de la pauvre perdue!... Vous me faites trop de mal.

Oui, il ravivait sa douleur morale, mais il était convaincu que les larmes qu'elle versait lui feraient plus de bien que tous les produits pharmaceutiques qu'il aurait pu lui ordonner.

Il était satisfait.

Il aurait maintenant facilement raison de la crise.

Près de lui, Raoul joignait les mains, le suppliant de continuer l'œuvre si habilement commencée.

— Laissez-la pleurer, lui dit très bas le docteur. Je ne voulais que cela.

— Pourquoi n'en pas parler, reprit-il, s'adressant à la souffrante. N'est-ce pas ce qui vous retient à la vie, à votre mari qui ne cesse de faire des démarches ; j'en ai la preuve dans la lettre qu'il m'écrivait hier.

— La lettre?... Il fait des démarches ? Je ne sais pas !

— C'est une délicatesse de sa part. A quoi bon renouveler vos douleurs en vous tenant au courant de tout.

— Je dois savoir... Je suis la mère.

— Assurément, chère madame, mais, toute mère que vous êtes, il est des communications que votre sensibilité vous inter-

dit. Vous saurez quand il sera nécessaire que vous sachiez.

— Oui... comme la communication de la lettre... Laissez-moi, de grâce j'ai besoin d'être seule.

Anéantie, brisée, elle regardait autour d'elle comme pour ressaisir un objet égaré.

— Vous avez besoin de repos, madame, je suis de cet avis. Mais promettez-moi d'éloigner de vous tout sujet l'émotion.

— Vous ne savez pas ce que vous m'ordonnez-là... Elles sont ma triste vie, les émotions... C'est mon lot... Je ne les cherche pas... Elles m'arrivent à chaque instant... On me les jette à poignées... Qu'ai-je donc fait pour être si mal traitée ?

Avec la main elle cherchait quelque chose qu'elle ne trouvait pas.

— Je reviendrai vous voir demain, madame, dit l'amî. Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

Sa tête retomba alourdie sur son oreiller.

— Mon amî, dit le docteur à Raoul, une fois dans l'antichambre, ce ne sera rien. Les douleurs morales ont excité la nervosité de votre femme à tel point que tout dégénère chez elle en vive souffrance. Épargnez-lui toute contrariété... Elle me paraît sous le coup d'une pensée qui la torture. Personne ne l'a-t-elle approchée avant la crise subie?... Il se peut qu'elle ait enduré pendant quelque temps un ennui en se surmontant, mais une fois seule, la détente s'est faite. Ce ne sera rien.

— Barthélemy, madame a-t-elle eu des visites dans la soirée ?

— Non, Monsieur.

— En es-tu sûr, mon garçon ?

— Absolument sûr. Je ne me suis absenté de la journée.

— Comment as-tu su que madame était évanouie ?

— Je garnissais les candélabres de la salle à manger quand j'ai entendu un cri auquel a succédé un bruit comme une masse qui tombe. Je sais madame si faible que je me suis troublé. J'ai frappé à la porte de madame, madame ne m'a pas répondu. Je suis entré et j'ai couru avertir monsieur.

— C'est étrange ! Y-a-il longtemps que tu as pénétré dans la chambre de madame ?

— Mon Dieu... dix minutes à peu près pas d'avantage.

— Elle ne paraissait pas souffrante ?

— Non, monsieur. Quand j'ai remis à madame deux lettres montées par la concierge, madame paraissait même très occupée. Elle avait en mains des choses qui ressemblaient à des rubans.

— C'est bien, mon amî.

Le dévoué serviteur se retire.

— Tâchez de connaître le contenu de ces lettres, conseille le docteur à son amî. Peut-être trouverez-vous là l'explication de tout.

— Des lettres ?...

Quelle lettre aurait pu mettre la femme de Raoul dans cet état ?

Depuis l'épouvantable disparition, elle avait diminué autant qu'elle avait pu sa correspondance, et, à part une ou deux amies qui ne lui écrivaient qu'à de rares intervalles, Raoul ne se rendait pas compte d'où pouvait venir une lettre qui eût pu occasionner une pareille crise.

Il pouvait toujours s'assurer.

Qu'étaient devenues ces lettres ?

Était-ce le moment de les demander à la malade. Il userait de ménagements, mais il le saurait.

Raoul revint auprès de sa femme.

Qu'elle le veuille ou non, il resterait auprès d'elle et n'accorderait à personne le droit de le remplacer.

— De grâce, par pitié, v'en lui dit-elle.

Il se troubla.

— C'était donc sa vue qui l'exaspérait. Que signifiait tout cela ?

— Mon amie, lui dit-il d'un ton calme, si tu le veux, je vais m'éloigner. Mais au nom de l'amour que nous avons eu l'un pour l'autre pendant plus de cinq ans, donne-moi un motif qui m'éclaire sur le pénible éloignement que tu m'imposes ?

— Oui... l'amour que nous avons eu et que nous n'avons plus!... Il l'avoue lui-même. Ce n'est donc pas une invention !

Raoul était de plus en plus intrigué. Il avait peur de comprendre.

Quelqu'un le calomnierait-il dans l'esprit de sa femme.

— Blanche, reprit-il d'une voix ferme, il ne se peut que tu me frappes aussi durement sans raison. Tu m'accuses, si je comprends bien, mais je jure que tu as tort. Je te suis aussi fidèle qu'au lendemain de notre union.

( A suivre )

# JE N'PEUX PAS VIVRE SANS AMOUR

G.GABAROCHE & Fred PEARLY

*Moderato*

*ff*

*p*

*f* FIN

First system of musical notation, featuring a grand staff with treble and bass clefs. It includes a triplet of eighth notes in the right hand and various chords and melodic lines in both hands.

Second system of musical notation, starting with a piano (*p*) dynamic marking. It shows a melodic line in the right hand and a supporting bass line in the left hand.

Third system of musical notation, featuring a triplet of eighth notes in the right hand and a bass line in the left hand.

Fourth system of musical notation, containing a forte (*f*) dynamic marking in the right hand and a piano (*p*) dynamic marking in the left hand.

Fifth system of musical notation, showing a melodic line in the right hand and a bass line in the left hand.

Sixth system of musical notation, concluding with a forte (*f*) dynamic marking and the word "FIN" in the right hand. It includes a triplet of eighth notes in the right hand.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

# ENTRE DEUX AMOURS

GRAND ROMAN SENSATIONNEL

No 13 (Suite)

## QUATRIEME PARTIE

## IX

## LA DECOUVERTE DE BUSCO

— Trop tard. Vous avez été indigne, vous avez trahi votre mari, qui était la bonté même; vous l'avez abandonné avec un enfant, qui était le vôtre. Une femme qui se rend coupable d'une telle abomination ne peut plus jamais être capable d'un bon sentiment. Vous n'avez plus qu'une chose à faire maintenant, c'est de partir, c'est de quitter une maison où votre présence est une honte.

L'ex-duègne avait fermé les yeux. Elle était livide. Elle balbutia pourtant encore :

— Le malheureux que j'ai fait souffrir aurait été, devant la sincérité de mon repentir, moins impitoyable que vous.

Et, se penchant vers la tombe :

— Tu m'aurais pardonné, toi, mon Antoine, parce que tu aurais pu lire, au fond de mes yeux, toute l'horreur que m'inspirait bientôt cette boue dans laquelle j'avais eu la faiblesse de me laisser entraîner.

— Taisez-vous donc, malheureuse! dit encore Busco. Vous qui l'avez tué aussi sûrement qu'avec un poignard!

— C'est faux!

— C'est vrai, et je vais vous en donner la preuve; je n'ai qu'à vous rappeler un fait qui s'est passé, il y a quatre ans, au casino de Nice. Mon pauvre maître m'avait prié de l'accompagner à Nice. Sa santé depuis quelques temps était chancelante. Le médecin de Sainte-Maxime n'avait pas caché que monsieur Valinières était atteint d'une maladie de cœur et qu'il fallait lui éviter toute émotion.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres  
Commencé dans le No du 13 décembre 1924.

## RESUME DES PRECEDENTS CHAPITRES

Jacques Fréménil au moment de partir pour une expédition contre un groupe d'indigènes du Tonkin apprend que sa fiancée Gilberte va être mère.

Jacques a un ami, Claude Daulieu, qui aime aussi Gilberte.

Jacques est blessé sur le champ de bataille et est laissé pour mort. Mais avant de mourir il a confié son secret à son ami Claude en lui demandant d'épouser Gilberte pour sauver la jeune fille du désbonheur.

Claude épouse la jeune fille. Quelques années plus tard, Jacques que l'on croyait mort revient en France et a une entrevue avec Claude, mais il ne veut plus troubler la paix et le bonheur de son ami et il s'éloigne en lui laissant la garde de son enfant, la petite Jacqueline.

Jacques pour se consoler de la perte de Gilberte renoue ses anciennes amours avec l'actrice Maud Esbly qui a toujours eu un amour sincère pour Jacques mais malgré l'affection dont il est entouré Jacques ne peut oublier Gilberte.

Dans un voyage sur les bords du Rhin Gilberte apprend que Jacques vit encore. Elle va le trouver mais celui-ci repousse la jeune femme en lui disant qu'il ne l'aime plus.

Jacques ne veut pas trahir son ami Claude Daulieu.

Gilberte revient au bercail brisée, anéantie.

« Nos achats terminés, mon maître voulut nous faire entrer au casino. Nous nous assimes à une table, dans le grand hall. Non loin de nous d'autres consommateurs se trouvaient. Notamment, à une table voisine, mais séparés de nous par des plantes vertes, deux messieurs et deux dames, qui, soudain, se mirent à parler très haut.

Les femmes en question s'adressaient toutes deux des reproches. L'une prétendait que l'autre avait bu un peu plus que de raison et celle-ci s'en défendait... Mon pauvre maître, en les entendant, avait eu brusquement un geste de frayeur. Il s'était soulevé pour les voir, puis il était ensuite retombé, tout pâle, sur son fauteuil.

Une des femmes s'était levée. Elle gesticulait. Puis elle déclara qu'elle avait une famille, un mari, un enfant, et, dans un ricanement, elle jeta le nom de celui qu'elle avait abandonné pour suivre son amant... Ce nom, tombé des lèvres de cette femme, je n'ai pas besoin de le répéter puisque vous le connaissez, madame.

— Mon Dieu... mon Dieu... répétait l'ex-duègne, qui semblait en proie à une douleur aussi violente que sincère.

— Alors, poursuivit l'impitoyable vieillard, alors se placa ici l'événement. Mon maître avait entendu comme moi ce que venait de dire cette femme. C'était son nom qu'elle avait prononcé...

« Et lui, qui avait été l'honneur même durant toute sa vie, lui qui avait tout fait pour tenter d'oublier la misérable qui l'avait outragé, se trouvait tout à coup en face d'elle.

« Il s'était soulevé sur sa chaise, devenant tout à coup rouge, violet, puis s'effondra avec un petit cri. Il était tombé tout de son long... la mort l'avait touché.

« Et pendant ce temps-là la femme, seule cause de ce qui venait de se passer, voyant les gens se précipiter tout émus autour de cet homme mort subitement, s'esquiva à l'anglaise en entraînant ses compagnons, à qui elle jetait cette phrase que je me suis toujours rappelée depuis: Filons, filons..

moi, voyez-vous, j'ai horreur de ces spectacles-là!

— C'était lui... c'était lui!...

Madame Verlet murmura ces mots dans une exclamation d'indicible terreur. Ses yeux s'étaient brusquement agrandis; ses dents claquaient, sa bouche se tordait dans une expression d'effroyable, d'imaginable souffrance.

— Oui, c'était lui, déclara Busco. Vous l'ignoriez donc?

— Sur ma vie, je ne me doutais pas de sa présence.

Et, toute secouée de sanglots, elle s'était effondrée à genoux dans l'allée. Sa poitrine était secouée par de longs, par de douloureux sanglots.

Le sceptique Busco, à cette seconde, ne pouvait plus douter de la sincérité des regrets et de la douleur de cette femme. Mais qu'importait cette sincérité? Il ne s'attendrissait point. Il restait sans pitié.

— C'est possible que vous regrettez à présent... Vous ne ferez pas revivre l'honnête homme que vous avez fait mourir.

— Busco, murmura-t-il, vous n'êtes pas un méchant homme et vous ne voudrez pas que, à cause de moi, ceux qui sont innocents souffrent à leur tour. J'espère bien que ma fille ignore ce que vous venez de me dire. Elle me croit morte. Elle n'a jamais dû entendre parler, n'est-ce pas, de cet incident horrible?

— Je suppose qu'elle l'ignore.

— Alors, vous vous taisez... Gilberte croit à la mort de sa mère... qu'elle garde cette croyance.

— Cela vaudra mieux, en effet. Je me tairai, mais à une condition pourtant: c'est que vous quitterez cette maison comme je vous le disais déjà tout à l'heure.

— Serez-vous donc sans pitié?

— Je serai sans pitié... J'estime que vous ne pouvez demeurer plus longtemps sous ce

ABONNEMENT	Tél: Est	AVIS AUX ABONNES
Canada	{ 5281 10c LE NUMERO	Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de huit jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant cinq jours avant de les livrer.
Un an . . . . \$3.50	{ 3291	
Six mois . . . . 2.00	(Fondé en 1899)	
Trois mois . . . . 1.00	<b>Le Samedi</b>	Tarif d'annonces fourni sur demande.
Etats-Unis et Europe	POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires	
Un an . . . . \$5.00	129-131-133, RUE CADIEUX	
Six mois . . . . 2.50	MONTREAL	
Trois mois . . . . 1.25	Entered at the Post Office of S. Albani, Vt., as second class matter under Act of March 1879.	
HEURES DE BUREAU		
8.30 hrs à 5.30 hrs		
Samedi 8.30 à midi		

toit d'où M. Valinières vous aurait chassée si vous aviez eu l'audace de vous y présenter quand il était encore de ce monde. Si vous regrettiez vraiment le mal que vous avez causé, vous ne cherchiez plus à en causer d'autre. Surtout à cette pauvre madame Gilberte dont vous devez désirer la tranquillité et le bonheur.

Ah! sans le savoir, il avait touché juste, le vieux Busco, en prononçant ces mots... Madame Verlet avait de nouveau baissé la tête. Elle balbutia :

— Je vous le jure,

Le vieux domestique disait maintenant :

— Nous allons partir et rentrer chacun de notre côté. Il est inutile que l'on nous voie ensemble. Et dès demain vous annoncerez à Madame que vous êtes obligée de la quitter.

Un dernier tressaillement! de la malheureuse... une dernière hésitation... et, vaincue :

— Oui, dès demain.

Le lendemain même, elle guetta la sortie de Mme Daulieu et lui demanda la faveur d'un entretien immédiat.

— Un entretien? fit Gilberte, qui regardait la gouvernante avec surprise.

— Je voudrais vous parler seule à seule un instant.

— En ce cas, entrons au salon. Voyons, qu'y a-t-il?

— Il y a, madame, murmura la pauvre créature en s'efforçant, autant qu'elle le pouvait, d'affermir sa voix, il y a que je vais me trouver dans l'obligation de me séparer de vous.

— Que me contez-vous là? s'écria Gilberte, stupéfaite.

— La vérité, madame; j'ai le regret de vous apprendre que je dois quitter la villa Mimotette, où j'ai été accueillie par vous avec une bienveillance que je n'oublierai jamais.

— Mais, pourquoi, à la suite de quelles circonstances prenez-vous cette détermination?

— Parce qu'il me faut retourner à Paris.

— Eh bien! si ce voyage s'impose pour vous, faites-le. Seulement, lorsque vous en aurez terminé avec ce qui vous appelle dans la capitale, vous nous reviendrez.

La pauvre femme hochait négativement la tête.

— Il ne faut pas y compter; je ne reviendrai jamais.

— Je ne comprends plus.

— N'essayez pas de comprendre, madame. Dites-vous seulement que si je vous quitte comme je vous l'annonce, c'est,

je vous le répète, parce qu'une obligation implacable me le commande. Dites-vous bien aussi que je regrette profondément cette décision qui m'est imposée par les circonstances et que je me souviendrai toujours de vous et de mademoiselle Jacqueline.

Jusque là elle avait été maîtresse d'elle-même; mais l'émotion brisait brusquement sa voix aux derniers mots.

Gilberte fixait son regard sur son interlocutrice, mais celle-ci détournait ses yeux qui étaient pleins de larmes.

— Une dernière question, madame Verlet. Pouvez-vous me faire connaître la raison qui motive votre départ?

— Il s'agit d'une personne... d'une personne qui m'est très chère et qui exige ma présence auprès d'elle.

— Vous m'aviez dit que vous étiez seule au monde?

— J'ai une fille.

— Vous avez une fille?

— Oui, fit-elle, pendant qu'un gros soupir s'échappait de ses lèvres. Ma fille m'a quittée pour suivre un séducteur... un homme que je savais indigne et malhonnête. Je l'ai maudite. Je lui ai déclaré que, du jour où elle allait me quitter, je considérerais que je n'avais plus d'enfant. La malheureuse, affolée par la passion vouée à cet homme... a passé outre à ces déclarations. Elle est partie... J'ai quitté Paris et je suis venue ici, comme vous le savez, pour tenter d'y oublier ces tristes souvenirs.

— Et votre fille vous a écrit?

— Abandonnée à présent... toute seule... et souffrante, malade... elle m'appelle à elle.

— Et vous, brave et bonne créature, vous ne vous souvenez plus de tout ce qu'elle vous a fait souffrir.

— Toutes les mères ne feraient-elles pas comme moi?...

Gilberte, brusquement, lui prenait les mains :

— Non... et cela prouve une fois de plus la bonté de votre cœur... et ma sympathie pour vous grandit encore...

A l'étreinte des mains de la jeune femme, la gouvernante avait vainement tenté de dérober les siennes. Gilberte les avait prises... et elle les serrait... Mais elle les sentait frémir... En même temps la poitrine de madame Verlet palpait étrangement, ses paupières battaient et elle chancelait.

C'était sa fille qui étreignait ses mains dans les siennes... Sa

fille adorée... qui ne se doutait pas de la vérité... Sa fille dont elle allait se séparer et qu'elle ne reverrait plus jamais.

— Je ne vous retiens plus, madame... Si votre fille vous attends, allez à elle... Elle est malheureuse, dites-vous, tout s'oubliera lorsque vous arriverez, lorsque vous la serrerez sur votre cœur. Il doit être si bon, si doux, de contier ses chagrins à sa mère! Je n'ai pas connu la mienne, moi, qui est morte, m'a dit mon père, en des circonstances tragiques, au cours d'un naufrage. Et toute mon enfance a été privée de cette tendresse que je jalousais aux autres enfants. Comme je l'aurais aimée, ma mère, si Dieu me l'avait conservée!

Des larmes venaient à ses yeux, à cette douce, à cette triste évocation. Et voici qu'incapable de se contenir plus longtemps, madame Verlet se prit à sangloter.

— Je vous demande pardon, madame Verlet; en parlant ainsi j'évoque en vous comme en moi de tristes souvenirs... Remettez-vous... Dans quelques jours vous reverrez votre fille et les mauvaises heures du passé seront vite oubliées. Soyez courageuse... Quand voulez-vous partir?

— Si vous ne pouvez me remplacer d'ici huit jours, madame, je vais aviser ma fille que je partirai à la fin de la semaine prochaine.

— Eh bien, c'est entendu, dans huit jours, madame Verlet, vous aurez votre liberté.

## X

### JACQUELINE, PETITE FEE...

Il y avait maintenant trois semaines que Claude dormait là-bas dans le petit cimetière de Maraussan, entre sa mère et son fils... trois semaines que Gilberte, plus mince, plus fragile encore eût-on dit, dans ses vêtements de veuve, errait au long des allées de la propriété de Sainte-Maxime, songeuse et triste, voyant s'éteindre de jour et jour le pâle reflet d'une espérance qui, par instants, avait palpité — oh! bien légère et bien fugitive — dans l'ombre appesantie autour d'elle Gilberte, ce jour-là, marchait seule, pensive, lorsqu'elle vit soudain Busco, qui, de toute la vitesse de ses vieilles jambes, venait à elle.

— Qu'y a-t-il, Busco?

— C'est une dame qui voudrait parler à Madame. Elle

vient de se présenter à la grille près de laquelle je me trouvais et elle m'a prié d'avertir Madame sans tarder. Elle est là.

Et le jardinier, en se retournant, désignait vers le fond de l'allée, du côté de la grille la visiteuse, qui attendait et que Gilberte, de loin, devait tout de suite reconnaître, car un tressaillement violent la parcourait en même temps qu'elle étouffait un cri de surprise... d'émoi.

— Cette visiteuse ne m'a pas donné son nom, mais elle m'a prié d'avertir Madame qu'elle désirait lui causer un instant au sujet d'une affaire très importante. Alors, n'est-ce pas, j'ai cru bien faire en venant prévenir Madame?

— Mais vous avez très bien fait aussi Busco. Faites-la venir; je l'attends ici.

Aussitôt que le vieux domestique lui avait eu fait part des paroles de sa maîtresse, Maud Esbly s'était rapidement dirigée vers Gilberte. Elle était pâle; son visage exprimait une grande fatigue; mais dans ses yeux brillait une lueur très vive, une lueur de tragique résolution. Elle s'inclina respectueusement, puis elle demanda :

— Vous me reconnaissez, madame?

— Oui, murmura Gilberte, je vous reconnais.

— Nous nous sommes vus dans des circonstances qui ne nous permettent guère, à l'une et à l'autre, de nous oublier. Et je vous aurais, moi aussi, madame, reconnue entre mille.

— Permettez-moi de m'excuser d'avance d'une démarche qui peut vous paraître étrange, mais qui ne m'est cependant inspirée, madame, que par des sentiments dont vous ne suspecterez plus, dans un instant, la dignité.

— Que désirez-vous donc me dire? murmura madame Daulieu qui ne parvenait pas à dominer son trouble.

— Je viens ici pour la réalisation de votre bonheur.

— Pour la réalisation de mon bonheur? murmura Gilberte pendant qu'un navrant sourire d'ironie glissait à ses lèvres. Permettez-moi de m'étonner d'une pareille affirmation que je ne pouvais guère — avouez-le, madame — attendre de vous!

— C'est possible. Et cependant, en vous la faisant cette affirmation, je suis sincère. Et je n'ai rien exagéré. Je viens ici pour votre bonheur, oui,

madame. Et j'y viens aussi pour celui de Jacques.

— Si vous voulez respecter ma peine... fit la jeune veuve d'une voix qui frémissait soudain... vous ne répéterez plus devant moi ce nom que vous venez de prononcer.

— Ah!... comme vous l'aimez toujours, madame !

— Oui... Ce n'est pas à vous, pourtant, que je devrais faire, en une telle heure, un tel aveu !

Elle avait jeté ces mots sur un ton dur, presque méprisant. Mais Claire, sans s'offenser, répondit doucement :

— Si... madame... si.

— Ce n'est pas à vous qui portez sans doute, à cette heure, le nom de Jacques, à me parler de lui.

— Notre mariage ne se fera jamais, madame.

— Ah !...

Un nouveau soupir venait aux lèvres de Gilberte, mais c'était, cette fois, un soupir de soulagement... un soupir de joie. La comédienne crut qu'elle allait défaillir. Elle s'approcha d'elle, la soutint. Après quelques secondes de silence, Gilberte balbutia :

— Cependant, ce mariage, m'avait-on dit, était décidé.

— Lorsque je croyais que ce serait pour Jacques un peu d'atténuation à son chagrin...

— Jacques a donc du chagrin ?

— Le vôtre vous égare, madame. Sachez que Jacques ne vous a jamais oubliée... que Jacques n'a jamais cessé de vous aimer.

— Pourtant... il m'a repoussée ?

— Pour accomplir ce qui était alors son devoir.

— Mais pourquoi, depuis que la mort a frappé impitoyablement autour de moi, Jacques n'a-t-il pas eu un mot de souvenir, un mot de compassion et de pitié ?

— Parce que Jacques est trop délicat, vous n'en doutez pas, pour intervenir auprès de vous à une heure pareille de votre vie.

Il y eut un silence pendant lequel on eût pu entendre battre à l'unisson le cœur de ces deux femmes... toutes deux jeunes... toutes deux belles... toutes deux aimantes.

— Est-ce donc Jacques qui vous envoie auprès de moi ?

— Non... Je suis venu de moi-même, sans contrainte. Jacques est ici... ou du moins près d'ici... à Saint-Tropez.

— Et il ignore votre présence chez moi... à cette heure ?

— Il l'ignore...

Gilberte regardait Claire avec surprise, avec émotion. Toute haine était à présent bannie de ses yeux. Aux paroles douces, mais fermes, mais décidées, de la comédienne, Gilberte avait vite senti se dissiper les présomptions qui tout d'abord étaient nées en elle. Claire était de ces femmes dont on ne peut suspecter longtemps la loyauté, la sincérité. Et Belle Amie poursuivait encore :

— Écoutez, madame : ce mariage dont on vous a parlé était en effet décidé le mois dernier. Pendant longtemps je m'y étais opposé. Mais, devant l'insistance de Jacques, j'avais dû céder. L'obstacle qui vous séparait tous deux était de ceux que l'on ne franchit pas lorsqu'on possède une âme accessible aux scrupules comme l'est celle de Jacques. Voilà pourquoi je m'étais inclinée devant son désir.

« Vous avez aimé Jacques — j'en ai eu l'indéniable preuve à Rolandseck aussi bien qu'à Paris lors de votre dernier entretien avec lui — oui, vous l'avez aimé et vous l'aimez encore pareillement. Moi aussi, je l'aime... d'une tendresse infinie. Ne voyez dans ceci nulle offense, nulle ironie. Et puisque nous partageons vis-à-vis de lui des sentiments pareils, vous comprendrez sans peine le motif qui m'a fait aussitôt changer ma détermination.

« J'avais accepté le mariage parce que, je vous le répète, je croyais qu'à force de tendresse, qu'à force de dévouement, j'arriverais à atténuer peu à peu le chagrin de Jacques. Lorsque j'ai su que vous étiez libre, j'ai repris aussitôt ma parole en enjoignant à Jacques d'aller au bonheur, d'aller auprès de vous.

Elle voulut prononcer cette dernière phrase sur un ton net et ferme. Mais une contraction de sa gorge trahit son émotion, et un brusque frémissement des lèvres sa douleur.

— J'avais quitté le théâtre. J'avouai à Jacques l'invincible désir de retourner à cette carrière, où j'avais connu les ardentés... les inoubliables joies du triomphe. Il n'ajouta pas foi aux protestations que je formulais. Je me heurtai à un entêtement qu'aurait seul vaincu un petit mot venant de vous.

Ce mot, Jacques Fréménil l'espérait... Jacques l'espère encore en secret. Il ne me l'a ja-

mais dit, il ne me l'a jamais avoué. Mais je lis en ses yeux comme en un livre ouvert.

— Ce n'était pas à moi à lui écrire, à lui adresser ce mot, soupira Gilberte.

— Et Jacques... dans sa probité... dans ses scrupules, s'en voudrait, vu la situation particulière où vous vous trouvez tous les deux, de faire le premier pas. Une idée me traversa l'esprit. Alors je le conviai à une voyage de quelques jours à Saint-Tropez sous prétexte de repos. Il accepta. Et nous sommes arrivés il y a trois jours. Nous nous sommes installés dans un hôtel qui, de l'autre côté de cet admirable golfe, fait face à votre jolie villa. Des fenêtres de cet hôtel on découvre Sainte-Maxime. C'est moi qui l'ai voulu.

— Et qu'a dit Jacques ? murmura Gilberte très pâle.

— Jusqu'alors peu de chose... Jacques a une grande force de volonté. Mais déjà je l'ai surpris à la fenêtre alors qu'il se croyait seul et qu'il regardait de ce côté. L'expression de son visage trahissait bien à cet instant-là ses véritables sentiments. Et c'est pourquoi je vous répète à présent ce que je vous ai dit déjà : Il faut espérer, madame.

— Mon Dieu!... soupira encore Gilberte dont l'émotion s'accroissait encore.

— Il faut avoir confiance en moi... il faut exaucer une prière que je vais vous adresser.

— Une prière...

— Oui... Il y a entre Jacques et vous un trait d'union que vous ne pouvez plus méconnaître.

— Jacqueline ? murmura Gilberte.

— Oui, votre petite Jacqueline que vous allez me confier pendant quelques heures, — et qui, ressemblant à son père, doit avoir toute sa sensibilité et tout son cœur.

Gilberte avait tressailli.

— Que voulez-vous faire de Jacqueline ?

— Ne me questionnez pas ; ayez confiance en moi... appelez votre fillette, madame... dites-lui que je suis une amie... dites-lui aussi que vous désirez qu'elle m'accompagne jusqu'à Saint-Tropez.

— Voudriez-vous donc la conduire à Jacques ?

— Eh bien, oui, je veux la conduire à Jacques. Je veux mettre le père et la fille en présence. Je veux que cette entrevue vous rende à tous le bon-

heur qui depuis si longtemps vous échappe, le bonheur qui vous est bien dû enfin.

— Mais... vous, madame... vous-même, n'avez-vous pas des droits légitimes à ce même bonheur que vous voulez donner aux autres ?

— Ne vous ai-je pas déjà déclaré que ma seule joie était désormais de voir Jacques heureux... Je l'aime assez, madame, pour trouver une volupté suffisante dans mon désintéressement et dans le sacrifice de moi-même.

— Vous me ramènerez vous-même ma fille.

— Je vous prierai plutôt, madame, de venir à sa rencontre. Non pas jusqu'à Saint-Tropez... mais, dans une heure, faites-vous conduire en voiture sur la route. Et, croyez-moi, vous y trouverez, comme je vous l'ai déclaré tout à l'heure, le bonheur auquel vous avez droit.

Pendant une minute madame Daulieu, livrée à une nouvelle lutte intérieure, garda la tête baissée. Puis, tout à coup, obéissant à son cœur, elle appela Busco et lui enjoignit d'aller chercher Jacqueline qui devait être réveillée à présent.

Bientôt les deux femmes vinrent accourir l'adorable fillette qui s'arrêta, surprise de la présence de cette dame inconnue.

— Bonjour, ma mignonne, répondait Claire. Voulez-vous me permettre de vous embrasser?... Elle est adorable, cette petite Jacqueline... Et, j'en suis certaine, aussi gentille que jolie. Ah ! comme vous devez être heureuse, madame, de posséder un pareil trésor !

Elle gardait dans la sienne la main de la fillette. Puis, voulant l'apprivoiser :

— Mademoiselle Jacqueline doit aimer les poupées ? J'en ai une bien belle... apportée de Paris, une très grande avec des yeux bleus...

— Elle sourit ? demandait l'enfant dont les grands yeux s'emplissaient déjà d'une lueur de convoitise.

— Parfaitement. Elle dort aussi. Elle dit papa, maman.

— Et comment s'appelle-t-elle ? disait alors la fillette.

— Elle n'est pas encore baptisée... et c'est vous, ma jolie, qui procéderez, si vous le voulez bien, à son baptême parce que cette poupée a été achetée à votre intention ; et vous voulez bien, mademoiselle Jacqueline, me permettre de vous offrir cette poupée ?

(Suite à la page 30)

# FEMMES NERVEUSES ET LES PILULES ROUGES

LA SANTE N'EXISTE PAS SI LE SYSTEME NERVEUX DE LA FEMME S'AFFAIBLIT, AUSSI SON ATTENTION DOIT-ELLE ETRE EVEILLEE PAR DES SYMPTOMES TELS QUE:

ABATTEMENT  
INSOMNIE  
MAUX DE TETE

IRRITABILITE  
PALPITATIONS  
FRAYEUR

INDIGESTIONS  
MELANCOLIE  
IDEES SOMBRES

Les nerfs alors doivent être traités. Le repos et un bon reconstituant comme les Pilules Rouges pour les Femmes Pâles et Faibles leur inculqueront la vigueur nécessaire. Le sang, renouvelé et enrichi, fortifiera et calmera les nerfs.

"J'étais toujours fatiguée, nerveuse. La nuit, j'avais un sommeil léger; au moindre bruit, j'étais éveillée et je ne pouvais plus me rendormir obsédée que j'étais par toutes sortes d'idées. Ce que je prenais de nourriture ne me profitait guère parce que ma digestion était mauvaise. J'ai pris des Pilules Rouges qu'une

amie m'avait recommandées et je me suis bien rétablie." — Mme Pierre Bibeau, 33, 11ième Ave, Lachine, P. Q.

"Je me sentais faible et chaque jour j'étais de moins en moins capable de faire du travail. Ma digestion allait mal. J'étais nerveuse, un rien m'exaspérait et il me prenait subitement une forte douleur à la tête. J'attribue aux Pilules Rouges, que j'ai prises régulièrement durant quelques mois, le rétablissement de mes forces et un état de bien-être général." — Mme Evariste Lessard, Livermore Falls, Me.

«Quand arriva le retour de l'âge j'étais faible et nerveuse; ensuite ma digestion se fit plus lentement; j'eus des vertiges, des maux de tête, des douleurs dorsales après un peu de fatigue. Les Pilules Rouges, que j'ai prises sur la recommandation d'une voisine, ont complètement changé ces dispositions à la faiblesse. Après l'emploi de quelques boîtes j'étais beaucoup plus forte, j'avais meilleur appétit et je me sentais l'estomac à l'aise. J'en suis venue à me très bien porter.»

Mme Ovide Garand,  
18, Côte du Passage,  
Lévis, P.Q.

«J'avais dû subir trois opérations au cours desquelles s'était écoulée la meilleure partie de mon sang. Mes forces avaient été lentes à venir. Après plusieurs mois, j'étais encore très faible. Je ne saurais trop remercier la parente qui m'a recommandé les Pilules Rouges. Les effets de ce remède ont été rapides; je me suis bientôt sentie plus de vie; l'appétit m'est revenu; ce que je mangeais me portait profit; j'avais le contrôle de mes nerfs, enfin, la santé me revenait et je me sentais heureuse.»

Mme Peter Hébert,  
2, Polar, Skowhegan, Me.

«J'étais faible, la digestion me faisait souffrir, après avoir mangé je me sentais gonflée, lourde, portée au sommeil, souvent aussi j'avais des douleurs dorsales, des maux de tête. J'ai employé des Pilules Rouges qui m'avaient été recommandées pour me tonifier, et, en même temps que mes forces revenaient, les fonctions de l'estomac se sont rétablies régulières. J'eus ensuite bonne santé. Mes jeunes filles à qui j'ai donné aussi des Pilules Rouges, parce qu'elles étaient anémiques, en ont obtenu les meilleurs effets.»

Mme Jean Venne,  
25, rue Ferland, Hull, P.Q.

«J'avais des douleurs de dos et de côté qui gênaient ma respiration; l'appétit me manquait; quand venait l'heure des repas je n'avais pas faim et je mangeais peu. Mes forces avaient tant diminué que je ne pouvais plus m'occuper à rien. Les Pilules Rouges que j'ai prises durant quelques mois m'ont rendu les forces dont j'avais besoin. J'ai conservé la plus grande confiance dans ce remède.»

Mme Edmond Letendre,  
231, Thornton,  
Manchester N.H.

Les Pilules Rouges sont en vente partout, au Canada et aux Etats-Unis, ou sont envoyées par la poste sur réception du prix, 50 sous la boîte.

CONSULTATIONS GRATUITES à toutes les femmes qui écrivent à nos médecins ou qui viennent les voir à leur bureau, 1570, rue Saint-Denis, (N. B. Le No 274 n'existant plus à cause du changement fait par la ville), Tél. Est 2735. Ecrivez-leur ou venez les voir aussi souvent que vous le désirez. Ils sont à votre disposition tous les jours, de 9 heures du matin à 8 heures du soir (excepté les dimanches et fêtes religieuses). Vous serez satisfaites des consultations qu'ils vous donneront gratuitement.

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Limitée, 1570, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

## CAPSULES CRESOBENE

PRODUIT BALSAMIQUE POUR SE DEFENDRE VICTORIEUSEMENT CONTRE :

LARYNGITES, BRONCHITES, RHUMES, GRIPPES, CATARRHES,  
ASTHMES, COQUELUCHE, TUBERCULOSE

Les Capsules CRESOBENE sont le balsamique et l'antiseptique par excellence des voies respiratoires. Il est important, à cause du danger de cette mauvaise saison, qu'on n'hésite pas à les employer; qu'on les ait dans toutes les familles; que les voyageurs ne partent pas sans en avoir quelques boîtes avec eux et que chacun, au moindre indice d'un rhume, s'en procure. Voici la façon de les employer :

Au moindre embarras des voies respiratoires, à la moindre toux, il faut prendre tout de suite les Capsules CRESOBENE à la dose de deux, quatre ou cinq fois par jour, pour débarrasser les BRONCHES, guérir les RHUMES; les MAUX DE GORGE et empêcher les poumons d'être atteints.

Comme préventif, il est bon de briser deux capsules dans un mouchoir et de respirer durant le jour. Pour la nuit, placer le mouchoir sur l'oreiller. C'est le meilleur antiseptique balsamique des voies respiratoires.

L'on pourra aussi remplir une bouteille d'une chopine d'eau bouillante, y ajouter huit capsules Crésobène, boucher, laisser dissoudre et se servir de cette solution comme gargarisme, cinq ou six fois par jour, surtout pour les enfants.

En vente partout ou envoyées par la poste, sur réception du prix: 50 sous.

CIE DES CAPSULES CRESOBENE, 1570, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

DOUX ET  
FLOCONNEUX,  
N'EGRATIGNE  
PAS



# Old Dutch

est

## ECONOMIQUE

et ne contient ni lessive  
ni acide.

Dure plus longtemps,  
donne de meilleurs  
résultats.

Fabrication  
Canadienne

### ENTRE DEUX AMOURS

(Suite de la page 28)

La fillette eut un coup d'œil vers sa mère, comme pour lui demander ce qu'elle pensait de cette offre séduisante. Et comme elle ne vit sur son visage ému aucun signe de contrariété :

— Mais oui, madame, acquiesça-t-elle avec joie.

— Seulement, voilà, faisait alors Claire, s'adressant à Gilberte, je ne pensais pas passer chez vous aujourd'hui, et je n'ai pas pris cette poupée avec moi. Vous pourriez parfaitement, ma petite mignonne, venir avec moi la chercher.

— Si maman m'accompagne, je veux bien.

— Madame votre mère est un peu fatiguée, elle viendrait seulement au-devant de vous un peu plus tard.

— Mais où faudrait-il aller ?

— A Saint-Tropez, ma chérie... j'ai ma voiture à la porte, ce serait une jolie promenade pour vous.

Une fois encore l'enfant regarda sa mère.

— Va, ma chérie, si ça te fait plaisir.

— Mais tu viendras au-devant de moi ?

— Je te le promets.

— Eh bien, allez mettre votre manteau, votre chapeau, et nous parlerons, mademoiselle Jacqueline, dit Claire.

Et l'enfant courut vers la maison.

Alors la comédienne, doucement :

— Ce soir, madame, l'espérance vous sera rendue.

— Mais vous, vous souffrirez ?

— Non... puisque... encore une fois, je saurai que Jacques est heureux.

L'absence de la fillette ne fut pas de longue durée. Bientôt elle revint en courant.

— Tu vois, maman, je n'ai pas été longue, me voilà prête.

Et la comédienne, se tournant vers Gilberte :

— Adieu, madame.

La jeune femme avait levé son regard vers Maud Esbly. Elle la vit très pâle.

— Adieu... mais nous nous retrouverons encore tout à l'heure... lorsque vous ramèneriez ma fille ?

— C'est vrai... je vous demande pardon... Au revoir alors, murmura Belle-Amie.

Puis comme elle avait un mouvement pour se retirer, Gilberte s'avança vers elle en balbutiant :

— Avant de nous séparer, je voudrais vous dire combien je suis touchée de cette démarche spontanément faite par vous... Quelle que soit l'étrangeté de cette situation respective où le sort nous a placées, j'aurais beaucoup de plaisir à vous serrer la main... Voulez-vous me permettre, madame de réaliser ici ce désir ?

Et Claire, vibrante... Claire, dont les lèvres tremblaient, tendit sa main. Et, longuement, toutes deux, oubliant à cette seconde la rivalité qui eût divisé tant d'autres femmes... qui eût fait d'elles des ennemies, s'étreignirent.

Quelque minutes plus tard, dans la voiture jusqu'à laquelle Gilberte les avait accompa-

gnées, la comédienne et la fillette s'éloignaient en devisant :

— Dites-moi, madame, pour quelle raison me l'avez-vous achetée cette jolie poupée ?

— Parce que je savais que vous étiez très gentille et que j'aime beaucoup, moi, à faire plaisir aux petites filles sages.

— Vous me connaissiez donc ?

— Un peu.

— C'est drôle... moi je ne me rappelle pas vous avoir jamais vue... Et vous êtes l'amie de maman ?

— Un peu... Dites-moi, Jacqueline, vous l'aimez bien, votre maman ?

— Certainement. Je l'aime, maman, je l'aime de tout mon cœur. Tous les soirs, je prie le bon Dieu pour qu'elle ne soit plus aussi triste.

— Elle est donc triste ?

— Oh! oui, madame... surtout depuis la mort de papa et de mon petit frère.

— Vous l'aimiez bien votre papa ?

— Oui. Mais on n'aime jamais autant son papa que sa maman !

— Pourquoi ?

— Parce que les papas font moins de caresses... ne gâtent pas pareillement les petites filles.

— Oh! cela dépend!... Oui, cela dépend des papas... Parce qu'il y a les vrais papas... et ceux qui ne sont pas les vrais.

— Comment cela ?

— Votre papa Claude, par exemple, n'était pas le vrai.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que votre maman me l'a dit.

— Elle ne me l'a jamais dit à moi. Pourquoi ?

— Parce qu'elle avait peur de vous faire de la peine.

— Mais le vrai... où donc qu'il est ?

— Pendant longtemps votre maman l'a cru perdu.

— Et il est retrouvé ?

— Oui, il est retrouvé.

— Est-il gentil.

— Très gentil.

— Pourquoi alors qu'il ne vient pas à la maison ?

— Parce que votre maman a peur que vous ne l'aimiez pas.

— Pourquoi que je ne l'aimerais pas s'il est gentil... s'il me câlinait... s'il m'embrassait bien fort ? — Et devenant pensive et très grave tout à coup :

— S'il m'embrassait comme une fois sur la route... quand j'allais me promener avec Anna, m'a embrassée un pauvre monsieur bien malheureux qui

pleurait d'avoir perdu sa petite fille.

Alors Claire, prise d'un sentiment soudain :

— C'était lui, peut-être; lui, votre vrai papa !

— Lui... mais non... puisqu'il avait perdu sa petite fille, qui était morte, je vous dis, quelques jours auparavant.

— Il vous l'a déclaré... mais faussement, peut-être, parce qu'il n'avait sans doute pas le droit de vous apprendre que vous étiez, vous, cette petite fille...

— Ce serait donc pour ça que ce pauvre monsieur nous aurait recommandé, à Anna et à moi, de ne pas parler de lui à papa, et à maman ?

Et Claire qui ne doutait plus que ce fût Jacques :

— Oui... c'est pour ça.

— Vous êtes certaine, madame, que c'était mon vrai papa.

— J'en suis certaine.

— Et maintenant, où est-il, ce monsieur ?

— Il est à Saint-Tropez.

— Ah! le beau pays... C'est là que nous allons ?

— Justement.

— Mais pourquoi, puisque mon autre papa est mort, dites, pourquoi que celui-là ne revient pas à la maison ?

Alors la comédienne qui depuis un moment avait aiguillé la conversation vers cette question :

— Parce qu'il faudrait que vous l'invitez, ma chérie.

— L'inviter... moi... mais, voyons, madame, ça n'est pas possible! ce ne sont pas les petites filles qui invitent.

— Evidemment, murmura Claire, qui eut sur les lèvres un pâle et furtif sourire cependant, il y a des exceptions à toutes choses, et dans le cas présent vous auriez raison de faire cette invitation.

— Croyez-vous que maman ne me gronderait pas ?

— Non... au contraire. Si vous invitiez vous-même ce monsieur... si, lorsque vous reviendrez tout à l'heure... vous l'amenez à la rencontre de votre maman, et que vous lui disiez devant elle: Tu es mon petit papa... je l'aime... et je veux que tu reviennes dès que tu le pourras auprès de nous... je suis certaine que plus jamais, après cela, vous ne verriez pleurer votre maman.

— Vous croyez ça, madame? Véritablement ?

— Je vous le jure... Plus jamais elle ne serait triste. Et le

monsieur non plus ne pleurerait plus.

— Pourquoi donc qu'il pleure ?

— Parce qu'il est séparé de vous, ma petite Jacqueline.

— Mais ce monsieur, nous ns donc le voir ?

— Oui, il est à l'hôtel où je suis descendue et où il vous donnera, tout à l'heure, la belle poupée, car je dois vous avouer, ma petite Jacqueline, que je n'étais pas seule lorsque je l'ai achetée.

— Pas seule ? Qui donc vous accompagnait ?

— Votre papa. Et c'est même lui qui a songé à vous faire ce cadeau.

— Comme il est gentil ! Et alors, vraiment, c'est lui qui me l'a achetée, la poupée ? Il m'aime donc bien ?

— Oh ! oui, de tout son cœur.

— Bien alors... moi je l'aimerai pareillement.

La fillette, maintenant tout à fait familiarisée, laissait sa main dans la main de la comédienne, qui la contemplait avec une émotion profonde, en constatant qu'elle ressemblait à Jacques.

Bientôt la voiture arrivait. Claire et la fillette pénétraient aussitôt dans l'hôtel.

Jacques y était rentré depuis un moment déjà. Il n'ignorait pas que Claire faisait une promenade en voiture, et il attendait son retour.

Quand la jeune femme ouvrit la porte de la chambre et qu'il la vit entrer guidant devant elle la fillette qu'elle tenait par la main, il se leva brusquement du fauteuil sur lequel il s'était assis. Son visage se couvrit d'une pâleur effrayante et voici que Jacqueline, conseillée par Claire avant d'arriver, s'élançait déjà vers lui en s'écriant :

— Ah !... mon papa... mon cher papa, si vous saviez comme je suis contente de vous retrouver !

Il avait fait un pas de recul... auquel tout de suite succédait un mouvement qui lui faisait ouvrir les bras pour y recevoir la chère petite... qu'il étreignait contre lui longuement et aux baisers... aux caresses de qui il répondait par des caresses et baisers. Il y avait si longtemps qu'il rêvait de la serrer ainsi ! Ce fut seulement lorsque le collier que formaient à son cou les bras de la fillette se desserra, que en posant l'enfant à terre, il alla à la noble créature qu'il

(Suite à la page 32)



# GIN Canadien

## Melchers

# CROIX D'OR

**LE MEILLEUR GIN**

Fabriqué à Berthierville, Qué. sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

**TROIS GRANDEURS DE FLACONS:**

Gros	42 onces	- Prix	\$3.80
Moyens	26 "	- "	2.55
Petits	10 "	- "	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited - Montréal

**DISTILLERIE À BERTHIERVILLE**

# CIGARETTES

# Guinea Gold

Douces et Extra Fines

12 pour 15<sup>c</sup>
20 pour 25<sup>c</sup>

OGDEN'S LIVERPOOL

*Ne Manquez pas de lire dans*

## “ La Revue Populaire ” de Mars

### “ LE TRIOMPHE DE L'AMOUR ”

*Par Salva du Béal*

SUIVEZ NOTRE COURS DE MENUISERIE ET D'EBENISTERIE, POUR AMATEURS

par M. EDOUARD GOSSELIN

*Un cours théorique et pratique dont tout le monde peut profiter.*

En vente partout  
15 cents LE NUMERO

COUPON D'ABONNEMENT

### La Revue Populaire

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

J. B. BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

" FRICTIONNEZ-VOUS-EN "  
pour soulager

## Maux et douleurs



**F**RICTIONNEZ avec le Zam-Buk pour adoucir les élancements aigus du rhumatisme, sciaticque et lumbago. Frictionnez-vous-en pour maux de reins, articulations douloureuses et muscles endoloris ainsi que pour rhumes de poitrine. Zam-Buk fait beaucoup plus de bien que des liniments pernicieux. Ses essences pénétrantes susceptibles de tuer la douleur vont jusqu'à la racine du mal, soulageant de façon merveilleuse la congestion, l'enflure et l'inflammation.

Survez-vous du Zam-Buk pour toutes coupures, blessures et contusions. Il empêche l'envenimement et l'empoisonnement du sang et assure un rapide retour à la santé. 50 cents la boîte chez tous les marchands.

# Zam-Buk

Aussi pour eczéma, boutons, éruptions, goutte, hémorroïdes, plaies envenimées, etc.

### ENTRE DEUX AMOURS

(Suite de la page 31)

regardait avec émotion... et disait :

— Ah! Claire, qu'as-tu fait ?

— J'ai obéi à mon cœur et à ma conscience.

— Tu es allée à Sainte-Maxime ?

— Oui, et j'ai vu Mme Daulieu.

— Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai annoncé que je venais à elle pour m'acquitter d'une mission que m'imposait ma conscience.

— Mais pourquoi lui as-tu demandé de te confier Jacqueline ?

— Parce que je n'ignorais pas que tu as le secret désir d'embrasser la fille, parce que je savais qu'en te l'amenant comme je l'ai fait, je comble-rais le plus cher de tes vœux.

Mais la fillette n'oubliait pas la promesse de Claire :

— Et ma belle poupée, madame, où qu'elle est donc ?

— Je vais vous la donner.

Alors, à la grande surprise de l'officier la jeune femme se dirigea vers une malle et l'ouvrit. Dans le compartiment du fond se trouvait une grande boîte qu'elle prit et qu'elle tendit à l'enfant.

— Voilà, ma mignonne... ce que votre papa a apporté pour vous... Ne niez pas... monsieur, vous savez bien que c'est vous qui avez, avant le départ de Paris, acheté cette poupée pour votre petite Jacqueline.

Dompté... vaincu... par cette voix de fermeté, d'assurance... il ne répondit plus. Et Jacqueline, ayant déjà ouvert la boîte et regardé la poupée, s'élançait de nouveau vers lui :

— Comme vous êtes gentil!.. et comme je vous aime! Et comme maman vous aimera aussi quand vous reviendrez chez nous !

Jacques balbutia des mots que la fillette n'entendit pas.

Le malheureux tremblait... Dans ses yeux passaient d'étranges lueurs... On eût dit qu'il était sur le point de défaillir. Enfin, à bout de lutte :

— Oui... je veux bien... ma petite... ma chère petite Jacqueline !

... Et maintenant c'était Jacques qui, dans la voiture, reconduisait la fillette. Ce n'avait pas été sans difficulté que Claire était arrivée à décider l'officier. Tout d'abord il s'y était refusé. Mais la fillette n'avait pas oublié les paroles, prononcées par la belle dame. La leçon, adroitement faite par la comédienne, avait été profitable. Il avait suffi d'un signe de celle-ci pour rappeler à l'enfant qu'elle devait intervenir.

— Si papa... Si... C'est toi qui vas me reconduire. Je le veux... tu entends... et tu ne vas pas me faire de peine en refusant.

Voilà comment il avait dû acquiescer. Il n'aurait pas d'ailleurs à aller jusqu'à la villa Mimose. Il rencontrerait la jeune femme sur la route; il lui rendrait sa fille et il reviendrait ensuite définitivement à Claire, si telle était encore, après cette rencontre, sa volonté.

Lorsque à un détour de la route, Jacques et Gilberte — cette dernière descendue de la voiture conduite par Busco — s'apercevaient, le miracle, qui devait être décidé par l'intervention de l'enfant, était bien près de s'accomplir. Et quand ils furent là, tout près l'un de

l'autre... et que spontanément ils se tendirent la main, aucun mot d'abord, tant leur émotion était profonde, ne vint à leurs lèvres.

Ils firent quelques pas sur la route... s'éloignant de la voiture qui avait amené Jacques et Jacqueline et qui allait remmener l'officier tout à l'heure.

— Il n'y a pas de cruauté dans mes actes, murmura-t-il, il y a le devoir et la conscience, voilà tout.

— Il y a aussi l'amour.

Il ne répondit pas. Et comme quelques secondes plus tard, il ajoutait d'une voix brisée :

— Il faut nous séparer.

... Jacqueline, écoutant jusqu'au bout la leçon qui lui avait été donnée, prenait tout à coup la main de l'officier :

— On va se séparer, mais tu reviendras bientôt nous voir... papa... tu reviendras pour que nous n'ayons plus de chagrin et pour que maman, qui t'aime bien, ne pleure plus jamais. Il faut le promettre... tu entends... le promettre tout de suite à ta petite fille.

Et Jacques dont les yeux se mouillaient, dont le visage était bouleversé... Jacques murmurait en abandonnant sa main à la jeune femme :

— Vous le voulez... comme votre fille, Gilberte ?

... Alors elle, vaincue aussi, ses grands yeux si longtemps douloureux, si longtemps meurtris, reflétant à cette seconde une félicité sans borne, balbutiait en chancelant :

— Ah!... Jacques, ne voyez-vous donc pas que je le désire de toute mon âme !

Et dans le regard qu'ils échangeaient passait brusquement tout un beau rêve d'avenir.

Lorsque l'officier rentra à l'hôtel, il n'y trouva pas Claire.

Mais on remit à Jacques une lettre qui ne contenait que ces quelques lignes griffonnées à la hâte.

« Je ne doute pas, Jacques, du résultat de l'épreuve que je t'ai imposée... Mais lorsque tu rentreras ici, tu ne dois plus m'y revoir. Je te promets d'être très courageuse... N'aie donc pas de regrets... pas de remords... rends heureuses les chères créatures qui comptent sur toi. De cette seconde tu leur appartiens pour toujours.

« Entre madame Gilberte et toi, il y a maintenant un trait d'union. Tu le jugeais, ce trait d'union, sacré pour les autres.

Il l'est aussi pour toi. Tu comprendras certainement ce que je veux dire et tu iras à ton devoir. Sois heureux. Adieu, Jacques. Oublies-moi. »

L'officier murmura :

— Ah! la brave... ah! la noble femme! et comme elle mériterait, elle aussi, le bonheur qu'elle n'aura jamais.

Et une larme pendait brusquement aux cils de l'officier...

XI

### LE SECRET DU PASSE

Lorsque Gilberte et Jacqueline étaient rentrées, la jeune femme, toute à son espérance et à sa félicité, s'était enfermée dans sa chambre. C'en était fait à présent des heures de torture et de désespoir. Un sourire, traduisant l'ivresse infinie qui s'emparait d'elle, apparaissait sur ses lèvres, naguère si pâles, et qu'un sourire colorait à présent. Et Jacqueline, qui était auprès d'elle, avait vu ce sourire, et elle s'était écriée :

— Alors c'est vrai, tu es heureuse, maintenant, ma petite maman ?

Et Gilberte, aussitôt, avec un peu de confusion :

— Pourquoi, ma chérie, me poses-tu cette question-là ?

— Parce que je te vois sourire, maman, cela ne t'était pas arrivé depuis si longtemps!

— Eh bien, c'est vrai, ma mignonne, je suis contente.

— D'avoir retrouvé mon vrai papa, hein, maman ?

— Oh! Jacqueline...

Et comme la jeune femme avait, en entendant ces paroles, un geste de surprise... de gêne plus grande encore :

— C'est la dame qui l'a dit. Elle m'a expliqué beaucoup de choses que je ne savais pas parce que, toi, tu ne me les avais jamais dites. Elle m'a appris que « papa Claude » n'était pas mon vrai papa... que le vrai c'était ce beau monsieur Jacques que nous avons vu, que j'aime bien et que j'aimerai encore plus lorsqu'il sera auprès de nous.

Les sourcils de Gilberte se froncèrent un instant.

( A suivre )

# Les trois de l'arrière

(Suite de la page 11)

doute, se contenir, et porter seule le redoutable secret qui aurait brisé le cœur de Petite-Mie.

M. Berval commençait à s'alarmer en voyant les ravages de l'anémie et de la névrose sur la belle santé et l'heureux caractère de sa fille aînée.

Plusieurs fois, il songea à un amour contrarié... mais cette hypothèse lui parut improbable... les deux sœurs fort gâtées par leur papa, qui les avait câlinées toutes petites, ne lui cachaient jamais rien...

Le docteur, consulté, constatait de légers troubles cardiaques, et prescrivait de la digitale, des distractions, un voyage, un changement de vie...

M. Berval avait, à Bourges, une sœur fort aimable qui avait accueilli la jeune fille à bras ouverts... Loute ne voulait pas quitter la maison; elle eut une crise de larmes en parcourant la lettre que sa bonne tante lui adressait, et dans laquelle elle l'appelait: la petite fée de la famille!

Le papa et Petite-Mie n'insistèrent pas davantage; Loute réintégra son studio.

\*\*\*

—Il y a ce matin, dit Petite-Mie très lasse, car elle avait, la veille, composé et ficelé vingt paquets pour le front—trois réponses de Genève, à propos de nos protégés. Voudrais-tu décacheter cela, Loute? Je n'ai pas encore vu Marie ce matin, et nous devons faire nos comptes de semaine...

—Volontiers, répondit Loute sans élan, et elle parcourut d'un oeil distrait les enveloppes.

Tout à coup, un frisson la secoua des pieds à la tête, sur cette lettre, timbrée d'Orléans... cette écriture... une sorte de contrefaçon de l'écriture de Pierrot... une pauvre écriture tremblée, sans élégance... mais on ne pouvait s'y tromper; les majuscules étaient caractéristiques!

Le caractère de Loute, désorganisé par une longue lutte intérieure, battait sans rythme, avec une folle vitesse. La jeune fille essaya d'appeler sa sœur et ne le put. Aucune syllabe ne se forma dans sa gorge contractée.

—Il vaut mieux ainsi, pensait-elle blanche comme un lys, avec, aux tempes, une petite sueur glacée; si la lettre n'est pas de lui, Mie n'aura pas de déception.

Et, retrouvant quelques forces, elle rompit le cachet.

"Loute aimée, ma Petite-Mie, mon cher oncle, disait un court billet, non seulement je ne suis pas mort, mais encore je suis debout, intact, sans aucune infirmité!

"Vous vous doutez bien, cependant, que j'ai été gravement malade... pendant vingt-trois mois. Paralyse partielle d'abord; perte complète de la mémoire.

"J'étais déjà, dans ma section, chez les nerveux, considéré comme un incurable. Heureusement, mais ceci serait trop long à raconter, j'ai été admirablement soigné, gavi, distrait; et je vais fort bien!

"Je suis heureux de vivre, de me retrouver, et surtout de vous retrouver, j'ai récupéré ma mémoire depuis deux heures environ! Quelle étrange minute.

"Ma permission est signée... six mois;

en réalité, une permission intégrale, car, ils (les majors) ne veulent plus de moi. J'espère que vous en voudrez, encore que je sois un brin défraîchi...

"Tout ce que je vous dis là, mes aimées, c'est pour vous expliquer, mais ça ne correspond à rien!

"A bientôt la dépêche, vous annonçant l'heure de mon arrivée en gare d'Uzanne.

"Un million de baisers...

"PIERROT."

Loute, agitant sa lettre, se dirigea en chantant à travers la salle à manger, et pénétra dans la cuisine avec une telle expression que les paroles furent inutiles.

—Des nouvelles de Pierrot? s'écria Mie chancelante à son tour.

—Ah! rugit Marie, avec une aspiration bruyante; et elle se mit aussitôt à invoquer tous les saints du paradis!

Mie s'était saisie de la lettre.

—Il faut prévenir papa, s'écria-t-elle. Il est à Font-Rouge! L'auto, Paulet, l'auto, répétait-elle, délirante, en secouant le jardinier-chauffeur.

Jetant à la hâte des manteaux et des écharpes sur leurs kimonos du matin, les jeunes filles s'élançèrent dans la voiture. Quelques minutes après, les trois de l'arrière pleuraient de joie dans les bras l'un de l'autre.

Leur enfant, leur officier, leur héros allait revenir.

\*\*\*

—Il faut faire la maison très belle, dit Mie. Toutes les fleurs du jardin au salon et à la salle à manger... Un petit drapeau dans le surtout, et, sous la serviette de Pierre, ses lettres que nous avons fait taper et relier!

—Oui, approuva M. Berval. Que Marie fasse des provisions impressionnantes, dévalisez la cave! Je vais aller à la ville pour faire quelques achats... N'oubliez rien de ce qui est de votre domaine!

Loute, seule, ne trouvait pas la force de remuer.

L'événement incroyable se produisit; le miracle s'était accompli, ses prières continuelles, exaucées.

La joie qui l'inondait était bien de la joie, sans nul doute; mais elle ne pouvait songer sans stupeur, que Pierrot, son Pierrot, son bien, l'ami de son choix, revenait tout exprès pour en épouser une autre.

Il serait certainement doux et tendre avec elle; mais, d'ores et déjà, il appartenait à Petite-Mie.

Les fiançailles avaient été longues; si la santé du jeune homme le permettait, on célébrerait probablement le mariage tout de suite!

Elle le comprenait à cette heure, le sacrifice n'était pas consommé; il allait s'accomplir dans quelques semaines... Pierrot ne pouvait oublier qu'il avait donné sa parole!

Loute aimée! Ma Petite-Mie! N'avait-il pas éloquentement marqué la différence.

Et cependant...

Loute avide, les nerfs tendus, obsédée par une idée fixe: les sentiments de Pier-

(Suite à la page 34)

## GRATIS POUR VOUS, MESDAMES

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR LEURS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

### REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur.

#### LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la POITRINE, en même temps que, sous son action, se combient les CREUX DES EPAULES. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la SANTE GENERALE comme TONIQUE. Le REFORMATEUR est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies en qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant et en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

#### ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5 cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du REFORMATEUR. Notre REFORMATEUR est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les Jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

230 PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dépt. 2 — Boîte Postale 2353

## Nouvelles Lunettes TRU-FIT Gratis

A L'ESSAI

©C-1924



Belles bordures d'écaïlle qui embellissent.

N'ENVOYEZ PAS UN SOU J'ai confiance en vous.

N'envoyez pas d'argent. Je n'accepterai pas un sou si vous n'êtes pas satisfait.

Je garantis qu'elles vous iront à la perfection, sinon je ne vous réclamerai pas d'argent. J'ai convaincu plus de 200,000 hommes et femmes que mes grands verres de "Vision Fidèle", à belles bordures d'écaïlle, sont les lunettes les plus attrayantes et les plus durables que l'on puisse se procurer. Je tiens à vous en expédier une paire à mes propres risques, sans réclamer un sou d'avance. Ces superbes lunettes vous permettront de lire les plus petits caractères, d'écouler la plus fine aiguille, de VOIR PRES OU LOIN. Elles protégeront votre vue, prévenant les tiraillements d'yeux et les maux de tête. Je ne vous demande de m'envoyer que votre nom, votre adresse et votre âge.

Branches flexibles en simili-or, ne blessant pas les oreilles.

Je sais que ces jolis verres dépolis vous donneront une "Vision Fidèle" et entière satisfaction et c'est pour cela que j'insiste pour que vous en fassiez l'ESSAI GRATUIT et profitiez de mon offre. En les recevant, mettez-les et rendez-vous compte combien facilement elles vous permettent de lire, de travailler, de coudre, de voir distinctement à distance et de près, à la lumière du jour comme à la lumière artificielle.

Si après les avoir portées pendant 10 jours et soirées, vous en êtes satisfait et les jugez comparables aux lunettes vendues partout \$15.00, n'envoyez que \$3.93; sinon renvoyez-les et il ne vous sera rien réclamé. Essayez-les MAINTENANT—Elles vous seront ENVOYÉES GRATIS. Elles vous parviendront dans un magnifique étui à lunettes en lettres d'or. Essayez-les pendant dix jours entiers à mes frais et risques. Envoyez tout de suite le coupon. N'envoyez pas d'argent!

EXPEDIEZ LE COUPON AUJOURD'HUI  
Ritholz Spectacle Co. Dépt. C.D. 101  
Winnipeg Manitoba, Canada

Envoyez-moi une paire de vos lunettes pour un ESSAI GRATIS de 10 jours. Si elles me conviennent, je vous paierai \$3.93. Sinon, je vous les renverrai sans rien avoir à payer.

Nom .....

Age .....

Adresse ou long .....

Province ou Etat .....

### COUPON D'ABONNEMENT

## Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine LE SAMEDI

Nom .....

Adresse .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, RUE CADIEUX, MONTREAL

# LES TROIS DE L'ARRIERE

(Suite de la page 33)



## Ainsi parle madame la Marquise--

"Nous, femmes de Paris, la Ville Lumière, gardons nos cheveux toujours brillants avec un peu de henné dans le shampooing".

D'une lettre écrite par  
Madame La Marquise d'E:—

"NOS coiffeurs nous ont prouvé qu'un peu de henné dans le shampooing—tout juste un peu, remarquez bien—embellit une chevelure, qu'elle soit blonde ou brune. Tout le secret est dans la préparation du shampooing."

LE SHAMPOO HENNAFOAM vous révèle le secret du coiffeur parisien. Il donne de l'éclat à vos cheveux par la seule vertu de ce shampooing de henné, mélangé scientifiquement avec des huiles végétales dégraissantes.

60c aux pharmacies et rayons de parfumerie

**Hennafoam**  
SHAMPOO  
"Fait briller les cheveux"

### BEAUTE DES YEUX

## Cillana Bichara

Employé par les plus grandes artistes du monde, à la ville comme au théâtre.

CHATAIN—pour les blondes.  
NOIR—pour les brunes.  
A base de Mokoheul de Perse pour teindre les cils et les sourcils, les rendre abondants et maintenir les cils droits. Prix \$2.00.

### MOKOHEUL BICHARA

Pour la beauté des yeux, donnant à l'iris un éclat diamanté, faisant pousser les cils et les sourcils. Prix \$2.00.  
EN VENTE CHEZ LES PHARMACIENS ET PARFUMEURS  
Expédié par la malle franco sur réception du prix.

ECRIRE A

### Produits Bichara

502 SAINTE-CATHERINE EST  
Suite 111-113 Tél. Est 3200  
MONTREAL

Aussi Parfums Bichara — Fournisseurs de la Cour Royale d'Espagne.  
GEO. LATOURELLE, agent-général pour le Canada.

On ne devrait laisser souffrir aucun enfant, même une heure, des vers quand un prompt soulagement peut être obtenu avec un simple mais énergique remède—Mother Graves' Worm Exterminator.

rot à son égard, après trois ans d'absence, scrutait sans relâche les premiers mots de la lettre.

Loute aimée, ma Petite-Mie... ces quelques mots ne renfermaient-ils pas une certaine duplicité... Loute aimée, cela pouvait être un aveu... ma Petite-Mie, signifiait peut-être ma petite fille, mon enfant...

Un flot de sang envahit les joues pâles de la sœur aînée; loyalement, elle s'accusa d'hypocrisie. L'horrible situation présente, elle l'avait préparée, nouée elle-même.

Pierrot l'affirmait catégoriquement "Je ne suis, dans ta main souveraine, qu'un instrument du Destin!"

Allait-elle oublier son devoir, se montrer faible, lâche?

Que penserait le cher soldat de ce revirement inattendu? Il saurait, lui, garder sa parole! Alors... il la méprisait peut-être un peu.

Et elle resta songeuse jusqu'au soir, jusqu'au moment où la dépêche attendue, vint dire à la villa Blanche: C'est pour demain matin mardi, au train de 10 h. 50.

Quelle nuit pour les trois! Nul ne dormit.

M. Berval, plume en main, bésicles sur le nez, s'assura qu'il pouvait donner en dot à sa fille cadette 11,567 francs de revenu net, sans amoindrir son train de maison. Mettons 12,000 francs en chiffres ronds, et n'en parlons plus... Et il alluma son incomparable pipe!

Petite-Mie s'endormit fort tard, la précieuse lettre sur son cœur, et rêva à sa robe blanche!

—Comme il est délicat! songea-t-elle avant le sommeil; il a écrit: ma Petite-Mie et Loute aimée! Pauvre Louloute! Elle mérite bien d'avoir un frère aimant, elle a souffert autant que moi... Pas de la même manière, j'avais pris ces temps derniers des résolutions héroïques que personne n'a soupçonnées; mais il faut convenir qu'elle a bien changé!

Loute ne dormit pas du tout. Mille projets bizarres; funestes, excentriques, enfants de la nuit vinrent l'assaillir dans les ténèbres; mais au matin, ils s'envolèrent... Elle trouva la force de sourire, de chercher dans sa garde-robe parmi les vêtements un peu démodés, un manteau et une robe qui ne soient point couleur de deuil.

\*\*\*

—Pierrot, Pierrot! criaient sur le quai de la station, trois voix, diversement altérées par l'émotion.

—Ah! Mon Dieu, comme te voilà changée ma pauvre Loute!... Oui... Oui... je vais très bien, je suis aussi bien que possible!

—Mais toi-même, tu n'es pas guéri, répliquait Mie. Comme tu es mince, mon Pierrot! Tu as des yeux immenses, et un pauvre cou, maigre comme celui d'un oiseau!

—Laissez donc, exultait M. Berval. Il est un peu affaibli, anémié, mais ce n'est pas très grave... la cuisine de Marie, et la cave de la maison auront tôt fait de replumer ce pierrot-là!

Tout le monde rit, et l'on s'entassa dans l'auto grise.

Une brise assez forte soufflait; la conversation était presque impossible; alors,

on rôt aux éclats.

Les joues de Petite-Mie, roses de bonheur, les joues hâves de Pierrot, les joues pâles de Loute fraternisaient à chaque cahot.

Le lieutenant, qui tenait dans les siennes les deux mains de Mie, avait saisi d'autorité une main de Loute. Il ne lâcha plus ces précieuses menottes jusqu'à l'arrivée... à l'arrivée qui fut un triomphe.

Les domestiques avaient édifié en toute hâte, devant le perron, un petit arc de verdure; quelques gars permissionnaires se trouvaient là, la main au képi... et Pierrot eut la larme à l'oeil, quand Marie, la plus ancienne servante de la famille, vint l'embrasser en rougissant d'émotion...

Les quatre, enfin réunis, savourèrent bientôt la paix du chez soi si douce après certains coups du destin.

Le café servi, les cigarettes allumées, M. Berval annonça que la curiosité ne lui laissait plus de repos.

—Me voilà! répondit le jeune officier, qui badinait avec ses cousines; que désirez-vous savoir exactement, mon oncle?

—Je désire savoir, sacrebleu, et "les fillettes" aussi, ce qui t'avait enlevé le mouvement, la mémoire et l'écriture... Que t'est-il donc arrivé, mon garçon?

—Quelque chose de pas très gai, mon oncle!

—Ne le tourmente pas, reprit Mie; ne lui laisseras-tu pas achever sa cigarette en paix?

—Je serai bref, assura Pierrot.

"Je me suis employé assez souvent à patrouiller; et c'est même après une sorte d'expédition assez réussie que j'ai gagné mon premier galon d'officier, mais un jour, ou plutôt, un matin, la chance m'abandonna.

"Le 25 octobre 1915, mon régiment était envoyé, comme vous avez pu le savoir, par le numéro du secteur postal, dans les environs de Carency.

"Nous y restâmes de longues semaines.

"Il y avait là, toute une série de villages soigneusement organisés par les Allemands, et de part et d'autre, des tranchées fort perfectionnées, quelques-unes presque confortables; mais il devenait urgent d'en sortir à tout prix!

"Près d'Ablain, les Allemands avaient relié par des boyaux les caves des maisons, et ces taupes circulaient là-dessous en toute sécurité. D'un endroit inconnu, une sorte de fortin bien terré, ils nous tiraient dessus, ni plus ni moins que si nous avions été de simples lapins.

"Un soir, donc, le commandant demanda une petite troupe, et un chef décidé à rapporter des renseignements.

—C'est-à-dire à se faire tuer, rectifia M. Berval.

—Il s'agissait, continua Pierrot imperturbable, de sortir par un boyau en pleine campagne et de repérer le fortin.

"Bien entendu, j'avais camouflé mes hommes, et j'avais moi-même passé sur une vieille liquette grise un pardessus râpé, car il ne faisait pas chaud ce matin-là!

"D'abord, tout va bien, nous débouchons non loin des Boches, nous tournons Ablain, comme il était convenu; mais voilà qu'un sale brouillard se lève, couvre en quelques minutes les petits

villages des environs, et nous enveloppe...

"Nous nagions en pleine obscurité. Que faire là-dedans... Se terrer, attendre?"

"Nous attendîmes.

"Tout à coup, un obus passe en sifflant; un deuxième éclate, écorche la terre, et finit par m'aveugler tout à fait, en m'émettant au nez un quintal de terre de labour.

"Nous nous serons probablement alignés sous le bombardement du fortin, dis-je tout bas à mes trois camarades.

"A ma stupéfaction, aucun ne répondit.

"Je les appelai par leurs noms... rien!

"Mais en tâtonnant, je trouvai deux corps étendus... et je sentis dans ma main, quelque chose de gluant et de mou, qui devait être de la cervelle...

"L'horreur me secoua tout entier; j'essayai de tenir bon, mais j'ai dû faiblir un peu à ce moment-là, je pense...

"Où était donc le troisième camarade? Je hasardais quelques pas, à droite et à gauche, j'étendais les bras... Quelques secondes après, une détonation, formidable celle-là, me jeta à terre... j'étais pris entre deux feux.

"La commotion puissante, le déplacement d'air qui me transporta dans un entonnoir plein de boue et d'eau, le froid intense qui me saisit, tout cela reste assez précis dans ma mémoire retrouvée... il y eut une sensation unique, inexprimable.

"On me retrouva à demi mort de froid et enlisé, après l'engagement qui eut lieu le soir.

"Il paraît que le cœur n'était pas solide. L'ébranlement nerveux détermina aussi dans ma pauvre carcasse des troubles de plusieurs sortes, en particulier, une paralysie partielle, et la perte de la mémoire.

"Après quinze jours de fièvre, de mutisme absolu, les dames de l'hôpital 127 m'ont dit que j'avais commencé à leur faire des grâces, de très gentils saluts; mais quand elles m'interrogèrent sur mon nom, mon régiment, je répondis avec beaucoup de constance: je n'en sais rien; d'abord malheureux, inquiet paraît-il, puis assez philosophe.

"Un jour, au réveil, je crus que j'avais dormi huit jours, et votre martyre a duré deux ans!

Les jeunes filles regardaient l'officier sans songer à retenir leurs larmes.

—J'ai prononcé un nom, continua-t-il en souriant... un nom de femme... je vous ai vus tous les trois, comme je vous vois!... J'ai commencé à souffrir quand j'ai su la date de ma guérison: 3 octobre 1917... Et la guerre n'était pas terminée!

—Dieu est bon, dit Loute en extase; tu as fait plus que ton devoir, Pierrot; et tu as reçu ta récompense. Tu nous reviens sans infirmités!

—Oui, répondit le jeune homme presque à voix basse; comme cela est bon de vivre!

Et il pencha vers Loute un visage si tendrement passionné, que la sœur aînée recula instinctivement, puis se leva en hâte!

On passa sur la galerie... de nombreux paysans, quelques amis, qui avaient l'heureuse nouvelle, attendaient.

L'héroïque Pierrot et sa gentille fiancée, félicités jusqu'au soir, regrettaient

de n'avoir pas tenu caché—au moins pour un temps—le retour du lieutenant.

Néanmoins, ils surent être aimables. Loute, retournée bien vite à son studio, se tenait la tête à deux mains. Qu'allait-il arriver?

Le jeune homme regardait à peine Petite-Mie; et tout à l'heure, Loute ne rêvait pas, elle avait dû presque s'enfuir! Pierrot, oublieux, trop tendre, allait appuyer sa tête lasse sur les mains de sa belle cousine.

—Je lui parlerai dit-elle. Ce soir même; il le faut!

Au dîner, Pierre s'installa près de M. Berval, de manière à faire face aux jeunes filles, au lieu de s'asseoir près de sa fiancée, comme il y avait été obligé le matin. Mie l'ayant conduit elle-même à sa place.

Ses premiers mots furent ceux-ci:

—Mon oncle, je trouve Loute bien pâle et bien maigre; avez-vous vu un bon docteur?

—Oui, oui, bredouilla Loute très vite; troubles cardiaques légers, digitale, trois fois rien!

—Et les trente livres que tu as perdues, insista Pierrot inquiet. Tu es méconnaissable, ma chérie!

—Tout le monde guérira, et se portera bien d'ici quelques jours, affirma Petite-Mie qui s'agitait sur sa chaise.

—Mais... tu te portes bien, toi, répliqua un peu féroce Pierrot. Tu as grandi, tu as embelli... tu es maintenant une vraie femme!

—Vas-tu me le reprocher! riposta du tac au tac, mais avec gaieté Petite-Mie! Me vois-tu seulement depuis cinq minutes, et elle essaya de sourire.

Loute, qui tremblait légèrement, avalait sans y prendre garde son potage trop chaud.

Soudain, Pierrot posa sa cuillère, prit sa tête à deux mains, et dit en gémissant comme un enfant: "Loute est malade!"

M. Berval considérait, un peu étonné, son neveu, garçon plutôt froid de manières et d'aspect.

Petite-Mie caressait les cheveux de Pierrot.

—Voilà ce que c'est que la guerre! murmura-t-elle. Si je suis maintenant une femme, n'es-tu pas redevenu un gosse?

Sous le regard anxieux de Loute, le jeune homme reprit sa cuiller à potage, et le dîner s'acheva sans autre incident.

\*\*\*

Petite-Mie, inquiète, se livrait à ses occupations du matin.

Depuis plusieurs jours, elle se sentait mal à l'aise; une sensation de gêne indéfinissable lui faisait peser toutes ses paroles, surveiller ses moindres gestes, surtout quand elle s'adressait à Pierrot.

Pierrot était las, affaibli, et aussi un brin capricieux; l'heure des repas le démontrait abondamment! Quand il racontait une histoire, son rire sonnait presque faux.

On aurait dit qu'il fuyait la société de ses cousines; en manière de compensation, celle de son oncle lui était devenue très précieuse; il ne le quittait pas, le suivait aux champs et à Uzanne l'après-midi. Comme le jeune homme se levait fort tard, sa cousine et sa fiancée ne le voyaient guère qu'à table. Au cours d'une promenade, M. Berval, trop heureux pour être perspicace, dit rondement à son neveu:

—Hé bien, mon garçon, comment vas-tu?

—Mais... à merveille, il me semble, répondit Pierrot sans défiance. Dans quinze jours, je pourrai retourner là-bas!

—Allons donc, riposta en riant le propriétaire, ils ne veulent plus de toi... rien n'empêche donc ton mariage avec Mie!

Pierre, déconcerté, se tut.

—Mie, reprit le père, est maintenant une vraie maîtresse de maison. C'est à ne pas y croire! Cette enfant a une âme d'étoile. La guerre l'a grandie et transformée!

—C'est assez naturel, répliqua Pierrot, distrait; quand je suis parti, c'était une délicieuse fillette.

—Ce n'est pas ce que je voulais dire, répartit brusquement M. Berval... puis hésitant un peu il continua: tu sais, mon garçon tu n'as pas besoin de cacher tes sentiments avec moi! Ne suis-je pas ton père adoptif!

—Vous êtes mon père, tout simplement, affirma Pierrot en changeant de ton.

M. Berval se gratta la tête; mais comme l'auto stoppait, et qu'il fallait parler d'affaires, la conversation n'allait pas plus avant ce jour-là.

Cependant, au retour, le papa qui rencontra Mie toute seule, dans la salle à manger, ne put s'empêcher de lui dire:

—Ne trouves-tu pas Pierrot bizarre?

—Non, répondit Mie, visiblement déconcertée; affaibli plutôt, capricieux... oui, un peu capricieux.

—Je veux dire, bizarre en tant que fiancé! Ta-t-il parlé de votre mariage?

—Non, papa, murmura faiblement Petite-Mie. Et à vous, en a-t-il parlé?

—Oui, répliqua M. Berval qui pensa qu'un petit mensonge ne serait pas inutile, et je lui ai dit: attendons la belle saison!

\*\*\*

Petite-Mie, très pâle, les yeux agrandis, écoutait derrière une porte; la porte du studio de Loute.

Ce qu'elle écoutait devait être affreux, car tout son petit être était pitoyablement crispé.

Pierrot parlait d'une voix méconnaissable, où il y avait des larmes; Loute le grondait d'une manière étrange.

—Je t'en supplie, Pierrot; elle s'apercevra bientôt de ta froideur, si ce n'est déjà fait; c'est une catastrophe que tu vas déclencher dans la maison.

—Je ne peux plus mentir!

—Tu as donné ta parole! Que dira papa?

—Je ne peux plus!

—Je t'en conjure; au nom de l'affection que tu as pour moi!

—Ne me parle pas ainsi... Je voudrais; je ne peux plus! Regarde-moi; je suis faible comme un petit enfant! Avec mes forces, la volonté s'en est allée...

—Essaye d'être aimable!

—Ma chérie, j'ai été bien malheureux, j'ai souffert; j'ai droit à un peu de repos, et peut-être... à ton amour... j'en ai besoin pour vivre... c'est toi qui est ma fiancée de toujours! Et puis, dans son journal, Petite-Mie avait exagéré sa pensée. Bavardages d'enfant que tout cela!

—Tu as tort, Pierrot, tu la méconnaiss!

—Si! te dis-je. Quand vous m'avez cru mort, elle a résisté à son chagrin. Toi, Loute, splendide et forte, tu es devenue une manière de sylphide. Tes yeux creusés racontent tes pleurs et ta fièvre... Tu veux me sacrifier à une petite fille qui m'aime infiniment moins que tu ne m'aimes... et puis, et puis, si tu continues à

nous martyriser tous deux, continua-t-il avec un sanglot, je m'en irai... je ne sais où... Mais je sais bien que je n'épouserai jamais Petite-Mie!

Les deux jeunes gens, qui mêlaient leurs larmes, assis sur un large divan, entendirent alors comme un frôlement, un crissement léger.

Loute, affolée, alla ouvrir la porte; il n'y avait personne.

—J'ai cru, dit-elle que quelqu'un était là. Si Mie avait entendu...

—Cela apaiserait bien des choses, répondit un peu égoïstement le jeune homme, car je ne suis plus capable du sacrifice que tu réclames de moi. Et ta figure, tes yeux, ton aspect me prouvent, m'ont prouvé à première vue que je ne suis pas le seul à souffrir...

—Je te croyais mort, balbutia Loute.

—Je te quitte... advienne que pourra; si tu persistes dans ton erreur, je m'en irai!

Loute, restée seule, baigna ses yeux rougis avec un peu d'eau fraîche, lissa ses cheveux. Puis, elle descendit, navrée, se sentant désolée mais impuissante à guider ce malade sans volonté qui ne voulait plus souffrir!

Mie fleurissait la table d'une trainée de lierre et de quelques graines rouges, les fleurs étant rares à cette époque de l'année.

La petite soeur montrait un visage décomposé; il était aisé de comprendre qu'elle savait tout!

Loute défailit comme si elle eût été coupable; elle esquissa un geste affectueux.

Mais Petite-Mie prit les devants et se plaignit d'un assez fort malaise.

—Je ne déjeunerai pas avec vous, dit-elle avec une sorte de dépit fort bien joué... je me sens le cœur tout barbouillé... je vais me mettre au lit dans quelques minutes. Il est d'ailleurs inutile de s'occuper de moi!

—Cependant, murmura Loute.

—Non, je vais m'administrer une infusion chaude, une bouillotte. J'essayerai de dormir. Elle disparut, après avoir disposé la guirlande avec symétrie.

—Je lui suis odieuse, pensa Loute, et elle fondit en larmes, puis se ressaisit vite.

M. Berval et Pierrot rentraient en causant avec animation.

—Petite-Mie, expliqua Loute, est souffrante; elle ne déjeunera pas!

Pierrot, se sentant observé par son oncle, sut contenir un mouvement qu'il aurait fallu expliquer... mais, à la fin du repas, il avait retrouvé son rire d'autrefois!

—C'est à n'y rien comprendre, songeait, au moment du café, l'excellent M. Berval.

Les jours qui suivirent ces événements, se traînèrent, lourds, pénibles.

Pierrot, gêné sous le regard inquisiteur de son oncle, évitait de le suivre comme un caniche.

Petite-Mie, tout en restant correcte et gentille, n'adressait plus la parole la première à son fiancé, et se gardait de toute familiarité.

La malheureuse Loute, qui avait poussé le sacrifice et l'abnégation jusqu'à la folie, voyait avec terreur les heures s'écouler. Chaque minute, se disait-elle, nous rapproche de quelque chose d'horrible! A la dérobée, elle surveillait Petite-Mie; la jeune fille ne se départait pas d'une certaine affabilité; calme, mais un peu distante, il semblait qu'elle n'était plus tout à fait de la famille... Elle

(Suite à la page 36)

## Mères, faites ceci—

Quand les enfants toussent, frictionnez-leur la gorge et la poitrine de Musterole.

Nous n'avons pas besoin de dire comment un rhume peut dégénérer rapidement en croup, chez les enfants. Et c'est alors que vous êtes heureuses d'avoir sous la main un pot de Musterole pour soulagement immédiat. Il ne fait pas venir d'ampoules.

Comme remède d'urgence, Musterole est excellent. Des milliers de mères le savent. Vous devriez toujours en avoir un pot à la maison. C'est aussi bien un remède pour adultes. Il guérit maux de gorge, bronchite, amygdalite, croup, tétanos, asthme, névralgie, maux de tête, congestion, pleurésie, rhumatisme, lumbago, douleurs et maux de reins et d'articulations, morsures, muscles endoloris, engelures, coups gelés et rhumes de poitrine (pouvant aussi prévenir la pneumonie). 40c et 75c chez tous les pharmaciens.

The Musterole Co. of Canada, Ltd.  
Montréal.



Ne fait pas venir d'ampoules

Meilleur qu'un emplâtre de moutarde.



Lait riche, ext. de grains maltés en poudre.  
Digestible—Pas de cuisson. Une collation délicieuse.

Votre armoire de médicaments à la maison.—Parmi les principaux remèdes de famille qui doivent toujours être sous votre main dans votre armoire de médicaments, aucun n'est plus important que l'Huile Electrique du Dr Thomas. Ses usages multiples pour soulager les douleurs et guérir les maux sont connus par des milliers de gens dans le pays. Employez toujours l'Huile Electrique du Dr Thomas pour guérir les rhumatismes et les douleurs sciatiques, pour traiter les gorges et poitrines douloureuses, les rhumes, brûlures, écorchures, coupures, contusions et foulures.

## Dr HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X

Accouchements, Maladies des Femmes et des Enfants.

450 RUE ST-HUBERT

Tel. Est 2177 - - Montréal.

Rien aussi bon pour l'Asthme.—Les remèdes pour l'asthme vont et viennent, mais chaque année les ventes du remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg deviennent de plus en plus grandes. Nul témoignage plus ample ne peut être invoqué pour son mérite remarquable. Il soulage. Il est toujours de la même qualité invariable que l'asthmatique apprend à connaître. Ne souffrez plus d'une autre attaque mais ayez ce splendide remède aujourd'hui même.

# LES TROIS DE L'ARRIERE

(Suite de la page 35)

avait un air absent, parfois un sourire étrange entr'ouvrait ses lèvres.

Ce sourire, Loute ne devait jamais l'oublier! Mie manifesta, comme tous les samedis, le désir d'aller à Uzanne, faire des achats pour l'office et la lingerie; elle demanda l'auto à Paulet.

Personne ne la vit cacher sous une banquette de la voiture un paquet, de petites dimensions, il est vrai.

L'après-midi parut bien longue à la soeur aînée.

— Je te dis, Pierrot, qu'il faut nous attendre à tout... tu ne connais pas Mie! Ses résolutions sont inébranlables. Pendant la guerre elle a travaillé avec acharnement, tandis que la douleur faisait de moi une épave, sans volonté ni bon sens!

— Je ne te le reprocherai pas, dit Pierrot très tendre!

— Depuis trois jours, j'ai essayé en vain de lui parler, de lui expliquer... elle ne voulait pas... ses yeux m'intimidaient...

— Elle avait tout entendu... Dès lors, des explications devenaient inutiles.

— Petite-Mie est au-dessus de nous Pierrot, pas un cri, pas une plainte!

— Tu te calomnies, ma chérie!

— Elle a souffert longtemps sans rien dire, quand ta sympathie s'orientait vers moi!

— Tu as souffert encore plus longtemps, et tu n'as pas laissé traîner ton journal!

— Pierrot!

— Ne crains rien, mon aimée! Tout me fait croire que Mie ne se livrera pas à un acte de désespoir.

— Je voudrais partager ton optimisme!

Le soir, Pierrot baissa la tête; l'auto grise revint vide! Paulet déposa à l'office quelques volumineux paquets et ajouta:

— C'est moi qui ai fait les achats aujourd'hui, d'après une liste que m'a donnée Uzanne, Mademoiselle a pris le train pour Pont-sur-Loire. Je l'ai conduite moi-même à la gare... je croyais que tout le monde savait qu'elle partait en voyage!

Loute pleurait à chaudes larmes.

M. Berval serrait les poings.

— Que va faire ma fille à Pont-sur-Loire? grondait-il sourdement.

— Elle est allée se noyer, sanglota la malheureuse Grande, perdant à demi-connaissance.

— Non, cria Pierrot avec force; elle est retournée au couvent! Voici deux lettres, je viens de les prendre dans sa chambre, elle les avait laissées en évidence sur la cheminée... Pardonnez-moi, j'ai pris la liberté de décacheter celle adressée à Loute! M. Berval eut beau assujettir ses lunettes, il fut incapable de déchiffrer le billet fort court que lui avait destiné Petite-Mie.

— Que se passe-t-il? Que se passe-t-il, murmurait le pauvre papa; et se disant, il regardait sévèrement Pierrot.

— Loute vous l'expliquera à loisir, répondit le garçon, visiblement soulagé d'un grand poids. Permettez-moi de me retirer!

Loute se jeta dans les bras de son père.

— Papa, sanglota-t-elle, éperdument, il n'y a de la faute de personne!

— Il me faut des preuves, objecta M. Berval durement. Qui a froissé Mie au

point de lui rendre haïssable la maison de son père?

Mais, ces preuves qu'il réclamait avec insistance, M. Berval dut les attendre encore quelques heures.

Loute, épuisée par les émotions de toutes sortes, en proie à une violente crise de nerfs, délirait en répétant:

— Je ne suis pas coupable! Personne n'est coupable!... Il n'y a pas de trahison!

Une forte fièvre la prit bientôt et mit ses jours en danger.

De nouveau, la douleur et le spectre de la mort s'abattirent sur la villa Blanche. Mais la forte constitution de la jeune fille l'emporta sur la fièvre pernicieuse; elle revint à la vie rapidement, dès qu'elle eut repris connaissance.

A ce moment-tant attendu par M. Berval et Pierrot, Loute ne lut qu'adoration et tendresse dans les yeux de son père et de son fiancé.

M. Berval avait parcouru, depuis longtemps, les deux messages de Petite-Mie et son neveu lui avait raconté, sans rien omettre, le sacrifice sublime, les luttres, les souffrances de la soeur aînée.

Petite-Mie écrivit, du reste, au moment de la guérison de Loute, une lettre qui mit du baume sur le coeur du père.

La jeune novice ignorait la maladie et la guérison de sa soeur.

On lui avait tout caché.

Son dernier billet, empreint de la plus grande noblesse, et d'une sincérité touchante, disait ses débuts dans la vie monacale.

"Ici, assurait-elle, on me traite en enfant gâtée... il paraît que j'ai une vocation extraordinaire!

"Je n'étais pas sans me douter que le couvent pouvait devenir pour moi un refuge accueillant et souhaitable.

"Vous savez, par les feuillets de mon journal, glissés dans ma lettre pour Loute, que j'avais fortement mûri, pendant la guerre, ma résolution de prendre le voile.

"J'y avais même songé toute enfant.

"La mère supérieure, en me voyant accourir, n'a eu aucune espèce d'étonnement; j'avais à peu près compris qu'il était inutile de l'avertir du retour de mon fiancé.

"Depuis des mois, nous entretenons une correspondance suivie; elle m'attendait!

"Il me semble que je suis ici depuis toujours.

"J'aime à me rendre utile, à accomplir des tâches réglées, minutieuses, bien définies.

"On m'a confié un travail assez important.

"Je préfère l'obéissance au commandement, le repos aux fêtes, et vous le dirais-je, une certaine pauvreté, ennoblie par l'ordre strict, la propreté rigoureuse n'est pas sans me plaire!

"Si je prie, ce n'est pas pour que le Seigneur m'envoie la paix... je ne l'ai jamais perdue; c'est pour qu'il attire ses bénédictions sur la maison de la famille. (Vous voyez, je parle déjà comme une nonnaïne.)

"Je suis sûre qu'un avenir heureux vous attend.

"Loute a promis qu'elle ne quitterait jamais papa; je sais qu'elle tiendra sa parole.

"Et comment papa serait-il malheureux, en ayant toute sa vie Loute auprès de lui?"

"Je désire par-dessus tout le bonheur de ma Grande!

"J'ai pu lui paraître froide et maussade pendant trois jours... je n'étais pas fâchée contre elle. Seulement, je voulais éviter les explications.

"Quand nous nous reverrons, pour ma prise de voile, qui sera très prochaine (on juge que le noviciat m'est à peine nécessaire) je saurai bien lui prouver que mon affection pour elle n'a jamais varié.

"Jusqu'à cette époque désirée... où je vous appellerai, cher papa et ma chère Grande, écrivez-moi souvent, mais brièvement, c'est la règle.

"Et surtout, ne me demandez pas de revenir. Je suis déjà une petite soeur..."

"Votre MIE."

— Elle n'a pas prononcé mon nom, remarqua Pierrot un peu triste; me garderait-elle rancune?

Loute qui écrivait une larme ne répondit pas.

— Elle n'a pas prononcé mon nom, quelqu'un a été coupable dans cette triste histoire, c'est moi.

Et comme Loute se récriait. Oui, acheva-t-il avec force, nul ne doit jouer, même pour un motif sublime, la périlleuse comédie de l'affection et de l'amour!

FIN

## LA MEDAILLE

(Suite de la page 10)

fin obtenu une place de contremaître, dire en riant à ma mère:

— Popaul va être content!

— Pourquoi?

— C'est définitivement lui qu'on propose pour la médaille. Le directeur vient de me charger de lui remettre cette feuille qu'il devra remplir et signer à midi. On l'enverra ce soir au Ministère, et d'ici huit jours au plus, pour le Quatorze-Juillet, grand-père sera décoré.

— Le vieux Marec va rager!

— Tant pis pour lui!

A midi, mon grand-père, très droit et vert encore, arriva. Il ne semblait pas comme à l'ordinaire. Un peu d'inquiétude troublait ses yeux clairs. Tout de suite, il nous dit:

— Ah! mes enfants, voilà Marec nettoyé! Il n'était pas venu hier déjà. Paraît qu'il est malade sérieusement. Le médecin qui est passé ce matin aux fourneaux a dit qu'il était perdu. C'est comme une attaque qu'il a eue. Et paraît qu'à cet âge, on ne s'en remet pas. Il trainera quelques semaines encore, puis, zoup! bonsoir la compagnie, il n'y aura plus personne! tout de même, ce que c'est que nous!

Un silence tomba. La voix du grand-père tremblait. Après un instant, il ajouta:

— Je lui en ai voulu, c'est vrai,

mais maintenant il ne doit plus être question de ça. J'irai lui serrer la main, lui demander pardon. C'est à moi à faire la démarche...

Mais déjà mon père lui avait présenté la feuille; il lui expliquait qu'il allait enfin obtenir ce qu'il désirait.

Il ne nous parut pas que le visage du vieux travailleur exprimât la grande joie qu'il eût dû ressentir.

Il fit seulement:

— Ah! oui, ça me revenait!

Puis, après quelques secondes, avec un soupir:

— Voilà ce pauvre Marec fichu!

Pendant le repas, frugal comme on les faisait chez nous, dans l'humble ménage ouvrier, le grand-père ne parla guère. Il paraissait soucieux. Son front, très plissé, très ridé, ses sourcils froncés, accusaient une douloureuse préoccupation.

Mon père et ma mère se regardaient, se demandant ce qui pouvait bien le tracasser.

Ce ne fut qu'à la fin, lorsqu'il eut avalé son dernier verre de piquette, qu'il dit:

— Bon sang! c'est embêtant tout de même à mon âge de voir déraiper un vieux camarade comme Marec!... Malgré qu'il ait mal agi, ça m'ennuie de penser qu'il va s'en aller, navré, sans rien, tout seul, tandis que moi qui possède encore bon pied et bon oeil, je reste médaillé!... Toute la chance... est-ce juste?

Il branla sa tête grise, tenant à la main la feuille qu'il avait prise.

— Je vas me promener au jardin un petit instant, fit-il tout-à-coup, ça me portera conseil!

## VI

Il fut de retour presque aussitôt, et me prenant par la main:

— Accompagne-moi, petiot! me dit-il.

Mon père demandait:

— Où allez-vous donc?

— Bah! répliqua-t-il, — et il eut un geste vague — jusque chez Marec! Je ne veux pas le laisser partir, ce pauvre vieux, sans que nous ne nous soyons remis! Il faut que je lui serre la main. Ça me peinerait trop de penser qu'on resterait brouillés dans la mort!

— Et la feuille?

— La feuille?... Oh! j'ai encore une bonne demi-heure avant la rentrée! J'aurai le temps de la remplir au retour.

Il l'avait pliée et mise dans sa poche. Nous sortîmes, suivîmes la rue, moi trotinant de toutes mes petites jambes, très ému à la pensée que j'allais voir un homme condamné à mourir.

Tout en marchant, grand-père Popaul avait des exclamations qui m'étonnaient:

— Ça doit pouvoir s'arranger!... Faudra voir!... Cette médaille!... J'au-

rais été rudement content, bien sûr, de la porter!... Mais Marec aussi... lui qui n'a plus que quelques semaines à vivre! Qui sait si ça ne le guérirait pas?... Ah! tant pis pour moi! J'irai trouver le directeur tout à l'heure. Je lui expliquerai que je refuse, que c'est à Marec... Il comprendra!

Nous arrivâmes.

Le malade habitait, seul, une petite maison presque en ruines, en un coin du village.

Mon grand-père poussa la porte. Moi, dans ses jambes, je frissonnais. La pièce où nous pénétrâmes — l'unique — était un peu sombre. Pourtant, dans un coin, sur un grabat, nous aperçûmes le pauvre vieux.

En entendant entrer, il s'était soulevé sur son séant, les yeux éteints, le front couvert de sueur; il eut un cri:

— Ah! Popaul!

Grand-père s'excusait:

— Oui, mon vieux... C'est moi... Ça t'étonne, hein?... Mais je ne viens pas pour te faire des reproches, au contraire! Sois tranquille! Ce qu'il y a eu entre nous est passé!... Et la preuve, c'est que quand j'ai appris la grande nouvelle et qu'on m'a dit que tu étais un peu malade, obligé de te reposer pendant quelques jours, je me suis dépêché de venir te l'annoncer le premier.

— La nouvelle? demanda le malade; quoi donc, Popaul?

Grand-père se pencha:

— Eh bien! mon vieux, c'est toi qui l'as, la médaille!

— Comment?... Tu te moques de moi!... Ah! c'est mal!

— Je ne me moque pas. C'est à toi, te dis-je, qu'on l'accorde! Le directeur nous l'a annoncé ce matin. Même, comme il n'avait pas trop le temps de venir jusqu'ici, il m'a chargé de t'apporter une feuille à remplir... Je vais écrire pour toi... Dans huit jours, le Ministre aura signé, tu auras ta récompense... Et je ne le regrette pas, mon vieux, je te le jure!...

L'autre avait pris la main de mon grand-père. Il la serrait avec force. Et dans ses yeux éteints des lueurs de satisfaction revenaient. Il bégayait:

— Merci... oh! merci!... Que je suis content!... Et que tu ne sois plus fâché... Mais toi, tu n'as rien?

— Moi?... Un peu plus tard, va! Le directeur l'a dit... Peut-être l'année prochaine!...

Grand-père Popaul mourut deux mois après Marec, un matin d'octobre; il fut enterré près de son camarade, sous les branches d'un sapin les protégeant ensemble, prolongeant leur amitié au-delà de la vie.

Je ne songe jamais à lui sans que le souvenir ne me vienne aussitôt de son touchant sacrifice.

C'était un forgeron dur et farouche, un simple; mais c'était aussi un brave homme.

PAUL ROUGET



Le capital représenté par les navires, les bateaux, les filets et le reste du matériel et de l'outillage employés pour la pêche au Canada, dépassait en 1921, 26 millions de dollars; la même année, le nombre de personnes employées était de 55,000. Le capital engagé dans les établissements de conserve et de séchage s'élevait à 19 millions et demi de dollars et les employés étaient au nombre de 14,000.

\* \* \*

En 1922, il y avait déjà sur les fermes d'élevage d'animaux à fourrure, au Canada, 21,000 renards argentés.

\* \* \*

Il existe au Canada 39,840 milles de voies ferrées.

\* \* \*

La route de navigation intérieure du Saint-Laurent a son entrée au détroit de Belle-Isle et s'étend jusqu'à la tête du lac Supérieur, soit une distance de 2,340 milles. La profondeur du chenal est de 35 pieds jusqu'à Montréal.

\* \* \*

Les chemins de fer électriques du Canada représentent collectivement 2,187 milles de voies ferrées.

\* \* \*

Quoique situé à mille milles à l'intérieur, Montréal, placé à la tête de la navigation océanique sur le Saint-Laurent, est un des plus grands ports du monde. Sous le rapport du commerce extérieur, il n'est surpassé, sur ce continent, que par New-York. Il peut recevoir à la fois plus de cent navires océaniques et sur tout son contour il y a un chemin de fer de ceinture, à traction électrique, de 65 milles de longueur.

\* \* \*

Il y a 22 Universités au Canada et, dans ces institutions, 3,300 professeurs et plus de 35,000 étudiants.

\* \* \*

On compte aux Etats-Unis un million et demi de téléphones payants.

\* \* \*

L'armée italienne se sert pour traverser les rivières de bachots en caoutchouc pouvant contenir de douze à quinze hommes. Ces bachots en caoutchouc sont gonflés à la main ou par un mécanisme s'actionnant avec le pied.

\* \* \*

La ville de Christiana, en Norvège, s'appelle maintenant Oslo.

\* \* \*

En 1923, on a compté 22,600 personnes tuées et 678,000 blessées dans des accidents d'automobiles aux Etats-Unis.

Dans les onze dernières années les capitalistes anglais n'ont placé au Canada que pour cent millions de capitaux.

\* \* \*

On compte plus de cinquante variétés de mines pour les crayons.

\* \* \*

On estime à \$1,500,000 l'argent déposé dans les banques d'enfants au Canada.

\* \* \*

Dans une année la ville de Philadelphie manufacture assez de bonbons et de crème à la glace pour fournir chaque habitant des Etats-Unis avec une demi-livre de bonbons et une chopine de crème à la glace.

\* \* \*

On compte en Angleterre un téléphone par chaque 47 personnes; aux Etats-Unis on en compte un par chaque 8 personnes.

\* \* \*

On vit 20 ans de plus aujourd'hui en Angleterre qu'il y a un siècle.

\* \* \*

Le plus petit aéroplane du monde n'a qu'une envergure de 18 pieds aux ailes et peut fournir une vitesse de 115 milles à l'heure. On trouve cet aéroplane au camp militaire de Texas, Etats-Unis.

\* \* \*

Un minaret de 90 pieds de hauteur vient d'être érigé aux Indes sur la tombe d'un éléphant favori d'un rajah.

\* \* \*

La Tamise coule à une vitesse de 23 milles devant la ville de Londres. Ce fleuve est traversé par 21 ponts et neuf tunnels.

\* \* \*

La plus grosse cloche en Angleterre est à la cathédrale de St-Paul, à Londres; elle mesure neuf pieds et demie de diamètre et pèse 17 tonnes.

\* \* \*

Il flotte dans l'atmosphère de Londres 200,000 tonnes de soufre.

\* \* \*

L'Angleterre possède maintenant 25 escadrilles d'aéroplanes.

\* \* \*

L'Académie Stanislas de Nancy a été créé par Stanislas Ier, roi de Pologne en 1750.

\* \* \*

Le tombeau de Jean Jacques Rousseau se trouve à Ermenonville, près de Paris.

Véritable  
**ASPIRINE**

Dites — "Aspirine Bayer"  
INSISTEZ! A moins de voir la "Croix Bayer" sur les comprimés, vous n'avez pas la véritable Aspirine Bayer reconnue sûre par des millions de gens et prescrite par les médecins depuis 24 ans.

Sûre — N'acceptez que le paquet "BAYER"

qui contient le mode d'emploi correct. Boîtes commodes de "Bayer" de 12 comprimés. Aussi bouteilles de 24 et 100. — Chez les pharmaciens.

Aspirine est la marque de fabrique (enregistrée à uCanada) de la Manufacture Bayer de Monaceticacidester de Salicylicacid.

SAVON  
BABY'S  
OWN



Cinq générations de  
Canadiennes l'ont recommandé



Pas un défaut

ne vient gâter la beauté parfaite de son teint. Permet de cacher effectivement les imperfections de la peau, qu'elles soient temporaires ou permanentes. Atténue une rougeur trop vive et corrige les peaux huileuses. Est hautement antiseptique.

Echantillon envoyé franco contre 15 cents  
FERD. T. HOPKINS & SON  
Montreal

Crème Orientale  
de Gouraud



Sur les ailes du doux zéphyr le jardin tout fleuri vous apporte sa senteur embaumée, telle est l'illusion délicieuse créée par cette composition originale —

Offre  
Spéciale

Nous vous enverrons, franco, sur réception de cette annonce et de 25 cents, 1 flacon 1-16 d'once et 1 boîte de Poudre Echantillon. (Teinte: Blanche, Rachel, Rose ou Chair.) Avec votre réponse, veuillez nous donner le nom du meilleur marchand de votre ville.

Parfumerie J. A. Marceau  
RUE RODNEY — MONTREAL

JE SEME DU BONHEUR



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REponses des correspondants

HENRIOT, PETIT AVOCAT. — Je ne sais si je serai la première à vous tendre la main, petit frère...

MONY, gentille amie. — Connaissiez-vous la jolie légende de la chrysanthème, fleur qui nous vient des pays merveilleux de l'Extrême-Orient?

MINET QUI GRIFPE. — Je vous ai lu avec joie votre lettre. Vous êtes très gentille de n'avoir pas eu peur du pauvre Minou Gris.

JOYEUX TROUBADOUR. — Gentille amie, ma pensée s'envole vers vous souvent, très souvent. Il est toujours bon d'avoir une amie telle que vous.

A TOUS. — Acceptez-vous parmi vous des yeux rieurs? — ne pas confondre avec moqueurs, bien qu'ils le soient parfois.

OLUNA. — Encore le vilain taquin qui vous arrive, mais soyez tranquille, si ne vient pas vous faire victime de ses espérances.

EXCELSIOR. — Mon cœur a fait toc, toc, en vous apercevant au Foyer. J'attendais cette bonne surprise malgré votre absence prolongée.

LIÈRE TRANSPLANTE. — C'est avec une grande joie que je vous ai lu. Je suis heureuse d'avoir fait descendre en votre cœur...

ROSE ROUGE. — Voulez-vous m'écouter un peu? Vous êtes rose et il faut vous conserver, alors venez me saluer...

FLEURETTE. — Je veux bien de votre amitié, gentille Fleurette, tous les amis du Foyer vous contentent Fleurette à ce temps-ci.

VIOLLETTE DES VALLONS. — J'apprends, amie, par la voie du courrier, un trouble dont vous avez eu à souffrir déjà, et qui est consenti par vous-même à une amie de passage.

MASQUE RIEUR. — Vous me rencontrez dans les royaumes et, je vous souris point? Le pourquoi est que, vous êtes si bien masquée qu'il est impossible, même à un Magicien...

PETIT DIABLE. — Oh! oui, je vous garde toujours une très grande place dans mon amitié. J'aime tant vous lire! Alors vous reviendrez bientôt, car j'aime tant à vous savourer.

PETIT SABOT BRETON. — Salut, aimable petit sabot, viendrez-vous nous parler de cette chère vieille Bretagne dont on dit tant de bien, et voulez-vous accepter l'amitié de Rose-France.

HEMORROIDES SOULAGEES

Si vous souffrez d'hémorroïdes saignantes, cuisantes, internes ou saillantes, je puis vous offrir un soulagement assuré. Vous pouvez vous appliquer vous-même, chez vous, mon nouveau traitement par absorption.

TRAITEMENT GRATUIT

qui vous procurera un soulagement instantané. N'envoyez pas d'argent. Faites connaître à d'autres ce nouveau et merveilleux traitement.

MME. M. SUMMERS BOITE 14 WINDSOR, ONT.

"Je dois la vie au Carnol," écrit M. Sinclair

A la suite d'un accident de chemin de fer, après la faillite de plusieurs médecines, M. Sinclair obtint du soulagement de deux bouteilles de Carnol.

La lettre suivante se passe de commentaires. Nous laissons M. Sinclair vous raconter son expérience en ses propres termes. "Je souffrais d'épuisement nerveux à la suite d'un accident de chemin de fer il y a quelques années. Les remèdes ne m'apportaient aucun soulagement véritable, alors je décidai d'essayer le Carnol. Je n'avais pas grande confiance aux remèdes brevetés, mais un ami me dit que le Carnol était bien supérieur aux remèdes brevetés ordinaires.

"Après une première bouteille je remarquai un mieux considérable. Mon appétit s'améliora et après la seconde bouteille j'aurais pu manger même des patates crues et des oignons. Je dormais dur comme une bûche et après un sommeil réparateur j'entreprenais de bon cœur le travail fatigant d'un agent d'assurance actif. C'est un travail qui requiert une dépense considérable de forces nerveuses pour conclure des marchés et je puis dire en toute confiance, que le Carnol n'a pas son pareil en fait de remèdes. Je vous suggérerais de mettre cette lettre bien en évidence, afin que tout le monde connaisse ce merveilleux remède pour reconstituer les forces et engraisser. Je dis en toute confiance, je dois la vie au Carnol. Rien n'égale ce remède.—Gordon M. Sinclair, Chatham, N.B. 1-24

Nouvelles fournitures en demande.—Partout où l'Huile Electrique du Dr Thomas a été introduite, de nouvelles commandes ont été ordonnées, ce qui démontre que partout où va cette huile excellente, son pouvoir fait impression sur le peuple. Quelle que soit la latitude, il est trouvé que son efficacité n'est jamais égalée. Elle est mise dans les bouteilles les plus transportables et peut être emportée en voyage sans crainte de les casser.

HIRONDELLE REVEUSE

En rêvant au jardin.

Pensée sur un lilas Tout au loin, tout là-bas, L'hirondelle légère Joyeuse messagère Respire doucement Notre beau lilas blanc.

La lune aux reflets bleus Tout là-haut, dans les cieux, Sous ses longs cils dorés Et ses grands yeux baissés, Contemple en souriant L'hirondelle rêvant.

Hirondelle rêveuse, Joyeuse! Une note enivrante Tu chantes A tes doux oiseaux! Tout blond! Sur le beau lilas blanc En rêvant!

— COEUR DE VELOURS

FIN DE MON REVE

Je me voyais tout de blanc vêtue, à genoux au pied de l'autel. "Lui" me regardant, où comme il me paraissait heureux... au sortir de l'église, appuyée à son bras, toute tremblante, rougissante d'émotion, me voyant personne autre que lui. J'étais sa compagne, désormais, et partagerais ses peines, ses joies, nous serions l'un à l'autre. Oh! comme nous serions heureux, et combien je l'aimerais. Plus tard, assis près du foyer, fumant son cigare, moi faisant de la broderie... et notre gros bébé, comme il est beau! il ne faut pas faire de bruit... parlons à voix basse de crainte de l'éveiller.

O'réalisme désillusionnant, pourquoi venir briser un mirage que mon âme avait idéalisé... Adieu illusions que berçait mon cerveau et mon cœur. Un soir un matin, un seul mot est venu mettre fin à mon rêve le plus cher. Peut-être qu'un geste, un seul mot de l'une ou de l'autre aurait mis fin à cette scène si triste, mais, hélas! trop d'orgueil réciproque... Je pardonne à la réalité en souvenir des beaux jours passés ensemble. Peut-être le bonheur que j'attendais n'aurait été que chimérique. Dieu me réserve-t-il un bonheur plus grand? Les épreuves ne sont pas éternelles! Si, si-bas, et n'obtiens pas les désirs de mon cœur, la-haut Jésus fera réfléchir en allégresse et en joie les larmes versées sur la terre. L'espoir en est la réponse. Je vivais d'espérance... aujourd'hui, de souvenirs. — PEU D'ESPOIR.

LES FLEURS DU PETIT JARDINIER

Il existe dans un petit coin de terre, un jardin où croissent en lotos et en amour, des fleurs, les plus belles du monde.

De ce jardin se dégage un parfum exquis, qui s'élève vers les cieux comme un hommage au Seigneur.

Au mois de novembre: Le vent devient de plus en plus froid, les frimas courent sur la terre, les rayons solaires faiblissent. La tige des fleurs ploie sous la poussée du vent, leurs têtes s'inclinent en signe d'adieu, puis sans trembler et avec résignation, elles ouvrent toutes grandes leurs pétales aux grands vents d'hiver.

Au mois de janvier: Elles ont disparues sous un grand et épais linceul blanc, la grande chaleur d'affection qui règne dans leur cœur, leur conservera la vie jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de ce bandeau blanc qui leur masque la lumière.

Au mois de mai: Enfin, les voilà ces jours si longuement attendus, sous les rayons du soleil, de plus en plus fort, la terre est délivrée de son manteau hivernal, l'herbe verte paraît, les fleurs redressent leur tige, et contemplant cet astre qui tous les jours vient les reconforter d'une douce chaleur, puis avec une grâce infinie, lui sourient divinement.

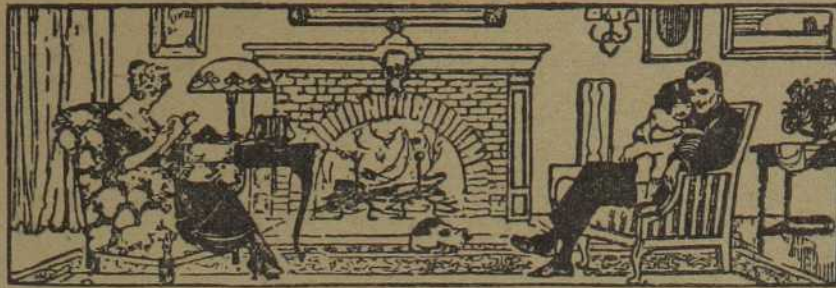
Rien n'est plus doux que d'humer l'air embaumé de leur parfum. Je ne puis me lasser de les admirer, c'est une vraie féerie. — ROI SOLEIL.

REponses des correspondants

SOLITAIRE. — Je transmets votre demande à ma grande "Mony" qui saura mieux que moi vous renseigner sur ce sujet. — Petit Jardinier.

MONY, de la part du P. J. — Je suis folle de vous demander un pareil service, mais je sais que vous ne saurez me refuser, dites? Je serai fiancée prochainement et me marierai à l'automne. D'ici là, j'aimerais à recevoir des conseils à ce sujet. Comment organiser la soirée de fiançailles, comment m'habiller, comment me conduire avec les invités; ensuite, pour le mariage, tout ce qui a rapport au mariage. Je n'ai presque jamais été aux mariages de mes amies, j'ai peur de commettre une gaffe, de ne pas me tenir comme il faut, de mal m'habiller, enfin il me semble que je ne saurais rien faire. Aidez-moi, voulez-vous? Vous savez tout ce qu'il faut faire. Je ne... pas de haute classe, ni de la basse classe. Ma famille passe plutôt très bien, je n'ai pas de père mais pour une circonstance comme celle-là nous avons l'intention de faire les choses très bien, mais je ne sais comment. Je sais que c'est gros vous demander, vous, fréro! si occupé, mais n'avez-vous pas, parmi toutes vos fleurs, une sœur qui consentirait à se donner tout ce trouble pour moi? Je la récompenserai par mes prières et ma grande amitié. Si vous saviez comme je serais contente. Je ne sais rien faire, je suis si... — Solitaire.

JE SEME DU BONHEUR



LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REPONSES DES CORRESPONDANTS

A TOUS. — Je ne puis résister à la tenta- tion de publier cette lettre digne d'être signée par l'auteur de "La vie recommence", tellement elle exprime bien les sentiments d'une âme sup- rérieure. La vie est ainsi faite de ruines, parmi les- quelles se renouvelle le mystère du perpétuel mou- vement qui ne finira sur terre qu'à la fin des siècles.

Oui, mon ami, je crois connaître la loi de la souffrance, et j'en ai connu toute l'amertume. Jeune fille heureuse et choyée par d'excellents parents qui ont fait mille sacrifices pour me donner une éducation soignée, en même temps qu'une solide instruction, j'ai connu l'amour le plus pur et le plus délicat, d'un jeune homme au cœur le plus noble qui soit. Et j'ai connu par lui dans toute sa plénitude le bonheur de la vie à deux. Puis, vint une ombre à ce bonheur: une maladie grave qu'il contracta peu de temps après notre union, et qui pendant douze années le mina lentement, mais sans jamais altérer son courage, sa patience et même sa gaieté, puisque jusqu'à son dernier jour, il trouva moyen, par sa bonne humeur, son exquise bonté, de déridier les fronts les plus sombres, faisant toujours, soit par sa parole ou par son exemple du bien autour de lui. La mort vint me l'enlever un beau soir de printemps... me laissant seule, presque sans argent, en butte avec les difficultés de l'existence.

C'est alors que je connus la désespérance com- plète, car il me semblait impossible d'accepter l'épreuve et le demandais sans cesse le pourquoi de mon malheur. Combien il m'a fallu lutter pour ne pas me laisser abattre par la douleur; pour reprendre goût à la vie, car enfin, il faut vivre malgré tout... L'amour maternel a été ma force; ma filleule n'avait plus que moi, et je ne voulais pas qu'elle s'aperçût trop de la perte qu'elle venait de faire. Alors, j'oubliai un peu ma peine, et je fis tout en moi pour que rien dans sa vie à elle ne fut changé. Je tra- vaillai pour lui donner tout le confort possible, et je crois que je l'aimai doublement, reportant sur elle toute l'affection que je donnais à son père.

C'est ainsi que j'ai vécu, m'efforçant d'oublier, (et pour cela suis-je à blâmer?), oui, oublier que la vie m'avait bien durement traitée; et petit à petit, car le temps est un grand guérisseur, je retrouvai le calme et même la gaieté, qui est le fond de mon caractère. J'ai trouvé des conso- lations dans l'accomplissement de mon devoir d'honnête femme, et surtout de mon devoir de mère; et maintenant, après trois années, je me retrouve presque heureuse... Mais il y a encore des jours sombres à traverser; il y a des mo- ments où le courage faiblit devant toutes les difficultés de l'existence, car la lutte pour la vie est pénible pour une femme, et la solitude du cœur est quelquefois bien dure à supporter, quand on a vécu des années dans une intimité parfaite, dans une communion d'idées avec un être tendrement aimé. Je m'efforce autant que possible de vivre au présent; j'ai gardé du passé des souvenirs bien doux, et je n'essaie pas de soulever le voile de l'avenir. Qu'importe ce que sera demain!...

Oui, votre amitié m'est douce; quand le fardeau devient trop lourd, il fait bon pouvoir épancher son cœur dans celui d'un ami, surtout quand on est sûre d'être comprise et encouragée. Votre oeuvre est admirable, Petit Jardinier, etc. Votre dévouée. L'auteur, trop modeste, ne veut pas signer même de son pseudo.

PETIT PÂPILLON BLANC. — Merci, petit papillon, de votre affection, si généreusement ac- cordée. Certes, je veux bien vous aimer et vous le montrer de telle sorte que vous soyez tout à fait à l'aise avec moi. Savez-vous la chanson de l'hirondelle et du papillon? pourquoi ne ferions- nous pas comme le dit si bien la chanson. La vie est courte et souvent nous regrettons, quand la vie veut nous quitter, de ne pas avoir assez aimé. Aimons tandis que nous pouvons, petit papillon, c'est le but à atteindre... Je suis bien grave pour vous, petit ami allé, n'est-ce pas? Affection et sourires. — Pervenche.

ROI SOLEIL. — Il m'est impossible de refuser la gentille invitation que vous me faites et je viens à vous avec la plus entière confiance... Alors, c'est bien vrai, vous me donnez votre dou- ce amitié? — Merci, grand frère! C'est un don si précieux l'amitié vraiment fidèle... Combien de fois n'avons-nous pas été déçus par "un quel- qu'un" que l'on croyait sincère? Le réveil est cruel parfois... Je suis sûre que la vôtre ne fau- dra pas... Venez, mon Roi, me causer amicale- ment... venez irradier de vos rayons lumineux les "bats" berceurs... qui doucement, s'endorment près de la grève blonde. Recevez la pensée la plus enjolivée de... — Flo.

CHATTE BLANCHE. — Tous les amis du Foyer sont mes amis, du premier au dernier, "quand bien même ils ne le voudraient pas". C'est donc vous dire que la petite Chatte Blanche n'est pas rejetée, bien au contraire, val... Si vous êtes fière d'être amie avec le diable, "pas le vrai", venez me le prouver en venant causer souvent, vous voulez bien, dites? Ah! ne dites pas non par exemple, car il y aura du train. Bon sourire de votre... — Petit Diable.

MASQUE DE FER. — Je ne pourrais refuser une si douce amitié, en échange de celle-ci, je vous envoie un souvenir parfumé. — Mony.

MONA. — Par nos pseudo nous sommes pres- que jumeles, aussi en guise de bienvenue, je vous envoie de doux baisers. Bonjour, ma Mona. — Mony.

TOUJOURS FIDELE. — Je vous tends les deux mains, ma chérie, espérant que vous ferez honneur à votre nom en n'oubliant jamais vo- tre... — Mony.

ANEMONE. — Si vous saviez combien de fois, sur les ailes du souvenir, ma pensée s'envoie vers vous, même aimée, vous seriez tout à fait ras- surée. Je n'évoque jamais sans sourire moqueur toutes nos aventures... perte d'un talon, cris de frayeur, etc. Je rêve de revoir nos chères causeries où nous nous entendions si bien, vos projets étaient les miens, se réaliseraient-ils? Carresses sur carresses de votre... — Mony.

MERE CANADIENNE. — Votre titre me fait vous accueillir chaleureusement; j'adore les en- fants et vous me ferez un gros plaisir en me par- lant de vos chérubins. Y consentez-vous? — Mony.

CHIMENE. — Non, ma soeur, je n'ai pas ce bonheur de vous connaître. Un ami plus que cela encore puisque je voudrais être pour vous un grand frère qui, tenant par la main une toute petite soeur, voudrait lui faire franchir tous les obstacles de la route sans que son pied même les effleure. Qu'importe que je ne connaisse pas les traits de votre visage, puisqu'il m'est permis de connaître votre cœur aimant et reconnaissant. Mais pourquoi, petite Chimène, cette vision obscure de l'avenir? C'est avec de telles craintes que bien souvent l'on gâche sa vie et qu'un premier obstacle on se laisse abattre en niant l'existence du bonheur. Mais je ne veux pas, moi, qu'il en soit ainsi pour vous, ma soeur. Je veux que vous soyez heureuse, car il existe le bonheur, mais il faut quelquefois lutter pour le conquérir, c'est pourquoi il faut regarder l'ave- nir avec confiance et une ferme volonté de triom- pher. La rose sous la rafale ploie sa tige flexi- ble et s'incline vers la terre mais après la tem- pête, aux premiers rayons de soleil elle se re- dresse, elle brille d'un plus vif éclat et embaume l'atmosphère d'un parfum encore plus pénétrant. Il doit en être ainsi de vous, ma soeur. Après chaque épreuve il faut relever la tête et toujours confiants, et suivant le droit chemin marcher vers notre but, la conquête du bonheur. Re- venez, ma gentille soeur, j'aurai encore beau- coup à vous dire le grand frère. Un gros merci pour les bons souhaits. — Cyprien du Val.

A ma chère VIVA. — Merci, chère amie, de votre attention délicate et appréciée, je pense à vous souvent, ma grande. Vos écrits m'ont plu énormément et je vous admire dans tout le coura- ge que vous avez de plus que moi. Comme vous me l'avez demandé, je viens vous sourire, mais à travers mes larmes. Etes-vous content, je pense à vous souvent. — Musicienne qui pleure.

VIEILLE MAMAN. — Votre titre de vieille maman m'attire, vous dont l'âge a blanchi la tête, en somme tout. Vieille Maman, que dites- vous de la vie? Et à cette époque où vous êtes rendue, pouvez-vous dire en toute sincérité, si la vie vaut la peine d'être vécue? Répondez, je vous prie, à un fils qui vous aime parce qu'il a une bonne maman, la meilleure maman du monde, et que par elle, en honorant toutes les mères, de préférence il vous voue une amitié respectueuse. — Christo-Christy.

G. FROID. — Avez-vous donc toujours froid? les chaudes amitiés d'ici ne vous feront pas ces- ser de grelotter? Que faudra-t-il donc vous of- frir, frère? — Teint de Nacre.

PETITE SUZON. — En passant, j'ai lu votre impatience d'avoir un ou plusieurs billets des frères et soeurs. J'ai souri et vous offre mon amitié, venez causer souvent, je m'arrêterai près de vous, je vous donnerai un peu de pa- tience et vous verrez comme on vous jaserà. — Teint de Nacre.

BRINDILLE DE BLE D'OR ET OEUillet DE POETE. — Sincères félicitations — vous écrivez bien, j'aime vous lire. — Teint de Nacre.

SIMPLEX. — Un nouveau frère! Bienvenu au Foyer, je vous tends la main. — Teint de Nacre.

JEAN-PHIL. — Viendra-t-il saluer une soeur- riette? — Teint de Nacre.

LA DAME AUX CAMELIAS. — Hum! ma- dame, je ne sais plus quoi vous dire? après cela, venez donc comme c'est votre désir qui n'est guère contraire au mien. Nous causerons, ici, malade tout... hum! Sourire. — Teint de Nacre.

PETIT BIJOU. — Daignera-t-il sourire à moi qui aime tant les bijoux? — Teint de Nacre.

MAGALI. — Moi, je veux une gerbe de votre amitié, soeur, Magali. — Teint de Nacre.

LA CROIX DU CHEMIN. — Comme ce pau- vre petit avait raison de vous trouver bon! — La dame aux camélias.

ROSELLE CHARTRAY. — Toutes mes cha- leureuses félicitations. Votre "Doux mystère d'Amour", à du sublime. — La dame aux camélias.

JOYEUX TROUBADOUR. — Profitez de votre jeunesse; ne gaspillez pas vos vingt-deux ans par le soucis du lendemain; Dieu veuille sur l'avenir. A chaque jour suffit sa peine. — La dame aux C.

Suite à la page 41



Tient Le Foyer Propre

La Lessive de Gillett Pure en Flocons est la première aide de sanitation au foyer. Rien ne l'égalé pour né- toyer les évier et les égouts, pour nettoyer les ustensiles de cuisine graissés, pour tenir les planchers propres, etc. Procurez-vous d'une canistre chez votre épicer; cela vous évitera beaucoup d'ouvrage dur.

LESSIVE DE GILLETT 100% PURE EN FLOCONS

REPONSES DES CORRESPONDANTS

ROSE-FRANCE. — O belle rose qui venez de là-bas, venez avec moi, la main dans la main, nous dirons à tous ce joli refrain: Oh! Canadiens râlions-nous. Et près du vieux drapeau, symbole d'espérance, Ensemble crions à genoux: Vive la France. Vive notre Foyer. Et son Petit Jardinier.

PETITE SOEUR. — Mais venez tout de suite, avec Rose Blanche et Bébé Rose, vous serez bien gâtées. Tous nous vous chérissions, et redou- blerons de caresses pour vous, afin de vous faire oublier discrètement ceux qui vous ont marqués. Je serai votre grande soeur qui veut vous voir sourire toujours à un... — Oeuillet de Poite.

SANS AMOUR. — Comme nous allons bien vous comprendre, soeur, car je suis longtemps sans amour pour avoir trop aimé. Venez sans crainte, parlez-moi, je vous comprendrai. Amitié. — Oeuillet de Poite.

A TOUS LES NOUVEAUX ET NOUVELLES. — Bienvenus, que les joies du Foyer soient les vôtres; venez à un petit... — Oeuillet de Poite.

TEINT DE NACRE. — Véritable poète, qui savez si bien exprimer dans quelques lignes les sentiments d'un cœur généreux et compatissant, je vous remercie beaucoup de votre courte mis- sive. Si courte soit-elle, elle apporte pas moins d'orgueil chez cet humble berger perdu au fond de sa bergerie, qui se croyait oublié de tous. Au- jourd'hui, tout fier de cet bonheur, reviendra au milieu de tous chanter le bonheur d'être secondé par l'une des plus désirables correspondants du Foyer. De nouveau, merci. — Petit Berger.

MONA. — Mais oui, ma petite, je veux bien vous dire un mot, mais à condition que vous me répondiez; moi, je vous promets de vous causer bien long. Au Foyer, les mauvais temps n'y font rien, la paix qui y règne réchauffe votre cœur, et toujours le bon Petit Jardinier — du même sourire — accueille ceux qui frappent à sa porte, alors, douce bienvenue, ma mie. Merci pour le doux billet... chauds baisers. Revenez bientôt. — Rose Rouge.

PETITE JARDINIÈRE. — Quel bien immense ce doux baiser a apporté à mes pauvres pétales, et c'est avec joie et empressement que je l'ai ac- cepté. J'ai un cœur de femme si sensible que j'ai ressenti toute l'affection et la sincérité du vôtre. Combien reconnaissante je vous suis! Je suis heureuse d'avoir été une des premières à vous causer, petite amie. Si j'osais vous demander de me rappeler auprès de notre grand Jardinier — étant jardinière, vous êtes souvent à ses côtés — serait-ce trop exiger? Grosses caresses et doux sourires. A bientôt, ma jolie. — Rose Rouge.

GARMENCITA, L'ESPAGNOLE. — Me par- donnez-vous de m'introduire auprès de vous sans intermédiaire, chère Carmencita? Je voulais un renseignement que seule vous êtes capable de don- ner, car je crois que vous êtes la seule Espagnole de la page. Avez-vous déjà rencontré dans vo- tre pays des coquelicots jaunes? Par ici, j'ai beau chercher et chercher encore, je n'en trouve que des... rouges! Comme l'Espagne est le pays du jaune par excellence, j'ose espérer qu'il en pousse là-bas. Pardonnez-moi. — Coquelicot Jaune.

PAULETTE — VIVA — SEULE — LISE — YOLANDE. — Mes meilleurs souhaits comme nou- veau correspondant. — Coquelicot Jaune.

MONY et VIVA. — Y aurait-il une place dans votre cœur pour un petit... — Soleil.

OLUNA. — J'aimerais bien être votre petite compagne; qu'en dites-vous? — Soleil.

MASQUE RIEUR. — Oui, j'accepte très vite la compagnie de Masque Rieur. Ce masque peut cacher son visage, mais il ne peut cacher son âme qui est noble et pure; je vous offre mon amitié, en ferez-vous autant pour... — Carmella.

ROSELIS. — Quel beau pseudo vous avez, soeur, jolie. Me ferez-vous l'honneur d'un billet? — Fleurette.

PEUT FAIRE SES TRAVAUX DOMESTIQUES

Malade un an. Bénéficie grandement du Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

Bloomington, N.E. — "J'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour douleurs de dos et autres, aussi pour la nervosité, maux de tête et insomnie. Cela durait depuis plus d'un an; une amie me parla du Composé Végétal me con- seillant de le prendre. J'en ai re- tiré de grands bénéfices et je peux faire mes travaux domestiques. Je recommande le Composé Végétal moi-même, et vous pouvez utiliser cette lettre comme témoignage." — Mme William Morse, Bloomington, Co. d'Annapolis, N.E.

Savez-vous que dans une récente enquête chez les femmes employant le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, plus de 220,000 réponses furent reçues. A la question, "Avez- vous bénéficié de l'emploi de ce re- mède?" 98 pour cent ont répondu "Oui."

Ceci signifie que 98 femmes sur 100 jouissent d'une meilleure santé, par- ce qu'elles ont bien essayé ce remède.

Mme Morse ne représente qu'un autre cas de femme retirant de "grands bénéfices." Les femmes qui souffrent des maux si com- muns à leur sexe, devraient sui- vre le conseil des autres qui ont souffert comme elles et sont réta- blies. Donnez une chance à ce re- mède fiable — et sans délai. Tou- tes les pharmacies le vendent.

La Hernie Guérie

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COUR- ROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez au- jourd'hui à: PLAPAO COMPANY, 2673 Stuart Building, St. Louis, Mo., E.-U.

UNE BELLE TAILLE aux lignes harmo- nieuses, l'orgueil de toute femme est assurée Madame ou Mademoiselle par l'usage régulier des fameuses PILULES PERSANES

PILULES PERSANES de Tawfish Haziz, de Tébéran, Persé \$1.00 LA BOITE 6 boîtes pour \$5.00 La Société des Produits Persans Agent: PHARMACIE MODELE DE GOYER 180-est, rue Ste-Catherine, Montréal. N. B. — Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Miller's Worm Powders sont douces et agréables pour les enfants qui ne mon- trent aucune hésitation à les prendre. Elles mettront certainement fin aux trou- bles causés par les vers. Elles sont ren- forcissantes et stimulantes comme re- mède, corrigent les désordres de la di- gestion causés par les vers et redonnent la santé à tout le système pour le plus grand bénéfice de son développement.



L'ÉLÉGANCE DES DESSOUS

- I. Soutien-gorge dentelle et crêpe de Chine.
- II. Chemise de nuit, voile triple pois broqués.
- III. Parure crêpe Courtauld motifs point de tige.
- IV. Bonnet dentelle et crêpe Georgette.
- V. Soutien-gorge, motif fikt crêpe brodé d'un semis de pois.
- VI. Combinaison crêpe Courtauld, broderie au plumetis et jours.
- VII. Combinaison-culotte en linon et tulle.
- VIII. Combinaison-culotte, motifs brodés sur batiste.
- IX. Combinaison-jupon en crêpe de Chine et dentelle.
- X. Parure de linon, fine broderie.
- XI. Chemise de nuit crêpe de Chine et dentelle.

# La beauté

Une abondante et éclatante chevelure

"Danderine" à 35c embellit toutes les chevelures



Jeunes filles! Essayez ceci! En vous brossant et démêlant les cheveux, mouillez votre brosse d'un peu de "Danderine" dont vous imprégnez toute votre chevelure. Les résultats sont surprenants! Votre chevelure en sera ravivée et paraîtra deux fois plus épaisse et plus lourde; votre chevelure aura plus de force et une douceur, une fraîcheur et une luxuriance incomparables.

Tout en embellissant les cheveux, "Danderine" tonifie et stimule chaque cheveu de façon qu'il pousse épais, long et fort. Les cheveux cessent de tomber et les pellicules disparaissent. Achetez une bouteille de "Danderine" aux pharmacies ou rayons de parfumerie et voyez comme vos cheveux auront de l'éclat et de la vie après l'avoir employée.

Le premier remède employé en Amérique contre la toux



Dès les premiers jours de l'histoire on peut voir que les Indiens connaissaient la valeur médicinale de la gomme de pin contre la toux, rhumes. Cette gomme mélangée à d'autres médicaments de nature végétale constitue la base du succès dont a joui pendant 60 années le

**SIROP de GOMME D'EPINETTE ROUGE DE GRAY**

Montreal D-WATSON & CO., New York



TIMBRES-POSTE

Prix sans concurrence.

CATALOGUE GRATIS ET FRANCO

Carnets à choix.

R. POULAIN 7, RUE de PROVENCE PARIS

JE SEME DU BONHEUR



## Foyer du Petit Jardinier

REPONSES DE PETIT JARDINIER

**BRISE DU SOIR.** — Permettez-moi de ne pas acquiescer à votre demande. Votre pseudo a déjà une grande popularité au Foyer. Plusieurs de vos réponses sont en marche pour l'impression. Cela bouleversait tout. Vous êtes mon amie *Chantepleure*, restez-y pour me plaire. — Puisque vous avez un si bon mari, pourquoi ne pas lui plaire en vous privant de ces sorties? C'est qu'il vous estime, votre grand. Pourquoi ne pas écouter ses conseils? il a l'expérience que vous n'avez pas. Croyez-moi, conservez précieusement votre trésor.

**PETIT SABOT BRETON.** — Votre suggestion de casse-tête m'a plu beaucoup. Je vais m'efforcer d'en trouver la solution, sans cependant trop présumer sur mes capacités, très limitées en cette matière. Je vous ferai part du résultat.

**FROU-FROU.** — Douce pensée constante.

**AMOUREUSE DE JEAN DES BOIS.** — Exigez de lui la preuve de son amour en s'abstenant de cette chose. S'il vous aime réellement, il s'en privera.

**COEUR SAIGNANT.** — Je vous accepterai avec plaisir si vous voulez échanger votre pseudo. Veuillez, s'il-vous-plait, mentionner ce pseudo en signant de votre nouveau.

**REINE-PEF.** — Oui, c'est cela, je serai un peu votre papa, n'est-ce pas. Je prise fort cet honneur et vous prie de croire en ma tendresse paternelle.

**GERMAINE L.** — Mais non, vous ne m'ennuiez pas du tout. Je veux bien être votre ami. Je partage votre dire à propos de cette privation. C'est un excellent moyen de vous attirer les grâces de Dieu.

**CHRISTIAN.** — Mais non, vos réponses sont logiques. Trouvez-vous mes conseils de même? Eh bien, mettez-les en pratique.

**SOLEIL.** — Votre attente ne sera pas vaine, ma petite amie. Me voilà. Vos billets paraîtront tous et j'espère pouvoir vous revenir plus souvent. Contente, ma petite sœurlette?

**MONA.** — Vous n'abusez pas, mon amie. C'est lorsqu'on souffre qu'il fait bon sentir la douceur d'une amitié, nous murmurer, tout bas, à l'oreille, des paroles consolatrices. C'est dans l'amitié que naissent les plus douces consolations. Oui, Mona, l'espoir doit renaître en vous, à l'approche du printemps, quand le soleil ramène la joie dans tous les coeurs. Puis, au-dessus de tous les soleils, n'y a-t-il pas Dieu qui verse dans les âmes pieuses, sa source de bonté? Vers ce Créateur il faut tourner nos regards et l'implorer avec ferveur. Quoiqu'on dise, l'esprit du XXe siècle, tous les génies réunis n'égalent jamais l'ombre de sa puissance.

**YOLANDE.** — Que vous dirais-je de votre grand coeur, ma bonne amie? Rien de neuf. D'autres vous ont répété ce que je pourrais vous dire. Votre délicatesse, dans tout ce que vous faites, devrait être proverbiale. Et puis, que vous prenez un soin si méticuleux pour écrire une lettre, vous devez apporter la même attention dans tout ce que vous faites. Votre humeur égale doit faire la joie de vos petits élèves — heureux bambins. Je n'ose parler de votre coeur, car il me faudrait vous jeter toutes les fleurs de mon jardin, au grand préjudice de votre... hum! comment dirais-je cela... je ne veux dire orgueil, oh, non! mais quelque chose analogue à cela. Merci de votre réflexion à propos du coin littéraire, je vais redoubler de vigilance. Nous parlerons des livres que nous aimons, voulez-vous?

**SANS AMOUR.** — Je cueille votre sourire et l'enferme précieusement parmi mes souvenirs afin de l'avoir toujours présent à la pensée. J'admire votre énergique confiance en l'avenir. Vous aurez, comme tout autre, votre part de joie ici-bas.

**HENRIOT, petit avocat.** — Bonjour, mon petit gars!

**MIMOSA.** — Je serai toujours votre ami.

**REINE** — nouvelle filleule. — Le pseudo de *Reine* appartient à une sœurlette. Si vous voulez l'échanger? Je suis très en retard pour vous répondre, mais je n'ai pu faire mieux, malgré toute ma bonne volonté. Si vous êtes anxieuse d'être des nôtres, écrivez-moi en mentionnant votre ancien et nouveau pseudo. Je publierai vos jolis vers.

**BOHEMIENNE.** — Que déduisez-vous de mon silence? J'en suis tout confus. Si votre indulgence égale votre bonté, gentille bohémienne, vous me sourirez amicalement. Je vous tends la main afin que vous puissiez lire ma sincérité entre les lignes de cette main.

**PERVENCHE.** — Je viens de lire votre charmante lettre où vous me dites gentiment vos préférences pour les fleurs, les couleurs, les livres, etc. Je les partage toutes à peu d'exception près. Pour les auteurs comiques. Les monologues de Paul Coudée sont d'une désopilante gaieté et très moraux. Il y a les comédies de Molière, de Labiche, aussi une foule de modernes, mais je vous engage à n'y pas toucher.

Suite à la page 42



## Le Kodak Conserve l'Histoire

A l'intérieur, il y a une longue liste de vues à prendre pour composer l'histoire du foyer par le Kodak. L'album du Kodak devient bientôt le plus précieux livre de la maison.

Demandez à votre vendeur, ou à nous-mêmes par écrit, un exemplaire de "Le Kodak au foyer."

Canadian Kodak Co., Limited, Toronto

# SIROP BENSON'S GOLDEN

"Un Ami de la Famille"

Un sirop à la saveur merveilleuse, unissant les qualités digestibles et nutritives du sirop de maïs, au goût agréable de la canne à sucre.

Demandez-le chez votre Epicier

THE CANADA STARCH CO., LIMITED, MONTREAL

Aussi les Fabricants de SIROP DE MAÏS "CROWN BRAND" CORN STARCH "BENSON"

Fumez le cigare "CARENITA"

EN VENTE PARTOUT : 10 CENTS

TEL. CLAIRVAL 1160

**"BONNE JOURNÉE,"**  
— toujours — quand vous servez

**THE NOIR SUPERIEUR**  
de  
**CHASE & SANBORN**

EN  
CARTONS  
DE  
1/2 LB & 1 LB



## Prenez Garde au Rhume



¶ Du plus petit rhume comme du moindre feu de forêt, on ne connaît jamais les conséquences. Les prudents ont raison. Si vous toussiez, soignez-vous immédiatement. Prenez le

### SIROP GAUVIN CONTRE LE RHUME.

Il n'y a rien de meilleur. Le menthol, l'eucalyptol, la gomme d'épinette et le cerisier sauvage qu'il renferme sont le remède le plus efficace contre toutes les affections de la gorge, des bronches et des poumons. Supprimez votre rhume aujourd'hui et tous les risques de demain.

## SIROP GAUVIN POUR LE RHUME

En Vente Partout 25c la Bouteille



VIENT DE PARAITRE

## LE CHIEN

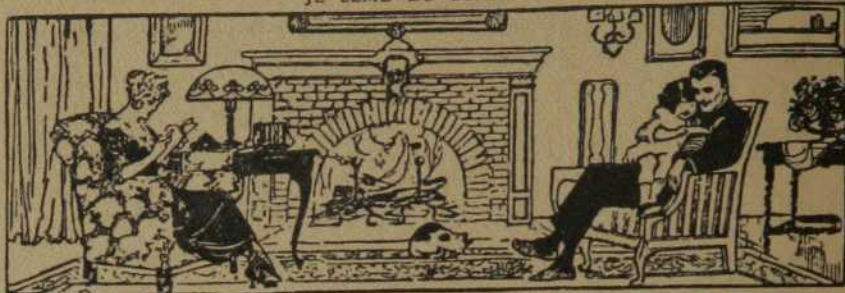
Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police. Entraînement pour Exposition et Traitement de ses maladies.

BEAU VOLUME DE 200 PAGES

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS

PRIX \$1.25 En vente partout ou chez l'auteur  
ALBERT PLEAU, St-Vincent de Paul, Qué. Can.

### JE SEME DU BONHEUR



## LE FOYER DU PETIT JARDINIER

REPONSES DE PETIT JARDINIER

**A TOUS.** — Si vous saviez tout le travail que m'occasionne l'échange des pseudos, vous seriez plus indulgents. A l'avenir, quiconque échangera son pseudo sera mis de côté.

**EXCELSIOR.** — Tant que le ciel est bleu, l'habile nocher peut laisser voguer sa barque au caprice des vagues, mais sa main ne quitte pas la barre du gouvernail. Survient la tempête, d'un coup adroit il évite le danger. Il en est ainsi dans la vie, il faut être toujours prêt à parer à toutes les éventualités. Ce qui fait la force de l'homme, ce sont ses facultés de résistances et nulle part ailleurs que dans la souffrance on acquiert plus de force. Il faut lutter et tirer profit de nos déboires. Les larmes soulagent le cœur, mais l'expérience affermit l'âme. Ainsi, je connais un mien ami, qui souffre de l'abandon de sa fiancée, au moment où, à peine convalescent, il doit lutter contre un lâche qui le poursuit de sa haine. Assurez que c'est un cas des plus désespérés. Cependant, il me disait, l'autre jour: "Je sortirai vainqueur! j'ai pour moi la jeunesse qui triomphera de ma maladie; j'ai la prière qui m'apportera l'oubli de l'infidèle et j'aurai la volonté qui renversera tous les obstacles. N'est-ce pas que cette conduite énergique triomphera?" Pourtant, je dois vous avouer que ce jeune homme manquait de confiance en lui. N'ayant jamais eu à lutter, il se laissait bercer par la voix menteuse de la réalité. C'était un nocher imprudent. Survient la tempête, il aurait péri sans le secours de votre humble serviteur. C'est pourquoi je vous dis: *Excelsior*, vous êtes armé pour la vie. Votre haute intelligence vous procurera cette faculté de résistance qui vous servira de bouclier. Les javelots tomberont à vos pieds comme des jouets d'enfants... *Excelsior*, il y a Dieu! qui donne la force à l'oiseau pour traverser les mers. A sa créature il donne ce que nous demandons avec ferveur. Je vous sers la main, mon excellent ami. Je la sers à la broyer. Puisse ce geste vous traduire ma pensée, et de l'autre main je vous montre le ciel. *Excelsior!*

**SPERANZA CORTEZ.** — Vous dites analyser les choses? vous pourriez ajouter: et les êtres, car jamais regard scrutateur n'a pénétré si profondément en moi. Vous avez tout vu, tout analysé, je n'ai rien à vous apprendre, sinon, de vous assurer de ma profonde reconnaissance pour votre si charmante lettre, dont les douces paroles m'ont rendu joyeux. J'ai fermé les yeux aux passages trop élogieux sur admirer et admirer encore votre étonnante perspicacité. Je n'ai pas connu l'ombre méditative du cloître, mais j'ai médité sur le livre de la vie, à l'ombre de mon "bel érable". Plus longuement je me suis arrêté aux tristes passages de la souffrance, et Dieu sait combien j'ai médité... Je suis rendu au chapitre du bonheur. Je sais qu'il reste encore des feuillets sombres à parcourir. Ce livre me plaît. Jusqu'au bout je veux le lire et... méditer. Ce sont mes annotations que je livre au public, puisse Dieu les faire comprendre par tous ceux qui me lisent. Vous viendrez encore lire en moi, mon amie?

**PETIT LUTIN.** — Je voudrais avoir une explication avec vous. Des vos premières lettres, mon intuition me disait que vous étiez une et non un ami. Malgré ma demande restée sans réponse, vous avez toujours continué à être un. Je n'aime pas à regarder à travers un nuage. C'est pourquoi mes réponses à vous ont toujours été hésitantes, j'allais les yeux fermés, car vos lettres (au clavier) gardaient le secret de votre sexe. Mais aujourd'hui les quelques lignes de votre manuscrit donnent raison à mon intuition. Un aveu de votre part rétablira les choses et vous ne regretterez pas votre franchise. Mais si vous persistez dans votre mutisme, je me verrai forcé d'accorder mon attention à plus franc. Je profite de ce billet pour avertir tous ceux qui déquiescent leur sexe, ne seront pas mes amis. Il y a des réponses qui s'adressent aux jeunes filles et non aux garçons.

**TITITE.** — Qui vous dit que je n'aime plus ma Titite? Vous m'avez fait la grimace, je vous ai puni, voilà tout. Il ne s'en suit pas que vous êtes ceci ou cela. Je le sais autant que vous, que vous êtes moqueuse, primesautière, un brin coquette, mais si gentille et si malicieuse... une vraie Titite, quoi! Tant qu'à votre énergie "c'est faux!" ne me fournissez pas l'occasion de vous le prouver; c'est écrit en toutes lettres. Je vous accorde cette grâce suprême, jusqu'à "v'ainsi-soit-il", et garde précieusement la petite main mignonne que vous tendez gentiment.

**BERGERONNETTE.** — Trop heureux si mes conseils ont pu vous rendre le bonheur qui vous est dû. Vous n'avez pas à me remercier, c'est à Dieu que doit aller votre action de grâce. Je n'ai fait que mon devoir. Vous reviendrez, ma bonne amie?

**MYOSOTIS.** — Oui, j'ai vos lettres, mais comme il y a deux *Myosotis* au Foyer, j'attendais que vous échangiez votre pseudo. Voulez-vous le faire dans votre prochaine. Je ferai la correction sur vos communiqués pour qu'ils paraissent? J'ai hâte que vos billets reprennent leur cours normal. L'échange de pseudos cause toujours des embêtements.

**MERE CANADIENNE.** — Ne craignez rien, ma bonne mère, je parviendrai à la tâche, la Sainte Vierge aidant et l'indulgence d'un chacun. Merci de vos prières, elles seront ma force et mon courage.

**A QUI DE DROIT.** — Vous demandez si j'approuve la jeune fille qui fume? Mille fois non! Je trouve cela d'une inconvenance qui frise la stupidité. Lorsque j'entre dans un café et que j'aperçois une jeune fille grillant une cigarette en suivant des yeux les spirales de fumées, cela me tombe sur les nerfs. Elles ont des poses... ah! mais des poses!... Avec leurs cheveux à la garçonne et revêtues de "breeches" ça se croient des hommes! Ce n'est pas à votre honneur, mesdemoiselles. Vous qui priez si haut l'élegance, vous retrogradez! En dépit des extravagances de la mode féminine, il vaut mieux la suivre que de copier les défauts masculins. Pour peu que cela continue, le tabac à mâcher remplacera la gomme, et voici ce qu'on entendra dans les tramways:

- Veux-tu une chique, chérie?
- Non, je préfère griller une cigarette.
- Tu n'es pas à la mode, ma chère. Ou vas-tu demain soir?
- Je vais jouer aux "bowling". Et toi?
- Ouais, c'est fini ça. Moi je suis le mouvement. Je vais jouer aux cartes au club X.

Ne riez pas, mesdemoiselles, vous êtes sur la voie qui vous conduira à cette décadence. Allons, soyez plus jalouses de vos charmes. Puisque Dieu vous créa si jolies, conservez-vous belles en suivant les règles de l'esthétique. Laissez les colottes, les cigarettes, les quilles aux hommes et reprenez votre grâce qui est en train de se perdre en voulant trop imiter l'homme. La rose qui voudrait devenir chardon ne pêcherait pas plus que vous, charmantes demoiselles.

**YANE.** — Vous avez éveillé ma curiosité de bibliophile, en me parlant de ces deux volumes: "Les meilleurs amis de l'Amour". Pour les posséder je donnerais... oh! je donnerais... mes plus belles roses! — ceci s'adresse à l'auteur. Je voudrais bien posséder mon ancienne collection de "Classiques pour tous", je vous fournirais ceux qui vous manquent. C'est dans cette collection que j'ai goûté Homère, Horace et Virgile. Vous avez bon goût. Tout en bouquinant chez votre libraire, si vous mettiez la main sur l'oeuvre d'Emile Nelligan, voudriez-vous m'en faire part? J'apprécierais fort à votre ligne de conduite. Je ne croyais pas, vraiment, que cette chose — de la lettre — soit prise en considération. Sachez, ma vieille amie, que Dieu donne aux âmes fortes un coeur digne de leur courage. On n'impose pas toujours silence à son coeur, mais on peut lui faire entendre raison. Or, la raison d'un mutisme continue chez certaines gens, prouve qu'ils ne possèdent pas cette énergie qui caractérise l'homme vaillant. Celui qui ne craint pas d'affirmer et sa foi et son amour est un homme! On aime ou bien on n'aime pas. Ne me parlez pas de ces hommes qui sourient en silence et attendent qu'on vienne leur dire: "Eh bien, tu ne vois donc pas que je t'aime?"! Eh les plains, ce ne sont pas des hommes. On ne devrait pas rougir d'aimer, pas plus que de priver.

**CHARDON.** — Je ne vous ai pas reproché votre caractère hautain, inflexible de jadis, sachant bien qu'un jour, votre bon coeur aidant, j'aurais eu raison de vous. Mais aujourd'hui que le regard d'une femme a suffi pour détruire tant de bravoure à fait de vous presque un pantin gesticulant que lorsqu'on tire la ficelle. Ah! mais, halte-là mon ami. Il faut me remonter ce courage arrêté! que diable! êtes-vous un homme? et votre talent? et votre gloire à venir? Allons, du courage! si votre amour n'est pas partagé imposez silence à votre coeur révolté. Portez vos regards ailleurs, mais bon sens! ne soupirez plus après celle qui ne vous aime pas. Voyons, que diriez-vous si je n'aimais pas vos peintures? vous me diriez de fich... le camp et d'en acheter ailleurs, n'est-ce pas? Eh bien, vous aimez, on ne vous aime pas? Vite, mettez-moi cela à la porte.

**OEILLET DE POETE.** — Non, mon bel oeillet, je ne suis pas du Royaume, mais je ne manque jamais sa lecture. En effet, la réponse de *Coeur aimant* est celle que j'aurais fait. Non, l'amour n'attire pas l'amour. Aimer ne veut pas dire être aimé. Mais dans certain cas, être aimé peut nous faire aimer. Ainsi dans les ménages où l'amour est trop souvent absent, il suffirait que l'homme soit aimant pour que la femme devienne aimante et que l'amour se solidifierait au contact de ces deux coeurs qui se cherchaient dans l'ombre comme les roses cherchent le soleil. Les roses... bientôt le printemps viendra nous repaître des fleurs. Nous parler "tout bas à l'oreille" des fleurs nouvelles qu'il nous apportera. Oh! mon bel oeillet, croissez et multipliez-vous parmi les roses de mon jardin, afin que votre petit Jardinier puisse tresser une couronne d'oeillettes pour l'offrir, un jour, à la gloire du Très-Haut!

**LA DAME AUX CAMELIAS.** — Bonne et charitable, c'est bien ce que j'ai vu en vous, rien ne m'étonne si ce n'est votre grande modestie.

**JOYEUX TROUBADOUR.** — Il faut me chanter ce qui chante dans vos oreilles, petite amie. Le chant c'est un rayon de soleil qui parle.  
Suite à la page 43

**Donne Bonne Bouche!**

La Saveur Dure

Après avoir mangé ou fumé, la gomme WRIGLEY rafraîchit la bouche et parfume l'haleine. Plus qu'une friandise — elle procure un bénéfice absolu.

**WRIGLEY'S**

"Après Chaque Repas" 251

En Voyageant, Utilisez les

**CHEQUES DE VOYAGE de la DOMINION EXPRESS COMPANY**

Acceptés dans tout le Monde

**Les femmes minces sont plus recherchées**

Une jeune fille svelte et élancée a un charme que seules possèdent les femmes minces.

Les hommes admirent une silhouette jeune. Instinctivement, ils sont attirés vers les femmes dont la taille est gracieuse et avenante. C'est pourquoi les jeunes filles minces sont si populaires.

Mais pourquoi se tracasser d'être trop grasse? C'est si facile de se faire maigrir. Employez les tablettes Marmola (des milliers d'hommes et femmes se font ainsi chaque année une taille élégante et bien proportionnée). Ces tablettes vous rendront minces comme avant. Essayez-les. Pas d'exercices ni de diètes.

Dans toutes les pharmacies — à un dollar la boîte. Ou envoyées dans un bon paquet, poste payée, par Marmola Co., 1958, General Motors Bldg., Detroit, Mich.

Tablettes de l'ordonnance

**MARMOLA**

Le moyen agréable de maigrir

JE SEME DU BONHEUR



**Foyer du Petit Jardinier**

REPONSES DE PETIT JARDINIER

**POUDRETTE.** — Dans un coffret j'avais déposé votre charmant sourire, mais au bout d'une heure à peine, il a fallu le retirer car mon cœur y était déjà, alors... ce cœur... ce sourire... c'était très dangereux!

**VOIE LACTÉE.** — La nuit silencieuse est propice à la méditation; elle fait plus admirer la céleste voie lactée. Cependant, j'interromurai ce silence afin que votre pensée (quand même) descende jusqu'à moi.

**LOU.** — En effet, la destinée a bien arrangé les choses, mais avouez que vos deux pseudos étaient faits l'un pour l'autre. "Dou" est l'abréviation de Douceur et "Di-Dine" est une coquille typographique. Votre grand a lu "Di-Vine", c'est pourquoi votre idylle fut si belle. Que Dieu bénisse votre amour. Soyez toujours les deux correspondants de jadis. Le feu sacré de votre amour ne s'éteindra jamais. Vous ne pouvez pas savoir toute la joie que je ressens à la vue du bonheur chez les autres. Tant de fois ont m'a dit que mon bonheur était une exception. Je criais toujours: "C'est faux! le bonheur existe pour plusieurs." C'est vrai. Depuis que je suis au Foyer j'ai eu la consolation de rencontrer bien des heureux. Certes, le malheur fait rage mais le bonheur lui tient tête. Ah! mon bon monsieur "Dou", gardez précieusement votre charmant petit "Lou"! Soyez toujours fidèle envers votre "Di-Vine" correspondante, elle vous sera toujours divinement grande dans l'accomplissement de son devoir d'épouse. A genoux, mes enfants, votre Petit Jardinier vous donne sa bénédiction.

**MARYSE.** — Votre gentille lettre m'a plu beaucoup. Je regrette un si long espace entre cette réponse, mais j'espère que vous ne vous en formaliserez pas. De votre caractère je ne vois que votre grandeur d'âme et une finesse d'esprit, oh! mais si spirituelle! Je n'en dis pas plus long de peur de flatter un tantinet d'orgueil que j'ai découvert, là, tout près de vos capricieuses idées.

**LA GAÏETE QUI PLEURE.** — La vie m'a donné ce qu'elle avait de meilleur, mais sans oublier de me demander en échange, autant de larmes qu'il en faut pour avoir droit à la joie. Cette somme de bonheur épuisé, il me faudra payer encore, c'est logique, c'est dû, il faut payer. Nous devons nous soumettre afin de devenir les créanciers de l'au-Delà. Enchanté de vous avoir fait plaisir.

**TIOMANE.** — Oui, oui, je sais, vous êtes une pauvre ignorante, c'est ce que vous voulez dire, n'est-ce pas? Permettez de ne pas partager votre dire et de vous admirer en rendant justice à votre talent. Votre grande âme ne s'en offensera pas, accoutumée, sans doute, à de plus grands hommages. Je vous remercie d'acquiescer à ma demande; je vais m'en prévaloir et en faire mon profit.

**MUGUET.** — Vous avez fait revivre les années si pleines de grâces juvéniles de ma première enfance, lorsque nous chantions à la ronde des chants naïfs mais pleins de charmes. Merci, beau muguet, pour avoir prolongé ce rêve que je voudrais poursuivre à l'infini. Oui, j'aime la gâté.

**ANDALOUSE.** — Mais oui! je veux bien être l'affectueux papa qui vous dirigera par de sages conseils. "Toi et moi" de Paul Gerdal, quoi qu'on trouve plusieurs passages un peu sensuels, peut être lu par une jeune fille sérieuse. Mais si j'avais une fillette de 18 ans, je lui ferais lire nos poètes canadiens: Emile Nelligan, Blanche Lamontagne ou bien du regretté Albert Lozeau. Ou bien encore "Opales" de Marthe des Serres, "Le Meilleur de Soi" ou "Mon premier Pêché", tous deux par Madeleine. Les œuvres de l'abbé Groulx, de Marie-Claire D'Aveluy, du frère Victorin, etc., etc. Tous les romans de Chantepleure, de Delly et quelques-uns d'Henri Ardel, et une dizaine d'etc...

**L'EAU QUI DORT.** — Il n'y a rien d'égaré, ma bonne amie, je suis à vous. Vos billets sont, ou ont paru au moment où je vous réponds. Votre ami — je devrais dire votre ennemi — n'était qu'un lâche. Vous devriez remercier Dieu de vous avoir sauvé des griffes de ce loup. Réfléchissez bien, mon intelligente amie. Pourquoi vouloir-il se marier secrètement, sinon pour jouer la comédie du mariage et vous faire tomber dans un piège odieux. Et vous regrettez de ne l'avoir pas suivi? Allons donc! vous mentez à vous-même. La grande solitude vous oppresse, la douleur vous fait dire des choses que condamne votre piété. En plus de votre foyer désert, vous auriez à déplorer la pire des trahisons, vous laissant à des remords, je n'ose pas dire à la honte. Dieu vous a aimé. Et loin d'englober tous les hommes dans une même haine, vous devriez savoir discerner les bons, ce serait rendre justice à ceux qui vous veulent du bien.

**ROUGE-GORGE.** — Il y a des correspondants qui attendent depuis des mois. Que dois-je faire, mon amie, pour satisfaire tout le monde? Votre conseil sera le bienvenu. Dois-je me contenter de saluer d'un banal bonjour les correspondantes? Dois-je faire taire mon âme et ne point vous parler de moi? Les correspondantes doivent avoir leurs places autant que mes réponses. Devraient-elles faire disparaître le *Coin littéraire*? Enfin, toute suggestion sera reçue avec plaisir. En attendant, veuillez croire à mon amitié.



4 sur 5

Les statistiques dentaires démontrent que quatre personnes sur cinq de plus de 40 ans — de même que des milliers plus jeunes — sont victimes de la terrible pyorrhée. Y échapperez-vous?



**La pyorrhée est une maladie des gencives — non des dents**

Vous pouvez prendre soin de vos dents et cependant souffrir de la pyorrhée. Une fois que la pyorrhée s'est installée, il se forme des poches de pus, les gencives deviennent faibles et flasques, les dents se déchaussent et finissent par tomber, si blanches et saines qu'elles puissent être.

La pâte Forhan signifie des gencives saines

Elle contient la proportion voulue d'Astringent de Forhan, tel qu'employé par les dentistes dans le traitement de la pyorrhée. La Forhan protège les gencives, les gardant fermes et saines, et tient la bouche fraîche, parfumée et en bonne santé. Si vous ne tenez pas à abandonner votre pâte dentifrice accoutumée, au moins brossez-vous les dents et les gencives une fois par jour avec la Forhan.

La Forhan est plus qu'une pâte dentifrice ordinaire: elle enrayer la pyorrhée. Des milliers s'en trouvent bien depuis de nombreuses années. Dans votre propre intérêt, exigez la pâte Forhan pour les gencives. Chez tous les pharmaciens, en tubes de 35c et de 60c.

Formule de R. J. Forhan, D. D. S.  
Forhan's Limited, Montréal.

**Forhan's**

POUR LES GENCVES

Plus qu'une pâte dentifrice ordinaire — elle enrayer la pyorrhée



**L'employer après s'être rasé conserve la peau souple et douce**



Beaucoup d'hommes souffrent d'irritation de la peau après s'être rasés. Chez quelques hommes cela prend la forme de l'eczéma et devient très incommodant et disgracieux. En appliquant un peu d'Onguent du Dr Chase après s'être rasé, l'irritation est vaincue et le mal de barbe et l'eczéma sont écartés ou enlevés.

**L'ONGUENT DU DR CHASE**  
60 cents la boîte

Chez tous les marchands ou d'Edmanson, Bates & Co. Ltd, Toronto

FUMEZ

**LE CIGARE "1924"**

EN VENTE PARTOUT : 5 CENTS

Les cors ne peuvent exister quand le Holloway's Corn Remover leur est appliqué parce qu'il pénètre à la racine et tue la croissance.

## VOTRE CANARI

Egayez la maison de son chant. Il a droit à une nourriture choisie pour le plaisir qu'il vous donne. Rien de mieux que les GRAINES de BROCK pour OISEAUX et le Régal de Brock — en vente dans tout le Canada. Si vous gardez un canari, ce livre sur la manière de l'élever et de le nourrir vous intéressera.



### Livre de Brock sur les oiseaux

Un gros livre bien illustré sur les oiseaux en cage, la façon de les nourrir, les élever, les garder en santé, et les soigner. Le meilleur livre du Canada sur les oiseaux. Ce livre et un échantillon des graines de Brock, ration d'une semaine, et un échantillon du Régal de Brock, GRATIS, contre le COUPON et 10c pour timbres et emballage.



**NICHOLSON & BROCK**  
TORONTO

### Gratis COUPON D'ECHANTILLON

Messrs. NICHOLSON & BROCK  
87a Market St., Toronto, Can.  
Messieurs:—Ci-inclus 10c pour timbres, etc., d'un exemplaire du Livre de Brock sur les Oiseaux, échantillons des graines de Brock (ration de 8 jrs) et Régal de Brock.  
Nom .....  
Adresse .....

Chaque ragoût  
demande du **Bovril**



Radio

# Continental Limited

## Canadien National

**Le Service Supérieur  
à travers le Canada.**

Le  
"Continental Limited"  
quitte Montréal à  
10.15 p.m. tous les soirs.

Ce train comprend des wagons-lits modèles, wagons-lits touristes, wagons-observatoire avec compartiments, wagons-restaurant et wagons-colons.

Le radio est une des attractions nouvelles de ce train.

A partir de l'instant où vous montez à bord du "Continental Limited" aux voitures toutes d'acier, jusqu'à l'instant où vous en descendez, au terme de votre voyage, le service le plus parfait qu'on puisse désirer sur un transcontinental vous entoure constamment.

Comme train de luxe du Chemin de Fer National du Canada entre Montréal, Winnipeg, Edmonton et Vancouver, en suivant le parcours d'une des routes de choix pour la Californie, le "Continental Limited" renferme tout ce qui peut contribuer au confort, à la commodité et à l'agrément des voyageurs.

Cuisine incomparable: par la variété et la qualité; lits spacieux et confortables; radio dans les wagons-observatoire donnant cotes du marché, nouvelles et amusements; employés attentifs et courtois allant au devant de vos moindres besoins. Allez dans l'ouest par le "Continental Limited."

Réserves de places et détails complets au

Bureau de Billets en Ville

230 rue Saint-Jacques, Tél. Main 3620

CANADIAN  
NATIONAL  
RAILWAYS

## DISQUE-O-PHONIE

### Amie jolie

Enregistré sous le No 928, disque Columbia, par M. Georges Elval.

#### REFRAIN

Petite amie,  
Si mignonnette et jolie,  
Berce ma folie  
Et me garde sur ton coeur.  
En ta tendresse  
Donne, ô petite maîtresse,  
Un peu de bonheur  
A mon âme en détresse.

Mon coeur vieilli n'a plus d'amour,  
Mon âme d'enfant à présent est bien morte.  
Ma jeunesse fuit à son tour,  
Et voici qu'au lointain le vent d'oubli l'emporte.  
Je serais seul sur le chemin,  
Tout seul désormais avec ma peine amère  
Si tu n'avais à ma misère  
Tendu ta petite main.

Je ne crois plus aux mots charmants,  
Aux jolis aveux des tendres amoureuses.  
Je sais que fous sont leurs serments,  
Et je n'écoute plus leurs paroles menteuses.  
Pourtant quand tu parles, parfois  
Murmurant des mots, tout comme des caresses,  
Soudain je sens que ma tristesse  
S'endort au son de ta voix.

### Rondel

(Th. Dubois)

Enregistré sous le No 12064, disque Starr, par M. Placide Morency.

Vous vivez au milieu des fleurs  
Comme un colibri sur les roses.  
J'adore vos lèvres mi-closes  
Et vos petits airs batailleurs.  
Sillonnant le val et les fleurs,  
La vie et ses métamorphoses  
Vous vivez au milieu des fleurs }  
Comme un colibri sur les roses. } bis

Vous rendez les hommes meilleurs  
En gazouillant de douces choses,  
Vos paroles à peine écloses  
Nous font oublier nos douleurs (bis)  
Oublier nos douleurs.

Vous vivez au milieu des fleurs }  
Comme un colibri sur les roses. } bis  
Comme un colibri sur les roses.

JE SEME DU BONHEUR



## Foyer du Petit Jardinier

REPOSSES DE PETIT JARDINIER

**CAPHARNAUM.** — En effet, mon pauvre ami, vous n'êtes pas chanceux, et l'ingratitude exerce sur vous la plénitude de ses dons, mais ça finira, tu sais! Vous semblez posséder une somme considérable d'énergie. Il vous suffit de ne jamais désespérer pour buter hors des ramparts cette guigne qui vous assiege. Votre jeunesse aura raison de votre maladie. Allons! "du cœur au ventre" mon brave ami! la fin est peut-être derrière votre dernière espérance, en avant! Je vous tends la main et si nous étions l'un près de l'autre, je vous donnerais l'accolade, mon frère. Pourquoi ne pas échanger votre pseudo pour un plus significatif? Que diriez-vous de "Délaisé"? Si vous lisiez ma pensée vous verriez écrit en lettres majuscules **EN AVANT!**

**AGNELLE.** — Non! vous n'abandonnez pas votre religion parce que vous êtes trop bonne pour cela. Et puis, Dieu vous viendra en aide, l'en ai la certitude. Laissez faire l'autre, ne lui dites plus rien, mais redoublez de ferveur, retournez plus souvent à la messe, soyez toujours ce que vous êtes, et vous verrez que votre conduite et vos prières auront raison de son indifférence. Puis, ayez confiance au Bon Pasteur qui veillera sur sa petite Agnelle.

**MAGALI.** — Merci de vous intéresser à ceux que j'aime. Je veux bien satisfaire à votre demande.

**ROSE FRANCE.** — Oui, vous devez lire ce livre afin d'en connaître son style décousu à la Zévaco. Vous serez vite dégoûtée de cette lecture peu instructive. Après, vous lirez du Chantenaire ou du Victor Féli afin de constater la différence de style. *La Revue Populaire* publie de très beaux romans, pouvant être mis dans toutes les mains. Les autres auteurs mentionnés par vous entrent dans la même catégorie d'un Jules Mary.

**FLEURETTE.** — Votre gros défaut me plaît, mais votre aveu à propos du français m'a profondément touché. Il faut lire des livres français, non comme passe-temps, mais par devoir, pour l'honneur de notre race. Après Dieu et l'amour de notre mère, on doit aimer son pays et sa langue. Notre langue... ce précieux héritage conservé pieusement au prix de tant de sacrifices, devrait nous être sacrée! Pourquoi chercher dans une autre littérature, mille fois inférieure, des distractions qui peuvent nuire à votre langue? Ah! petite fleurlette, vous aurez beau lire pendant des siècles et des siècles, vous ne trouverez pas dans leur littérature, un Bossuet ou un Châteaubriand. Ils ont eu, par exception, un Shakespeare, laissons-le leur et lisons Racine, Corneille, Hugo ou Molière.

**AURORE BOREALE.** — Venez, ma gentille soeur, j'ai, enfin, une bonne place pour vous, au-dessus des lilas, près de la *Voie Lactée* et du *Roi Soleil*.

**VIVIETTA.** — Oui, je veux bien être votre guide, votre ami, votre frère. Ecrivez-moi souvent. Je finirai par débrouiller cet enchevêtrement d'idées qui vous paralyse. Vous parlez de couvent, d'amour non partagé, etc. Je ne puis, *illico*, vous répondre, mais je le ferai prochainement.

**PERLERETTE.** — Je ne vous oublie pas.

**SOLANGE.** — L'amour est un feu qui peut s'éteindre aux premières lueurs de l'Aurore, mais c'est aussi un ardent brasier qui durera éternellement. Il suffit de l'entretenir.

**GERMAINE.** — Attendez à cet été, et vous verrez si mes fleurs sont artificielles! Ne suis-je pas jardinière? Si vous banissez pour toujours votre "jamais" j'entr'ouvrirai la porte de mon jardin, vous regarderez mes roses et vous me direz si je suis bon jardinière. Reine dans un jardin "éternel" vous vivez parmi les fleurs. Il n'est pas étonnant que votre cœur soit disputé, car il ressemble à vos roses.

**MENDIANTE D'AMOUR.** — Toujours je pense à vous, ma douce amie.

**PIERRETTE.** — Bonjour, ma Pierrette! Avec l'espoir d'un prochain retour, vers vous, recevez l'assurance de mon amitié.

**CHAVIRE.** — Je ne sais si je transporterai mes fleurs dans l'autre monde, mais je désirerais être jardinière afin de retrouver au ciel tous mes amis du Foyer.

**CECILE.** — Bonjour, ma bonne amie. Pensez-vous encore à celui qui ne vous oublie pas? plus le printemps s'avance, plus ma pensée va vers vous, espérant je ne sais quel heureux hasard apportera à nos âmes la félicité des beaux jours de jadis.

**TEINT DE NACRE.** — Que Dieu guérisse vos chérubins, c'est la grâce que je demande pour vous.

**CARMELLA.** — Douce amitié de votre Petit Jardinier.

**VIOLETTE DES VALLONS.** — Bonjour, soeur.

**FRED ERICK.** — Vous seriez la bienvenue à condition de ne plus désertier.

## Des circonstances diverses modifient nécessairement les Taux du Transport d'une même marchandise

**M**AINTENIR les taux de transport à un chiffre qui puisse rencontrer les déboursés de la compagnie, et lui rapporter un profit raisonnable, est de l'intérêt du pays, des expéditeurs, et des actionnaires du Pacifique Canadien.

Le Pacifique Canadien transporte la marchandise suivant des taux dont les variations ont été déterminées par de longues années d'expérience. Ces taux, depuis 1904, ont été constamment révisés par la Commission des Chemins de Fer. Au cours de toutes les enquêtes récentes, ce sont les dépenses et les profits du Pacifique Canadien qui ont servi d'étalon pour la détermination des taux de tous les autres chemins de fer. C'est ainsi que tous les expéditeurs, au Canada, bénéficient directement des méthodes efficaces et économiques du Pacifique Canadien, comme de sa capitalisation modérée et de son vaste crédit.

Conséquemment, plus le volume des expéditions du Pacifique Canadien sera considérable, moins les taux de transport des marchandises seront élevés au Canada.

Dans des centaines d'occasions, des taux spéciaux ont été établis en faveur de cas particuliers, dans le but de permettre au producteur d'atteindre le marché le plus étendu possible, aux conditions les plus avantageuses.

Autrement dit, les taux ont été fixés avec toute la modération que permettait un profit équitable sur le volume de marchandises transporté.

Il n'existe pas dans toute l'histoire de cette industrie, un système arbitraire de prélèvements uniformes pour le transport de toutes les commodités de la vie ou dans toutes les sections d'un chemin de fer.

Les frais et déboursés d'un chemin de fer sont nécessairement régis par le coût de l'administration, les distances, les variations d'altitude de son réseau, la nature du pays qu'il traverse, le genre et la densité de la circulation, les diverses circonstances modifiant le fonctionnement, les impôts et nombre d'autres facteurs, localisés et généraux.

Le Canada renferme trois zones distinctes — les montagnes, dont la population est clairsemée et la production peu abondante; les prairies, sans cours d'eau navigables et dont les messageries marchandes accusent un tonnage considérable mais peu profitable; et

l'Est, avec son important pourcentage de circulation du type supérieur, son tonnage plus "dense", et la concurrence des transports par eau.

C'est à quoi pensait M. H. J. Symington, C.R., avocat consultant pour les provinces des prairies, lorsqu'il déclara, devant un comité parlementaire spécial: "Il est impossible d'avoir un critérium unique pour des conditions physiques multiples et différentes les unes des autres. Il ne sied pas plus de traiter également des circonstances inégales que de traiter diversement des cas analogues."

Des taux inégalement répartis n'ont rien, en eux-mêmes, qui ne soit partial ou illogique. Certaines circonstances peuvent faire qu'il en coûte plus cher pour remorquer une certaine marchandise 100 milles, sur un certain parcours, que 200 sur un autre.

Le Pacifique Canadien n'a pas, et n'a jamais eu, de raison de montrer de la partialité pour telle ou telle autre section du pays.

Il ne serait pas de l'intérêt d'une institution nationale de favoriser certains individus ou certains groupements plutôt que d'autres.

Or, le Pacifique Canadien est une institution nationale, et ses intérêts et ceux du Canada sont solidaires et ne font qu'un.



# LE PACIFIQUE CANADIEN

## Enceint le Globe

**EDWARDSBURG**  
**CROWN BRAND**  
**SIROP DE MAÏS**



Un sirop de maïs pur et nourrissant, reconnu comme un produit supérieur depuis plus de 25 ans. Demandez-le!

Ecrivez pour vous procurer le livre de recettes d'EDWARDSBURG.

THE CANADA STARCH CO., LIMITED  
 MONTREAL

**"Un Ami de la Famille"**

**SNAP**  
 Nettoie toutes les mains  
 Conserve la peau douce et molle.



**La gélatine Cox**

Employée par les ménagères canadiennes depuis plus de 80 ans. Toujours la même, bonne pour la santé et économique. Ecrivez pour recevoir le nouveau livre de cuisine gratuit — et apprendre les nouvelles manières de vous servir de la gélatine Cox.

(Fabriqué en Ecosse)  
 COX GELATINE CO., LTD.  
 Casier 73 Montréal.



**Beauté de la Poitrine**  
 DISPARITION DES CREUX DES EPAULES  
 ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU  
**TRAITEMENT DENISE ROY**  
 EN 30 JOURS

Le TRAITEMENT DENISE ROY développe et affermit rapidement la poitrine. D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Bienfaisant pour la santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre; il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

PRIX DU TRAITEMENT DENISE ROY, DE 30 JOURS, AU COMPLET, \$1.00

MME DENISE ROY, 313, RUE AMHERST, MONTREAL  
 Boîte Postale 2740 Dépt 1 Tél.: Est 9252 J

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres. Toute correspondance strictement confidentielle.



**RECETTES DE CUISINE**



Recettes de bonne cuisine canadienne et française

**CONSERVES ALIMENTAIRES**  
**CONSERVES DE MAÏS**

1. Enlever l'enveloppe des épis.
2. Blanchir pendant dix minutes; pour certaines variétés plus résistantes, il faudra même les laisser quinze minutes.
3. Refroidir.
4. Au moyen d'un couteau, enlever les grains en les coupant à la demie ou aux deux-tiers. Avec le dos du couteau enlever ce qui reste dans les alvéoles.
5. Mettre le maïs dans les bocaux jusqu'à un quart de pouce du bord.
6. Remplir d'eau bouillante, ajouter une cuillerée à thé de sel par pinte.
7. Fermer à demi et laisser stériliser pendant trois heures.
8. Fermer hermétiquement en retirant.

**MAÏS CONSERVE SUR EPI**

Les trois premiers points comme précédemment; mettre dans les bocaux en alternant le sommet et la base des épis. Continuer les opérations comme à la recette précédente.

**FEVES A BEURRE CONSERVEES EN GOUSSES**

Elles doivent être mises en conserve au cours des six heures qui suivent la cueillette.

1. Enlever les extrémités et les fils des gousses.
2. Blanchir cinq à dix minutes.
3. Refroidir rapidement.
4. Remplir les bocaux stérilisés en pressant le produit le plus possible, ajouter de l'eau bouillante et une cuillerée à thé de sel par pinte.
5. Placer caoutchouc, fermer à demi.
6. Faire stériliser pendant une heure et demie à deux heures.
7. Fermer hermétiquement en retirant.

**POIS**

Les pois doivent être mis en conserves, frais cueillis, car ils sont sujets à la fermentation. Le moindre retard diminue beaucoup la qualité et la valeur des conserves.

1. Blanchir à l'eau bouillante pendant cinq minutes ou à la vapeur pendant dix à quinze minutes.

2. Refroidir rapidement et mettre à l'instant dans les bocaux.

3. Remplir les vides d'eau bouillante jusqu'à un quart de pouce du bord et ajouter une cuillerée à thé de sel par pinte.

4. Fermer à demi. Stériliser trois heures.
5. Fermer hermétiquement.

NOTE. — Les pois et le maïs augmentent de volume au cours de la cuisson, on devra donc éviter de trop remplir les bocaux.

**CHOUX-FLEURS**

1. Faire tremper pendant douze à vingt-quatre heures à l'eau salée et froide (une tasse de sel par seau d'eau).
2. Blanchir pendant quatre à cinq minutes.
3. Refroidir.
4. Diviser le chou-fleur en petits bouquets et placer dans des bocaux stérilisés.
5. Ajouter de l'eau bouillante et une cuillerée de sel par pinte.
6. Fermer à demi et stériliser une heure et demie.
7. Fermer hermétiquement en retirant.

**CAROTTES, BETTERAVES, PANAIS, SALSIFIS, NAVETS**

1. Choisir des légumes d'égale grosseur et de même degré de maturité.
2. Laver soigneusement.
3. Blanchir pendant cinq à dix minutes.
4. Refroidir.
5. Peler ou ratisser.
6. Mettre dans des bocaux, remplir d'eau bouillante et une cuillerée à thé de sel par pinte.
7. Fermer à demi et stériliser pendant une heure et demie.
8. Fermer hermétiquement en retirant.

**CELERI**

1. Séparer les pieds de céleri, les gratter et laver soigneusement.
2. Blanchir pendant deux minutes.
3. Refroidir rapidement.
4. Remplir les bocaux, ajouter de l'eau bouillante et une cuillerée à thé de sel par pinte.
5. Fermer hermétiquement et stériliser une heure et demie.
6. Fermer hermétiquement en retirant.

**LISEZ LE FILM** Magazine Mensuel de vues animées

dont la documentation exclusive vient des meilleures sources et qui est abondamment illustré de gravures de luxe.

En vente dans tous les dé pôts : 10 cents le numéro



Tout le monde savoure la délicieuse!

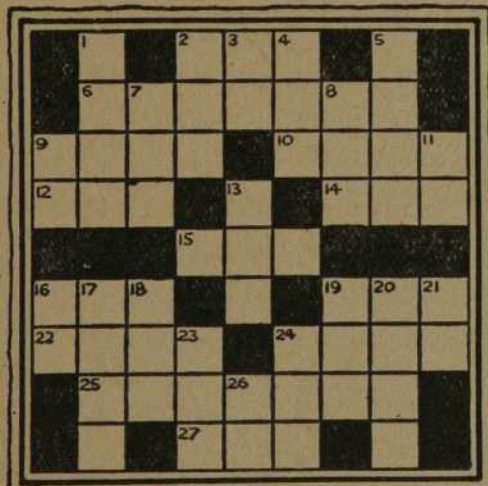
**DOW**

Old Stock Ale

Mûrie à point

SOLUTION DU DERNIER CASSE-TÊTE

V	R	A	C	C	R	A	C
O	R	N	O	B	L	E	R
R	A	T	L	É	O	I	L
A	I	E	S	D	A	N	S
				D	O	W	
T	A	L	C	W	M	A	L
A	V	E	A	L	N	I	E
S	A	P	L	E	I	N	O
L	A	M	E	T	I	E	N



HORIZONTAL

- 2. Symbole d'innocence
- 6. Condition première d'une marchandise
- 9. Peuple de l'islam
- 10. Temps du verbe "être"
- 12. Petit poème
- 14. Entourée d'eau
- 15. Qui est mûrie à point
- 16. Attribut de la Dow
- 19. Variété de bière
- 22. Officier turc
- 24. Partie du corps
- 25. Petite oselle
- 27. Pour mettre les patates

VERTICAL

- 1. Eau en latin
- 2. Étendue d'eau

- 3. Pronom
- 4. Situé
- 5. Pour voir
- 7. Canton suisse
- 8. Contraire de moi
- 9. Abréviation de téléphone
- 11. Mot de tutoiement
- 13. Prime par la force et la qualité
- 16. Métal précieux
- 17. Nom de garçon
- 18. Plus que neuf
- 19. Anglais du mot alde
- 20. Ville anglaise au singulier
- 21. Abréviation d'un nom de roi anglais
- 23. Pour tamiser
- 24. Cime de montagne
- 26. Article

PRIME PAR LA FORCE  
ET PAR LA QUALITÉ



En ayant son auto Ford, une femme peut tout à son aise étendre sa sphère d'activités, sans plus de temps ni d'effort. Elle peut vaquer aux occupations qui l'obligent à sortir de chez elle, sans se soucier de la température inclemente ou des mauvaises routes. Elle peut faire plus de courses, chaque jour, tout en ne négligeant aucun de ses devoirs domestiques. La place unique qu'il occupe dans le monde de l'automobilisme explique qu'on

désire un auto Ford — soit seul ou en plus d'autres autos.

La marche de cet auto est si sûre; il est si facile à conduire et à ranger que n'importe quelle femme peut le chauffer en toute confiance et sécurité.

Sa carrosserie est d'une belle ligne, élégante et distinguée. La conduite intérieure et les accessoires, pouvant répondre à tous les besoins, sont disposés avec goût en vue du confort et de la commodité.

*Votre plus proche agent Ford vous donnera avec plaisir une démonstration de n'importe quel modèle, à votre convenance et sans frais.*

*Ford*  
AUTOS FERMES